Bushidō

L'âme du Japon

武士道

Inazō
Nitobe

武道出版 BUDO Éditions

INAZŌ NITOBE

BUSHIDŌ

L'ÂME DU JAPON

Traduit de l'anglais par

Emmanuel Charlot

BUDO ÉDITIONS
77123 Noisy-sur-École, France

© Budostore, 1997
© Budo Éditions – Les Éditions de l'Éveil, 2000 pour la traduction française

Première édition (format poche), février 1997
Deuxième édition, novembre 2000
Troisième édition, août 2002
Quatrième édition, avril 2004
Cinquième édition, février 2005
Sixième édition, août 2005
Septième édition, juillet 2007
Huitième édition, janvier 2010
Neuvième édition, mai 2012
Dixième édition, avril 2015

Directeur de collection : Thierry Plée – *Textes* : Inazō Nitobe – *Traducteur* : Emmanuel Charlot – *Correcteur* : Valérie Melin – *Conception* : Spirit of the Wind – *Photogravure* : Éditions de l'Éveil – *Imprimerie et brochage* : Color pack.

1P-3000-LAB-2/97 – 2-2000-LAB-11/00 – 3-2000-LAB-8/02 – 4-1000-LAB-5/04 – 5-2000-LAB-02/05 – 6-2200-LAB-08/05 – 7-2000-LAB-07/07 – 8-3000-LAB-01/10 – 9-2000-S-05/12 – 10-2000-CP-04/15

« *Toute* représentation *ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite. Il en est de même pour la traduction, l'adaptation ou la transformation, l'arrangement ou la reproduction par un art ou un procédé quelconque*. » (*Art. L 122-4 du Code de la Propriété intellectuelle*)

Aux termes de l'article L 122-5, seules « *les copies strictement réservées à*

l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » *et, sous réserve que soient indiqués clairement le nom de l'auteur et la source, les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, sont autorisées.*

La diffusion sur internet, gratuite ou payante, sans le consentement de l'auteur est de ce fait interdite. Les articles L 335-2 et L 335-3 du Code de la Propriété intellectuelle punissent les contrevenants à une peine de trois ans d'emprisonnement et 300 000 euros.

ISBN : 978-2-84617-604-4

Avec le soutien du

www.centrenationaldulivre.fr

Avant-propos du traducteur

Au fond, les livres sont comme les fleurs, ils naissent et ils se fanent, emportés par le temps et les changements, le vent de l'histoire.

Bushidō, l'âme du Japon est à l'image de la fleur de cerisier qui plut tant à son auteur, exquise d'élégance fragile et de légèreté. Mais, étrangement, cette fleur gracile, simple et pure, comme cristallisée, résiste à toutes les brises, à toutes les saisons. Inazō Nitobe, l'auteur, aime à citer dans son petit ouvrage les œuvres érudites d'hommes importants qui, aujourd'hui, ne sont plus rien dans nos mémoires. Et son livre, tout d'intelligence et de discret désespoir, ressort comme un bijou ancien, chargé de parfums nouveaux, du coffret de santal dans lequel chaque génération le glisse pour la génération suivante…

Ce livre est beau parce qu'il est triste. Inazō Nitobe voyait disparaître les idéaux, la vie même à laquelle il croyait, et, avec la politesse d'un homme du monde, il entreprend d'exalter ces idéaux, de les défendre de l'obscurité dans laquelle ils s'enfoncent irrémédiablement.

1900. La fin d'un monde. À peine vingt ans auparavant, l'État japonais a décrété la disparition de la caste des samouraïs. Les sabres sont au placard, les chapeaux haut-de-forme s'épanouissent. Écrasé par le poids de la révélation de l'Occident, sur tous les plans de la culture et de la politique, le Japon se cache, le Japon se déguise, apprend à toute vitesse tout ce qu'il ne sait pas. Nitobe a lui-même fréquenté les meilleures universités européennes et a pris de plein fouet la gloire de l'Occident triomphant. Il est profondément marqué par toutes ces influences, à commencer par la plus forte : le christianisme. C'est avec le sentiment de perte, d'échec de sa culture, qu'il décide pourtant de la défendre par cet ouvrage discret, retenu, à l'éloquence intimiste qui évoque les conversations des salons feutrés des Cercles européens. Il le fait avec une grâce tragique.

Cet ouvrage a la finesse de l'intelligence cultivée et harmonieuse qui présida à son écriture, le parfum d'éternité des choses qui ne sont plus.

Bushidō se lit et se lira encore, moins pour l'information qu'il nous apporte toujours sur le passé féodal du Japon, que parce que son écriture se situe au moment où le monde qu'il décrit est déjà mort et le mythe qui allait suivre cette mort, encore à construire.

Bushidō est la première pierre, délicatement précieuse, de cette construction.

Emmanuel Chariot, Traducteur

Préface

IL Y A DIX ANS DE CELA environ, alors que je profitais de quelques jours de repos sous le toit accueillant du regretté et éminent M. de Laveleye, au cours d'une de nos promenades, notre conversation en vint à aborder le sujet de la religion. « Voulez-vous dire, me demanda cet honorable professeur, que vous ne donnez aucune instruction religieuse dans vos écoles ? » Et comme je répondais par la négative, il fit halte soudainement, plongé dans un étonnement profond, et d'une voix que je n'oublierai pas, il répéta : « Pas de religion ! Mais comment parvenez-vous à éduquer le sens moral ? » Alors, la question me stupéfia. Ce n'était pas en salle de classe que m'avaient été inculqués les préceptes moraux qu'on apprend dès l'enfance et je n'avais aucune réponse. Ce n'est que plus tard, lorsque j'eus commencé à analyser les divers éléments qui composaient mes notions du bien et du mal que je finis par comprendre : le *Bushidō* m'avait porté son souffle au visage et je l'avais inhalé.

En essayant de répondre de façon satisfaisante à M. de Laveleye puis aux nombreuses questions de ma femme sur le sens de telle idée, la raison de telle coutume adoptée au Japon, je pris conscience que, pour qui n'a pas une connaissance intime du féodalisme et du *Bushidō*, le fonctionnement moral du Japon moderne reste impénétrable.

Je pus tirer partie d'un long repos forcé que m'imposait la maladie pour transcrire sous la forme que je présente aujourd'hui aux lecteurs quelques-unes des réponses que j'avais à l'époque données au cours de ces conversations familiales. Elles disent le plus souvent les récits, les enseignements de mon enfance, au temps où la féodalité avait gardé toute sa force.

Il est décourageant d'être entouré de Lafcadio Hearn et Hugh Fraser d'une part ou de Sir Ernest Satow et du professeur Chamberlain de l'autre, quand on prétend écrire en langue anglaise quoi que ce soit sur le Japon. Mon seul

avantage sur eux est d'être dans la position de celui qui assure seul sa défense là où ces distingués écrivains ne pouvaient qu'être avocats ou procureurs. Il m'est arrivé souvent d'avoir cette pensée : « Si j'avais leur maîtrise du langage, qu'en termes plus éloquents je présenterais la cause du Japon ! » Mais celui qui s'exprime avec la langue d'un autre doit s'estimer reconnaissant de pouvoir tout au moins se faire comprendre.

Tout au long de mon exposé, j'ai essayé d'illustrer par des parallèles avec l'histoire et la littérature européennes tous les points traités, quels qu'ils soient. J'ai pensé que ceci aiderait à la compréhension des lecteurs étrangers en ramenant pour eux le sujet sur des terrains connus.

Quoique certaines de mes réflexions sur la religion et les religieux puissent aller jusqu'à paraître manquer d'égard, je veux croire que mon attitude envers le christianisme ne sera pas mise en doute. Je n'ai pour les méthodes de l'Église et pour les formalismes qui obscurcissent les enseignements du Christ que peu de sympathie ; rien de tel pour les Enseignements eux-mêmes.

Je crois en la religion qu'il enseigna et transmit aux hommes par le Nouveau Testament, autant qu'en la Loi qui est gravée dans les cœurs. Je crois aussi que Dieu a fait un testament qu'on peut appeler « Ancien » pour chaque homme, pour chaque peuple – gentils[1] ou juifs, chrétiens ou païens. Pour le reste de ma théologie, je n'ai aucune raison de l'imposer à la patience du public.

En terminant cette préface, je tiens à exprimer mes remerciements à mon amie Anna C. Hartshorne pour ses nombreux et précieux conseils.

Inazō Nitobe

---

1 **Gentils** : du latin *gentile* signifiant païens, étrangers. Nom que les juifs et les premiers chrétiens donnaient aux païens.

BUSHIDŌ

L'ÂME DU JAPON

Éthique

LA CHEVALERIE EST UNE FLEUR DU JAPON, produite par sa terre autant que peut l'être la fleur du cerisier, son emblème. Ce n'est pas une chose sans vie, antique vertu desséchée conservée dans l'herbier de notre histoire. Elle est toujours vivante parmi nous, vibrante de force et de beauté. Si elle n'a plus ni forme ni visage, son parfum est là qui imprègne la morale quotidienne et qui exerce encore sur nous, comme un philtre magique, son charme puissant. Les formes de société qui l'avaient créée et nourrie ont disparu depuis longtemps. Cependant, ainsi que ces étoiles lointaines qui furent et ne sont plus, dont l'éclat continue à vivre et à nous parvenir, la lumière de la chevalerie japonaise, fille orpheline d'une féodalité défunte, éclaire encore les sentiers de notre morale. C'est pour moi un plaisir de méditer sur un tel sujet dans la langue de Burke, l'homme qui, sur la tombe oubliée d'une sœur, la chevalerie européenne, prononça son éloge si connu et si émouvant. Il aura fallu, à l'évidence, un défaut bien attristant d'information sur l'Extrême Orient, pour qu'un universitaire de l'érudition de George Miller (*History Philosophically Illustrated*, 1853) n'ait pas hésité à affirmer que la chevalerie, ou toute autre institution de ce type, n'avait jamais existé au Japon, que ce soit dans un passé très antique ou dans une histoire plus récente. Une telle ignorance est toutefois largement excusable quand on songe que la troisième édition du travail de ce bon docteur est parue l'année même où le Commodore Perry venait frapper aux portes de notre exclusivisme. Une bonne décennie plus tard, dans les temps qui virent les derniers battements de cœur de notre féodalité, Karl Marx, en écrivant *Le Capital*, attirait l'attention de ses lecteurs sur l'intérêt précieux que pouvait présenter l'étude des institutions sociales et politiques de la féodalité, vivante encore dans la seule île du Japon. Pour ma part, c'est la chevalerie dans le Japon du présent que je veux révéler aux étudiants occidentaux qui étudient l'histoire et la morale.

Quoiqu'eût été séduisante une dissertation comparée de l'historique des

féodalités européenne et japonaise, ainsi que de leurs chevaleries respectives, il n'est pas dans le propos de ce modeste ouvrage d'entrer dans le détail d'un tel sujet. Mon objectif est d'exposer premièrement les origines et les sources de notre chevalerie, deuxièmement son caractère et son enseignement, troisièmement son influence sur les masses et quatrièmement, la continuité et la permanence de cette influence. De ces différents points, le premier sera bref et sommaire, pour ne pas avoir à entraîner mes lecteurs sur les sentiers écartés de notre histoire nationale, le second sera traité plus longuement car il semble être le plus susceptible d'intéresser ceux qui se livrent à des études comparées sur la morale ou sur les mœurs, pour l'éclairage qu'il apporte sur notre façon de penser et d'agir. Le reste viendra en corollaire.

Le mot japonais que j'ai grossièrement traduit par « chevalerie » est de fait, dans la langue originale, plus expressif que « cavalerie ». *Bushidō* signifie littéralement : « militaire-chevalier-voies ou pratiques » – celles que les nobles combattants doivent suivre tant dans leur vie quotidienne que dans l'exercice de leur vocation. Plus simplement, il pourrait se traduire par : les « préceptes de la chevalerie », le « noblesse oblige » de la classe guerrière. À présent que j'ai donné la signification littérale du mot, il m'est permis pour la suite de l'employer dans sa forme originale. L'emploi du terme non traduit se justifie pleinement : un enseignement aussi délimité et unique, créateur d'une forme d'esprit, d'un caractère si particulier, si local, doit porter distinctement la marque de sa singularité. Certains mots ont de plus un timbre qui exprime si bien les caractéristiques de la race que le meilleur des traducteurs ne parvient pas à leur rendre justice, pour ne pas dire qu'il leur inflige un large et blessant affront. Qui pourra rendre en traduction tout ce que l'allemand exprime par le mot *Gemüth*[1], qui ne sent la différence entre ces deux mots, pourtant littéralement si proches, l'anglais *gentleman* et le français « gentilhomme » ?

Ainsi donc, le *Bushidō* est le code des principes moraux que les chevaliers étaient tenus implicitement ou autoritairement d'observer. Ce code n'est pas écrit ; au plus, quelques maximes se transmettent de bouche à oreille, sont calligraphiées par quelque guerrier fameux ou par quelque érudit. Et n'étant, le plus souvent, ni énoncé ni préservé par l'écriture, il possède d'autant plus la terrible autorité de ce qui est, l'autorité d'une loi dont les tables s'inscrivent à même le cœur. Il n'est pas né d'un cerveau, aussi agile soit-il, et n'a pas pour origine la vie d'un personnage unique, aussi renommé puisse-

t-il être. Ce fut une croissance organique, décennies après décennies et siècles après siècles de carrières militaires. Il tient peut-être, dans l'histoire de la morale, la même place que la Constitution anglaise dans l'histoire de la politique, bien qu'il n'eût cependant rien de comparable dans sa maturation avec la *Magna Carta* ou *l'Habeas Corpus*. Certes, des statuts militaires dits *Buke Hatto* furent promulgués au début du XVII^e^ siècle, mais leurs treize courts articles s'attachaient principalement aux problèmes des mariages, des châteaux, des alliances… et à quelques règlements de bonne conduite, à peine esquissés. C'est pourquoi nous ne pouvons désigner un lieu, une époque et dire : « Ici se trouve la source. » Puisque l'on prit conscience du *Bushidō* à l'âge féodal, son origine, sur le plan temporel, peut être identifiée à celle de la féodalité même. Mais cette féodalité est tissée de fils nombreux et le *Bushidō* en partage la nature complexe. Si l'on peut dire qu'en Angleterre les institutions politiques de la féodalité datent de la conquête normande, on dira de même que leur avènement au Japon correspond à l'accession au pouvoir de Yoritomo, vers la fin du XII^e^. Il est clair cependant que la féodalité a des racines plus anciennes que la période de Guillaume le Conquérant pour l'Angleterre et que l'époque mentionnée pour le Japon.

Aussi bien au Japon qu'en Europe, quand le système féodal fut formellement institué, la classe des guerriers professionnels fut naturellement portée au-devant de la scène. On les appelait *samurai*, ce qui a pour sens littéral – comme le vieux mot anglais *cniht*, *knecht*, *knight*, « chevalier » – celui de « garde » ou de « servant ». Ils étaient proches des *soldurii* dont César mentionne l'existence en Aquitaine, des *comitati* qui, du temps de Tacite, suivaient les chefs de guerre germaniques, ou, pour faire un parallèle avec des guerriers d'une période plus récente, des *milites medii* que l'on retrouve dans l'histoire de l'Europe médiévale. Dans l'usage courant, on adopta pour les nommer le terme sino-japonais *buke* ou *bushi* (chevaliers combattants). Ils formaient une classe très considérée, et devaient être de ceux qui, d'un tempérament particulièrement rude, avaient fait profession de se battre. Cette classe se trouva naturellement alimentée, dans cette longue période de guerres incessantes, par les hommes les plus mâles et les plus aventureux, tandis que s'accomplissait peu à peu un constant processus d'élimination, balayant le faible et le pusillanime et ne laissant survivre qu'une « race dure, d'hommes entièrement virils portés par une force animale », selon les mots d'Emerson, pour former les premières familles et les premières hiérarchies de samouraïs.

Comme ils en étaient venus à pouvoir prétendre aux grands honneurs et aux privilèges, ainsi qu'aux hautes responsabilités qui les accompagnent, et qu'ils étaient, par ailleurs, de clans différents toujours sur le pied de guerre, ils ressentirent vite la nécessité d'une règle commune de conduite. Comme les médecins, limitant l'intense compétition par une courtoisie toute professionnelle, comme les juristes réglant les cas de violation de l'étiquette en Cour d'Honneur, la caste des guerriers dut trouver une forme de recours ultime pour porter sur ses membres le jugement définitif de leurs écarts.

Se battre dans les règles ! Que de germes féconds de moralité se cachent dans ce sens primitif des choses que se partagent les barbares et les enfants. N'est-ce pas l'origine profonde de toutes vertus militaires et civiques ? Nous sourions (comme si nous n'en étions nous-même plus là !) de l'ambition juvénile de l'Anglais John Brown : « Laisser après lui le nom d'un garçon n'ayant jamais malmené un plus jeune ni tourné le dos à un grand ». Et pourtant, qui ne comprend que cette ambition là est la première pierre, celle sur laquelle peuvent s'édifier les structures morales d'envergure ? Et puis-je me permettre de ne pas poursuivre en disant que même la plus douce des religions, celle qui affectionne le plus la paix, fait sienne cette aspiration ? L'ambition du jeune John est un socle sur lequel la grandeur de l'Angleterre s'est largement construite et nous ne tarderons pas à découvrir que le *Bushidō* n'a d'autre piédestal. Si se battre, en soi, que ce soit de façon offensive ou défensive, est, comme les Quakers ont raison de le dire, chose brutale et mauvaise, nous pouvons encore affirmer avec Lessing que nous savons de quels défauts s'élèvent nos vertus. « Mouchard » et « lâche » sont les qualificatifs du pire opprobre pour les natures saines et simples. L'enfance commence à vivre avec ces notions, et la chevalerie fait de même. Mais à mesure que notre vie se fait plus riche, que les relations qu'elle tisse entre les choses se complexifient, la foi primitive cherche la sanction d'une autorité plus haute, de sources plus rationnelles qui puissent la justifier, la contenter, la faire grandir. Si l'appareil militaire était resté vide, sans support moral supérieur, à quelle distance de la chevalerie que nous connaissons se serait alors trouvé l'idéal du guerrier ! En Europe, le christianisme sut malgré tout, par quelques concessions commodes, habiter spirituellement le monde de la chevalerie. « Religion, guerre et gloire furent les trois âmes du parfait chevalier chrétien », dit Lamartine. Le *Bushidō* du Japon eut plusieurs sources spirituelles.

1 **Gemüth** : en allemand, noble cœur ; belle âme.

Les sources du Bushidō

JE COMMENCERAI PAR LE BOUDDHISME. Avec lui, il amenait le sens d'un calme abandon aux voies du destin, de la soumission tranquille à l'inévitable. Il amenait cette attitude stoïque face au danger et au malheur ; dédain de la vie, amitié avec la mort. Un grand maître de sabre, voyant son élève parvenu à la maîtrise absolue de son art, lui dit : « Au-delà, mon enseignement doit s'effacer devant celui du zen. » Le terme « zen » est l'équivalent japonais de *dhyana*, qui « représente l'effort humain pour atteindre par la méditation les sphères de la pensée qui se trouvent au-delà du champ de l'expression verbale ». La contemplation est sa méthode, et son but, autant que je puisse le comprendre, est d'atteindre à la conviction intime de l'existence d'un principe qui régit tous les phénomènes et, si cela se peut, à la conviction intime de l'Absolu lui-même, pour enfin parvenir à une harmonie personnelle avec cet Absolu. Dit ainsi, il ne s'agit plus de l'enseignement d'un dogme sectaire. Quiconque atteint à la perception de l'Absolu s'élève au-dessus des choses et s'éveille « à un Ciel nouveau, à une Terre nouvelle ».

Ce que le bouddhisme ne donnait pas, le shintoïsme l'offrait en abondance. Comme aucune autre croyance, il inspira la loyauté envers le souverain, le respect de la mémoire des ancêtres, la piété filiale. Il teinta aussi d'une certaine passivité ce qui eût été sans cela l'arrogance naturelle du samouraï. Le shintoïsme n'a aucune place pour le dogme du péché originel. Il dit au contraire la bonté innée et la pureté divine de l'âme humaine. Il est frappant d'observer combien les endroits que le shintoïsme a sanctifiés sont ostensiblement dépourvus d'objets et d'instruments de culte. Un simple miroir, suspendu dans le sanctuaire, vient constituer l'essentiel du mobilier. La présence de cet objet s'explique aisément : il ressemble au cœur humain qui, lorsqu'il est parfaitement serein et pur, reflète l'image vraie de la divinité. Lorsque pour prier vous vous tenez face au sanctuaire, c'est votre propre image que vous voyez se refléter sur la surface dansante et ainsi, cet

acte de foi est comme l'antique injonction delphique : « Connais-toi toi-même ». Mais dans aucun de ces deux enseignements, cette connaissance de soi n'implique la connaissance de son anatomie humaine, ni celle de son système psychique. La connaissance devait être d'ordre éthique, une introspection de notre nature morale. Selon Momsen, le Grec levait les yeux vers le ciel quand il priait car sa prière était contemplation, le Latin se couvrait la tête car sa prière était réflexion. Et nous-mêmes, proches encore en cela de la conception des Latins, aimons que cette réflexion soit moins l'expression de la conscience morale de chacun d'entre nous que de notre conscience nationale. Le culte de la nature faisait naître dans nos âmes un immense amour de notre pays, le culte des ancêtres, génération après génération, liait la nation entière à la famille impériale, source originelle. Le pays nous est plus qu'une terre, plus qu'un sol riche en or et en grain. C'est le séjour sacré de nos dieux, des esprits de nos ancêtres. Pour nous, l'Empereur est plus qu'un chef d'État, plus qu'un leader culturel, il est le représentant humain du Ciel sur la terre, réunissant en sa personne, la puissance du ciel et sa merci. Si ce que dit Boutmy, dans *The English People*, est vrai pour la royauté anglaise, qui « n'est pas une simple représentation de l'autorité, mais bien la créatrice et le symbole de l'unité nationale », ce que je crois pour ma part, cette affirmation sera deux fois, trois fois plus vraie pour la royauté du Japon.

La doctrine du shintoïsme abrite les deux traits essentiels du cœur de notre race – patriotisme et loyauté. Arthur May Knapp dit très justement dans l'ouvrage *Feudal and Modern Japan* : « Dans les écrits hébreux, il est souvent difficile de dire si l'auteur parle de Dieu ou de l'État, du Ciel ou de Jérusalem, du Messie ou de la Nation elle-même. » On pourrait noter une confusion similaire dans le vocabulaire de nos croyances partagées. Je dis confusion, parce qu'un esprit logique confronté à l'ambiguïté des termes pourrait en juger ainsi. Structure vive de l'affectivité de notre race et d'une forme d'instinct commune à tous, le *shintō* n'est cependant pas un système philosophique ou une théologie rationnelle. Cette religion – mais ne vaut-il mieux pas dire : les sentiments d'un peuple, qu'exalte cette religion ? – a imprégné le *Bushidō* jusqu'aux fibres d'un mélange de loyauté pour le souverain et d'amour du pays. Son influence agit plus comme une impulsion profonde que comme une référence doctrinale. Le shintoïsme n'a prescrit aucun *credenda*, ou presque, à ses zélateurs mais dans le même temps leur donnait à suivre un agenda d'un mode simple et pur.

Pour ce qui relève strictement de l'éthique, l'enseignement de Confucius fut la source la plus vive du *Bushidō*. Son énoncé des cinq types de relations morales entre le maître et le servant (le gouvernant et le gouverné), le père et le fils, le mari et la femme, le frère aîné et son cadet, et enfin entre l'ami et l'ami, n'a fait que confirmer ce que l'instinct de la race avait perçu avant même que ses écrits ne soient amenés de Chine. La sérénité et la souplesse de ses préceptes politiques et moraux, l'expérience du monde qu'ils recèlent, convenaient particulièrement bien aux samouraïs, hommes à qui il appartenait de prendre les décisions. Leur tonalité aristocratique et conservatrice répondait parfaitement aux besoins de ces chefs guerriers.

Le second après Confucius à exercer une très forte autorité sur le *Bushidō* fut Mencius. Ses théories puissantes et souvent proches d'une pensée démocratique avaient une grande emprise sur les natures compatissantes. Elles furent même considérées comme dangereuses, subversives pour l'ordre social, et ses travaux furent longtemps sous le poids de la censure. Malgré tout, les mots de cet esprit supérieur trouvèrent un refuge permanent dans le cœur du samouraï.

Les écrits de Confucius et de Mencius constituaient la référence de la jeunesse et l'autorité suprême dans les discussions des anciens. Mais celui qui n'aurait possédé que la simple connaissance des œuvres classiques de ces deux sages aurait été tenu en petite estime. Un proverbe répandu ridiculise celui dont le savoir se borne à une approche intellectuelle de Confucius et le considère comme un petit esprit bien loin de la vérité des *Entretiens*. Un samouraï représentatif de ses pairs appela un savant lettré « sot puant le livre », tandis qu'un autre comparait l'érudition à « un légume malodorant qu'il faut faire bouillir et rebouillir avant de pouvoir le consommer ». Un homme qui n'a que peu lu sent un peu le pédant, celui qui a lu un peu plus le sent encore davantage ; les deux déplaisent pareillement. Notre auteur suggérait ainsi qu'il n'y avait de connaissance authentique qu'une fois celle-ci assimilée par l'esprit de l'étudiant et manifeste dans son caractère. Un homme spécialisé dans l'intellect aurait été considéré comme une sorte de personnage trivial, tant il était clair que l'intellect lui-même devait être subordonné au sentiment moral. On concevait l'homme comme semblable à l'univers dans sa dimension spirituelle et éthique. Le *Bushidō* n'aurait jamais pu admettre le jugement de Huxley qui définit l'ensemble des phénomènes cosmiques comme amoral.

Le *Bushidō* faisait peu de cas du savoir, en soi. Il ne fallait pas le poursuivre comme une fin : il n'était que moyen pour atteindre la sagesse. C'est pourquoi celui qui s'y bornait n'était que machine répétitive ; machine à poème, machine à maxime, à volonté. Le savoir n'était rien au-delà de son application dans la vie. Cette doctrine socratique avait, avec le philosophe chinois Wan Yang Ming, son plus fameux défenseur. Un sage qui ne s'est jamais lassé de répéter que « le savoir et l'action ne sont qu'une seule et même chose ».

Qu'on me permette d'ailleurs une courte digression, puisque j'en suis à évoquer ce sujet, pour préciser que quelques-uns des plus nobles représentants du *bushi* furent fortement influencés par son enseignement. Les lecteurs occidentaux reconnaîtront aisément dans ses écrits de nombreuses correspondances avec la parole du Nouveau Testament. Si l'on tient compte du vocabulaire spécifique à chacun de ces deux enseignements, le passage : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa vertu, et toutes les choses vous seront données par surcroît » est porteur d'une pensée que l'on peut trouver presque à chaque page dans les écrits de Wan Yang Ming. Un de ses disciples japonais, Miwa Shissai, disait : « Le maître du ciel, de la terre et de toutes les créatures vivantes, s'installant dans le cœur de l'homme, devient son esprit (*kokoro*) ; ainsi l'esprit est chose vivante et toujours lumineux. » Et encore : « La lumière spirituelle de notre être essentiel est pure et n'est pas affectée par la volonté de l'homme. Jaillissant spontanément dans notre esprit, elle nous éclaire sur ce qui est bien et sur ce qui est mal : on l'appelle alors conscience. Elle est identique à la lumière qui nous vient du Dieu du ciel. » À quel point ces mots sonnent comme certains passages d'Isaac Pennington ou d'autres philosophes mystiques ! J'incline à penser que l'esprit japonais, tel qu'il se manifeste dans les principes simples de la religion *shintō*, était particulièrement ouvert aux préceptes de Yang Ming. Il poussait sa doctrine de l'infaillibilité de la conscience jusqu'à un transcendantalisme extrême, attribuant à cette conscience la faculté de percevoir non seulement la distinction entre le bien et le mal, mais aussi la nature des faits psychiques et des phénomènes physiques. Il allait aussi loin, sinon plus, en idéalisme que Berkeley et Fichte, refusant l'idée qu'il puisse exister quelque chose au-delà de la perception de l'homme. Si son système de pensée ne sut pas éviter toutes les erreurs de logique qu'on impute au solipsisme[1], il avait toute la puissance d'une forte conviction et son apport moral dans le développement individualisé des caractères autant que dans l'adoucissement des

tempéraments ne saurait être nié.

Ainsi, quelles qu'en soient les sources, les principes essentiels dont le *Bushidō* s'est imprégné au point de les assimiler totalement étaient simples et peu nombreux. Mais même si peu nombreux et si simples, ils suffisaient pour offrir une ligne de conduite sûre, même pendant les jours les plus sombres des périodes les plus instables de l'histoire de notre nation. La rude et saine nature de nos ancêtres guerriers avait tiré une large part de sa nourriture spirituelle d'une brassée d'enseignements fragmentés et populaires, glanés çà et là dans la voie ancienne de la sagesse du passé autant que dans ses chemins de traverse ; une moisson qui allait créer, sous les contraintes du temps, un caractère d'un type nouveau et unique. Un savant français d'une grande pénétration, M. de la Mazelière, résume ainsi son sentiment sur le XVI^{e} siècle japonais : « Vers le milieu du XVI^{e}, la confusion régnait au Japon, aussi bien au gouvernement que dans l'église et dans la société tout entière. Mais les guerres civiles, le retour à la barbarie dans la vie de tous les jours, la nécessité de plus en plus forte pour chacun d'exécuter lui-même sa propre justice aboutissent à la formation d'hommes comparables à ces Italiens de la même époque, chez qui Taine admire "le sens de l'initiative vigoureuse, l'habitude des décisions soudaines et des entreprises désespérées, une immense capacité à agir et à souffrir". » Au Japon comme en Italie, « les mœurs rudes du Moyen Âge » font de ces hommes de superbes animaux « parfaitement aptes à combattre et à endurer ». Voilà pourquoi ce siècle a développé au plus haut degré la qualité première de la race japonaise, qu'on trouve désormais dans la grande diversité des esprits aussi bien que dans celle des tempéraments. Alors qu'en Inde ou en Chine, les hommes ne semblent se démarquer les uns des autres que par leur degré d'énergie et d'intelligence, au Japon ils se distinguent autant par l'originalité de leur personnalité. Aujourd'hui, l'individualisation est le signe des races supérieures et des civilisations épanouies. Pour utiliser une expression chère à Nietszche, on pourrait dire que « Évoquer l'humanité de l'Asie c'est évoquer ses plaines ; au Japon comme en Europe, il s'agira plutôt de ses montagnes. »

Abordons maintenant le sujet des caractéristiques nouvelles du caractère de ces hommes, dont parle M. de la Mazelière. Je commencerai par la rectitude.

1 **Solipsisme** : du latin *solus*, seul et *ipse*, soi-même. Théorie selon laquelle il n’y aurait pour le sujet pensant d’autre réalité que lui-même : « je suis seul au monde et j’invente le monde autour de moi ».

La rectitude ou la justice

NOUS TROUVONS LÀ le plus puissant concept du code du samouraï. Rien ne lui répugne autant que les procédés tortueux et les entreprises louches. Cette conception peut être fausse – elle peut être étroite. Un *bushi* célèbre la définit comme un pouvoir de décision : « La rectitude est le pouvoir de prendre une résolution selon une certaine ligne de conduite conforme à la raison, sans une hésitation – mourir quand il est bon de mourir, frapper quand il est bon de frapper ». Un autre en parle ainsi : « La rectitude est cet os qui nous maintient ferme et droit. Sans l'os, la tête ne peut tenir au sommet de l'épine dorsale, ni les mains bouger, ni les pieds nous maintenir debout. Sans la rectitude, aucun talent, aucun savoir ne peuvent faire d'un corps humain un véritable samouraï, avec elle, l'absence de don n'est rien ». Mencius dit que la générosité est l'esprit de l'homme et que la rectitude, la droiture, est sa voie. « Qu'il est triste, s'emporte-t-il, de négliger la voie, de ne pas la suivre de toutes ses forces, d'oublier l'esprit et de ne pas se préoccuper de le retrouver ! Quand les hommes perdent leurs chiens et leurs oiseaux ils savent très bien les retrouver, mais ils perdent leur esprit et ne savent pas le retrouver ». N'avons-nous pas ici, comme perçue à travers un verre opaque, la parabole énoncée trois siècles plus tard, sous d'autres cieux et par un grand enseignant à travers qui ce qui était perdu pouvait être retrouvé ? Mais je m'éloigne de mon propos. La droiture, selon Mencius, est donc cette voie étroite et directe que l'homme emprunte pour tenter de rejoindre le paradis oublié.

Cependant, même dans les périodes les plus tardives du féodalisme, lorsque de longues décennies de paix eurent introduit les loisirs dans le mode de vie des classes guerrières, les dispersions de toutes sortes, la réalisation de soi dans les arts, l'épithète *gishi* (homme de rectitude) était plus apprécié que n'importe quel terme valorisant une quelconque maîtrise artistique.

Les quarante-sept rônins – qui tiennent une si grande place dans notre

éducation populaire – sont connus dans le langage de tous les jours comme les quarante-sept *gishi*.

En ces temps où la fourberie était facilement considérée comme tactique militaire et le mensonge dévoilé comme ruse de guerre, cette mâle vertu, franche et honnête, était le joyau qui brillait du plus vif éclat, le plus précieux aux yeux de tous. Rectitude est sœur jumelle de vaillance, autre vertu martiale. Mais avant de commencer à parler de la vaillance, qu'on me permette de m'attarder un instant encore sur ce que j'ai envie d'appeler un avatar de la rectitude, une vertu qui, pour avoir d'abord dévié légèrement de son sens originel, s'en éloigna de plus en plus jusqu'à ce que sa signification fût dénaturée dans la langue populaire. Je veux parler du mot *giri*, qui signifie littéralement « raison droite », mais qui en est venu à n'exprimer désormais qu'une vague idée du devoir que, selon l'opinion publique, le titulaire d'une obligation se devait de remplir. Dans son sens premier et entier, *giri* exprime le devoir, pur et simple. Ainsi nous parlons du *giri* que nous devons à nos parents, à nos supérieurs, à nos inférieurs, à la société en général, etc. Dans ce cas, *giri* signifie « devoir » ; qu'est-ce que le devoir sinon ce qu'exige et nous commande la raison ? La raison ne devrait-elle pas être notre impératif catégorique ?

À l'origine *giri* ne signifiait rien de plus que « devoir » et j'ose dire que son étymologie découle du fait que dans notre conduite – envers nos parents – l'amour, qui aurait dû être le mobile unique venant souvent à manquer, il fallait bien une autre autorité pour renforcer la piété filiale, et on la formula ainsi : *giri*. Et on a eu raison d'appeler ainsi cette autorité *giri*, car si ce n'est pas l'amour qui pousse aux actes de vertu, il faut avoir recours à l'intelligence de l'homme, et sa raison doit être prompte à le convaincre de la nécessité d'agir avec droiture. Ceci est vrai pour n'importe quelle autre obligation morale. Dès l'instant où le devoir devient lourd, la raison entre en jeu pour nous empêcher de nous y soustraire. Le *giri* ainsi compris est un maître sévère, fouet en main, qui fait accomplir aux paresseux leur devoir. Dans le domaine de l'éthique, il s'agit d'une puissance de second ordre. Car il est infiniment inférieur à la doctrine chrétienne de l'amour, qui devrait être la seule loi. Il est pour moi le produit conçu par une société artificielle – société dans laquelle les hasards de la naissance et les faveurs imméritées ont peu à peu institué les différences de classe, une société dans laquelle la famille est la seule unité reconnue, une société dans laquelle le privilège de

l’âge est supérieur à la reconnaissance du talent, une société dans laquelle enfin les inclinaisons du cœur doivent souvent s’effacer devant l’arbitraire des usages humains. Et c’est à cause de ce caractère fondamentalement artificiel que le *gin*, le temps passant, n’a fini par ne plus exprimer qu’un vague esprit de ce qui est bienséant, auquel on a recours pour expliquer ceci ou pour réprouver cela. Ainsi, pour le *giri*, la mère dans la nécessité devra sacrifier tous ses enfants au premier-né, la fille devra vendre sa vertu pour payer les dissipations du père, et ainsi de suite. « raison droite » à l’origine, le *giri* s’est souvent, à mes yeux, définitivement perdu dans la plus médiocre des casuistiques. Pire encore, il a dégénéré en une simple et lâche peur du blâme social. Je pourrais dire du *giri* ce que Scott disait du patriotisme : « Le plus noble sera souvent le plus médiocre des masques pour dissimuler d’autres sentiments ». Hors de la raison, le *giri* devint une monstruosité. Il abritait sous ses ailes tous les sophismes et toutes les hypocrisies. Et il serait rapidement devenu le nid même de toutes les lâchetés si le *Bushidō* ne portait pas en lui un sens aigu et vrai de ce que sont le courage, l’esprit d’audace et la maîtrise de soi.

Le courage, l'esprit d'audace et la maîtrise de soi

LE COURAGE, S'IL N'ÉTAIT PAS MIS au service de la justice, était à peine digne d'être considéré comme une vertu. Confucius dans ses *Entretiens*, le définit comme à son habitude, par ce qu'il n'est pas. « Comprendre ce qui est juste », dit-il, « et ne pas le faire, démontre l'absence de courage ». Cette maxime reprise dans un sens positif peut se lire ainsi : « Le courage consiste à faire ce qui est juste ». Se risquer à tous les hasards, s'exposer, se lancer impunément dans les bras de la mort, passent pour des marques de valeur, et dans le métier des armes, une telle témérité, que Shakespeare appelle : « la sœur illégitime de la valeur », est injustement applaudie. Il n'en va pourtant pas ainsi dans les préceptes de la chevalerie. Mourir pour une cause qui n'en vaut pas la peine est « une mort de chien ». « Se précipiter au cœur d'une bataille et tomber au champ d'honneur, dit un prince du fief Mito, est assez facile et n'excède pas les moyens du plus simple des rustres. Mais le vrai courage est de vivre quand il faut vivre, et de mourir seulement quand il faut mourir ». Et il ne connaissait pas même le nom de Platon qui avait défini le courage comme « la connaissance de ce que l'homme doit craindre et de ce qu'il ne doit pas craindre ». Une distinction souvent faite en Occident entre le courage physique et le courage moral est chez nous une ancienne et intime évidence. Quel jeune samouraï n'entendit jamais parler de la différence entre « grande bravoure » et « bravoure du voleur » ?

Valeur, force d'âme, bravoure, intrépidité, courage, qualités de l'âme qui exaltent l'esprit de la jeunesse et qui peuvent être fortifiées par la répétition et les bons exemples furent, pour ainsi dire, les vertus du quotidien et le premier objet d'imitation des enfants. Au petit garçon dans les jupes de sa mère, on faisait des récits d'exploits guerriers. Un nourrisson pleurait-il pour une écorchure ? Sa maman le réprimandait en disant : « Le bébé qui pleure pour un si petit bobo ! Qu'est-ce que tu diras quand tu perdras ton bras à la

bataille ? Qu'est-ce que tu diras si tu dois faire *seppuku* ? » Qui ne connaît au théâtre l'émouvant courage du petit prince de Sendai qui, mourant de faim, s'adresse ainsi à son jeune page : « Vois-tu ces jeunes oisillons au nid, comme ils ouvrent grand leur petit bec jaune et regarde ! Voici venir leur mère avec du grain pour les nourrir. Comme ils dévorent, et avec quelle satisfaction ! Mais pour un samouraï dont l'estomac est vide, c'est déjà une honte que de penser à la faim ». Les contes des nourrices abondaient d'anecdotes sur le courage et la vaillance mais ce genre d'histoires n'était pas, et de loin, la seule méthode utilisée pour inculquer aux jeunes esprits le sens de l'audace et de l'intrépidité. Avec une rigueur confinant parfois à la pire des cruautés, les parents imposaient à leurs enfants des tâches qui leur demandaient tout leur courage. « Les ours poussent leurs petits dans un ravin » disaient-ils. Les fils de samouraïs étaient donc précipités dans de sombres gorges de souffrance et, jeunes Sisyphes, contraints à des tâches sans cesse recommencées. Les privations occasionnelles de nourriture, l'exposition au froid étaient des épreuves appréciées pour tester leur endurance. Dès l'âge le plus tendre, l'enfant pouvait être envoyé pour remettre des messages à des étrangers, se levait toujours avant l'aube, faisait des exercices de lecture avant son premier repas, allait chez son maître nu-pieds, même en plein hiver. Fréquemment, parfois plusieurs fois dans le mois à l'occasion d'une cérémonie quelconque dédiée à une divinité du savoir, ils se réunissaient par petits groupes et passaient la nuit sans dormir à lire chacun leur tour à haute voix. Les lieux d'exécution, les cimetières, les maisons réputées hantées, tous les endroits qui devaient inspirer la crainte étaient l'objet de curieux pèlerinages enfantins, lieux étranges pour des jeux d'enfants. Au temps où les exécutions étaient publiques, ils se devaient non seulement d'assister à l'horrible spectacle mais étaient obligés parfois de se rendre seuls sur les lieux la nuit et de laisser une marque sur la tête du supplicié, en témoignage de leur visite.

Ce système ultra-spartiate de « conditionnement mental » emplit le pédagogue moderne d'horreur autant que de doute. N'était-ce pas froisser, étouffer dans sa fleur les tendres élans d'une jeune nature ?

Mais voyons dans la suite les autres sens que le *Bushidō* attache au mot « valeur ».

La bienveillance et la compassion

AMOUR, MAGNANIMITÉ, AFFECTION pour les autres, compassion et pitié ont toujours été reconnus comme les vertus suprêmes, les ornements les plus sublimes de l'âme humaine. On les considérait comme des vertus princières à deux titres : princières au milieu des qualités mêmes de l'esprit noble, princières aussi parce qu'elles convenaient au métier de prince. Nous n'eûmes pas besoin d'un Shakespeare pour nous faire comprendre – mais comme l'humanité toute entière nous avons besoin de lui pour le bien dire – que la miséricorde sied mieux à un monarque que la couronne, qu'elle est bien au-delà du pouvoir que symbolise le sceptre. Confucius et Mencius, l'un comme l'autre, l'ont souvent affirmé : la qualité fondamentale d'un chef est la bienveillance. Confucius aurait dit : « Que le prince cultive les vertus et le peuple viendra à lui en masse, avec le peuple viendront les terres, avec les terres la richesse. Cette richesse sera le bénéfice de la rectitude du prince. Vertu est racine, richesse est moisson ». Et encore « Jamais on ne vit de prince bienveillant, monarque d'un peuple qui n'aime pas la vertu ». Quant à Mencius, il mettait ses pas dans les siens en disant : « On peut citer des exemples d'hommes capables d'atteindre un pouvoir suprême dans certaines contrées malgré un total manque de bienveillance mais jamais je n'ai entendu parler d'empires entiers tombant dans les mains de l'un de ceux qui manquerait de cette vertu. En outre, il est impossible à quiconque de devenir monarque d'un peuple qui ne lui aurait pas fait, au préalable, allégeance de son cœur. » – « La bienveillance, dit-il avec Confucius, fait l'homme ».

Sous le régime féodal – qui aurait pu dégénérer en sinistre dictature militaire – c'est à ce sentiment que nous dûmes d'être préservés du plus sombre des despotismes. Une reddition pleine et entière – corps et âme – des sujets substitua à la logique classique du gouvernement une forme d'engagement volontaire à la suite du monarque qui eut pour conséquence naturelle la naissance d'un absolutisme qu'on a souvent appelé « le despotisme oriental » – comme s'il n'y avait jamais eu de despote dans

l’histoire de l’Occident !

Loin de moi l’idée de défendre aucun despotisme d’aucune sorte, mais c’est néanmoins une erreur que de lui vouloir assimiler le féodalisme. Le jour où Frédéric le Grand écrivit que « les rois sont les premiers serviteurs de l’État » est considéré avec raison par les légistes comme une date charnière, le début d’une nouvelle ère pour le développement de la paix. Étrange coïncidence dans le temps, à l’extrême nord-ouest du Japon, Yonezawa no Yozan faisait au même moment exactement la même déclaration et montrait par la même occasion que le féodalisme n’était ni tyrannie ni oppression. Le prince féodal, même le plus indifférent à ce sentiment de réciprocité avec ses vassaux dans les devoirs, se sentait du moins une très lourde responsabilité envers ses ancêtres et envers le Ciel. Il se devait d’être le père des sujets que le Ciel même avait confié à ses soins. L’ancien *Livre de Poésie* chinois dit : « Tant que la maison des Yin eut le cœur du peuple, ses fils purent se présenter devant le Ciel ». Et Confucius dans ses *Entretiens* nous enseigne : « Quand le prince aime ce qu’aime le peuple et hait ce que hait le peuple, alors on peut dire qu’il est un véritable parent pour son peuple ». C’est ainsi que s’unissent en une seule voix l’opinion publique et la volonté du prince – la démocratie et l’absolutisme. Dans un sens inhabituel pour ce terme, on pourrait dire que le *Bushidō* met en place et affirme une forme de gouvernement du « père » – paternel parce que plus engagé que la forme « avunculaire[1] » du pouvoir (l’Oncle Sam bien sûr !). La différence entre un despotisme pur et cette forme « paternaliste » de gouvernement résidant dans le mode de soumission du peuple. À contrecœur dans le premier cas et dans le second « avec cette soumission fière qui rend digne l’obéissance, cette subordination du cœur qui garde vivant, dans la servitude même, l’esprit puissant de la liberté ». Le vieux dicton n’est pas totalement absurde qui appelle « roi des démons » le Roi d’Angleterre, tant ses sujets eurent tendance à s’insurger et à déposer leurs princes, « roi des baudets » le Roi de France, pour la capacité de son peuple à subir les taxes et les impositions, et qui donne le titre de « roi des hommes » au Souverain d’Espagne, parce que son peuple savait « vouloir obéir ». Mais passons…

« Vertu » et « pouvoir absolu » frappent l’esprit de l’Anglo-saxon comme deux termes totalement antagonistes. Pobyedonostseff nous a cependant clairement montré la profonde différence entre les fondations de la nation anglaise et celles des autres communautés de l’Europe. Ces dernières se

développant sur la base de l'intérêt commun, tandis que la première se distinguait par un très fort développement de la personnalité individuelle. Ce que l'homme d'État russe dit de l'allégeance collective à quelque alliance sociale et, au bout du compte, à l'État, au sujet de nations continentales de l'Europe, et particulièrement des nations slaves, est doublement vrai du Japon. Car non seulement le plein exercice du pouvoir absolu est ressenti de façon moins pesante qu'en Europe mais ce pouvoir même sera généralement modéré par des considérations d'ordre paternel pour les sentiments du peuple. « L'absolutisme, disait Bismarck, demande en tout premier lieu au chef d'être impartial, honnête, dévoué à son devoir, énergique et pénétré d'humilité ». Et si l'on me permet une citation de plus sur le sujet, je citerai un passage du discours de l'Empereur d'Allemagne à Coblance, dans lequel la couronne est présentée ainsi : « La royauté, par la grâce de Dieu, avec ses lourds devoirs, ses terribles responsabilités vis-à-vis du seul Créateur et de laquelle, ni homme, ni ministre, ni parlement ne soulagera jamais le monarque ».

Nous savions que la bienveillance était une vertu empreinte de la tendresse et de la douceur de la mère et si le droit inflexible et l'austère justice étaient sans conteste de nature mâle, nous sentions que la miséricorde avait la douceur et la sensibilité de la nature féminine. Nous étions cependant prévenus contre la faiblesse d'une charité aveuglée par le manque du sentiment de justice et de droit, que Masamune résumait ainsi dans un aphorisme souvent cité : « Le droit porté à l'excès se fige en dureté, la bienveillance pratiquée sans mesure dégénère en faiblesse », mais la miséricorde du cœur n'était heureusement pas rare – rare autant qu'elle était belle, car il est universellement vrai que les plus braves sont aussi les plus tendres et que « n'osent que ceux qui aiment ». *Bushi no nasake* – la douceur du guerrier – ces deux mots appariés faisaient aussitôt vibrer en nous de nobles fibres. Non pas que la miséricorde du samouraï soit d'une essence différente de celle des autres hommes, mais parce que cette miséricorde n'avait plus rien de l'impulsion aveugle du cœur faible et portait en elle la justice, et parce qu'au-delà de l'émotion de l'homme ordinaire elle portait en elle le pouvoir d'épargner ou de tuer. Ainsi qu'aurait dit l'économiste, parlant d'offre et de demande, la miséricorde peut être effective ou ineffective. La miséricorde du *bushi* était effective, puisqu'elle accompagnait le singulier pouvoir d'agir pour le bien ou au détriment de celui auquel elle s'appliquait.

Aussi farouchement fier qu'il ait été de sa force brutale et de l'exorbitant

privilège de pouvoir s'en servir à son avantage, le samouraï se sentait cependant en plein accord avec Mencius quand il affirmait la toute-puissance de l'amour. « La bienveillance emporte avec elle tout ce qui tente de lui faire obstacle, aussi facilement que l'eau domine le feu. Les seuls à douter du pouvoir de l'eau sont ceux qui tâchent de noyer un plein chariot de fagots en flammes avec une tasse de thé ». Il disait aussi : « Le sentiment du malheur est toujours à la source de toute bienveillance ». L'homme bienveillant comprend les détresses et a sans cesse à l'esprit la douleur et le désarroi de ceux qui l'entourent. On voit que Mencius avait largement anticipé l'éthique philosophique d'Adam Smith fondée sur la sympathie entre les hommes.

On peut être frappé de voir à quel point le code d'honneur chevaleresque d'un pays se fond avec celui de tous les autres. En d'autres mots, à quel point les préceptes si décriés de la morale orientale trouvent leur sens exact dans les plus nobles maximes de la littérature européenne. Si les vers fameux :

Hae tibi erunt artes – pacisque imponere morem,
Parcere subjectis, et debellare superbos ;[2]

étaient donnés à lire à un gentilhomme japonais, il affirmerait hautement que le barde de Mantoue[3] y plagie les écrits de son pays.

La miséricorde pour le faible, l'homme à terre, le vaincu, fut toujours exaltée comme la vertu même du samouraï. Les amateurs d'art japonais ne peuvent que bien connaître cette image d'un moine chevauchant un bœuf, dos tourné au chemin. Cet étrange cavalier figé ainsi dans la légende avait été un guerrier dont le nom, en son temps, glaçait le sang de tous. Il avait participé à la terrible bataille de Dan no Ura (1184 apr. J.-C.) dont l'issue, plus qu'aucune autre, fut décisive pour notre histoire. À la fin de ce jour sinistre, il avait surpris un adversaire en lisière du champ de bataille et, comme un géant, l'avait saisi entre ses bras puissants. En ce temps-là la coutume de la guerre voulait qu'en de telles circonstances le sang ne soit pas versé tant que le vaincu n'avait pas démontré que son rang et son expérience étaient au moins égaux à ceux de son vainqueur. Le noir combattant réclama le nom de son faible adversaire. Prisonnier de l'étreinte invincible, l'autre refusa cependant de lui donner satisfaction. Son casque lui fut aussitôt retiré avec

rudesse. Aux yeux étonnés du guerrier, apparut alors, pâle et délicat, le visage imberbe d'un tout jeune homme. Il le lâcha de saisissement. En l'aidant à se redresser, il lui dit avec la voix d'un père : « Va, jeune prince, retourne auprès de ta mère, il ne sera pas dit qu'une seule goutte d'un tel sang put souiller le sabre de Kumagaye. Aller, maintenant dépêche-toi, disparaît par ce sentier avant que d'autres que moi n'arrivent et ne t'aperçoivent ». Le jeune guerrier refusa de partir. Il supplia Kumagaye, pour leur honneur, d'en terminer ici même. L'acier sombre, qui tant de fois avait tranché le fil d'une vie, se leva alors lentement au-dessus des longs cheveux blancs du vétéran de maintes batailles mais son cœur sans faiblesse lui manqua soudain. Par les yeux de l'esprit, en une image, il avait vu son fils, qui ce matin même faisait ses premières armes, marcher au son des trompes de guerre. Sa main de fer trembla sur la garde. À nouveau il admonesta le jeune homme, le conseillant, le suppliant de partir et de sauver ainsi sa vie. Ses supplications restaient vaines. Partout déjà il entendait la clameur des guerriers de son camp qui approchaient. Il s'écria : « Ils vont te prendre et tu mourras d'une main pire que la mienne. Ô, Toi, l'Infini ! Reçois son âme ! » Il n'y eut qu'un éclair sur le sabre. La lame s'immobilisa, rouge du sang de l'adolescent. Quand la guerre fut finie, notre guerrier auréolé de la gloire du triomphe, retourna chez lui avec les honneurs dus aux héros. Mais il n'en avait cure désormais. Peu lui importait, dans sa mélancolie, les honneurs et la gloire. Il renonça à l'éclat des armes, se rasa le crâne, enfila une robe de moine et, le restant de ses jours, se consacra à de saints pèlerinages. Plus jamais il ne tourna son visage vers l'Ouest, d'où vient le salut, où se situe le Paradis et où, chaque jour, se couche le soleil quand il aspire au repos.

Les esprits critiques pourront trouver des limites à cette histoire dont la casuistique est un peu fragile. Soit ! Quoi qu'il en soit, et ainsi faite, elle montre comment des qualités humaines comme la douceur, la compassion et l'amour pouvaient accompagner, comme les ornements d'un casque, les traits les plus sanguinaires des samouraïs. Une vieille maxime souvent répétée dit qu'il « n'appartient pas à l'oiseleur de tuer l'oiseau blessé qui s'est réfugié dans son sein ». C'est ce genre d'attitude qui explique, dans une large mesure, pourquoi le mouvement de la Croix Rouge, d'obédience si ouvertement chrétienne, a pu avec beaucoup de facilité implanter une antenne parmi nous. Bien des décennies avant que nous n'entendions parler de la Convention de Genève, Bakin, l'un de nos plus grands romanciers, nous avait familiarisés avec l'idée de soigner l'ennemi tombé au combat. Dans la

province de Satsuma, connue pour son esprit et son éducation martiale, la coutume voulait que les jeunes hommes s'initient aux harmonies musicales. Non pas à l'éclat sonore des trompes, ni aux vibrations sourdes des tambours – « vociférants présages de sang et de mort » – qui suscitent en nous les appétits et la violence du tigre, mais aux douces inflexions du *biwa*[4], qui savent apaiser les féroces esprits et éloigner de nos pensées l'odeur du sang et du carnage. L'historien Polybe nous vante la Constitution d'Arcadie qui exigeait de sa jeunesse qu'elle pratique la musique afin que la délicatesse de cet art rende plus léger à tous l'inclémence de la région. C'est à cela qu'il attribuait l'absence de cruauté des mœurs dans cette partie des montagnes d'Arcadie.

La province de Satsuma ne fut pas la seule région du Japon où la douceur du caractère fût inculquée à la classe guerrière. Un prince du fief de Shirakawa avait pour habitude de fixer sur le papier ses pensées fugitives, parmi elles on trouve celles-ci : « S'ils se glissent silencieusement dans la nuit pendant les heures de veille, ne les chassez pas de votre esprit mais apprenez à les aimer, le parfum embaumant des fleurs du soir, le son lointain d'une cloche, le bourdonnement affolé des insectes avant la gelée ». Et encore : « Même s'ils doivent blesser vos sentiments, il est trois choses auxquelles vous devez pardonner : à la brise qui effeuille vos fleurs, au nuage qui vous cache la lune et à l'homme qui vous cherche querelle ».

Ce fut sûrement pour favoriser ce type de sentiments mais plus profondément encore pour les cultiver, que fut encouragé l'art de la composition poétique chez les samouraïs. Notre expression poétique est traversée en conséquence par un fort courant de douceur et de pathétique. On raconte une fameuse anecdote sur un jeune et fruste samouraï qui faisait ses « premières armes » en versification et à qui l'enseignant avait donné comme support à son imagination pour ce premier essai un sujet sur « le chant de la fauvette[5] ». Cet esprit rude pris de colère avait jeté aux pieds du maître sa grossière production sur laquelle il avait griffonné ces vers :

Le brave guerrier tient fermée l'oreille
Qui pourrait écouter
Le chant de la fauvette.

Son maître ne se formalisa pas de la violence de son attitude et continua à susciter l'éveil de ce jeune esprit jusqu'à ce qu'un matin la musique de son âme, sortie du sommeil, puisse répondre aux douces notes de l'*uguisu*, et qu'il écrive :

Que le guerrier tout armé et fort
S'arrête
Pour écouter le chant de l'uguisu
Qui s'élève doucement dans les arbres.

La joie monte toujours au cœur au récit de l'instant héroïque de la courte vie de Körner, quand, gisant blessé sur le champ de bataille, il consacra ses derniers instants à jeter sur le papier les mots fameux de son *Adieu à la Vie*. Un évènement de cette nature n'eut aucun caractère exceptionnel dans nos nombreuses batailles.

Nos courtes épigrammes, nos poèmes ramassés en peu de mots étaient parfaitement adaptés à une brillante improvisation autour d'un sentiment unique. Qui pouvait se targuer d'une honnête éducation était poète, ou du moins rimailleur. Il n'était pas rare, si étonnant que cela puisse paraître, que le fantassin au sortir d'une marche, s'installe, sorte son écritoire de sa ceinture et se mette à composer une ode – de tels papiers furent souvent retrouvés par la suite au fond d'un casque ou sous une cuirasse, qu'on venait de retirer à un guerrier sans vie.

Ce que le christianisme a apporté à l'Europe pour éveiller les esprits à la compassion, au cœur même des horreurs de la guerre, c'est l'amour de la musique et de la littérature qui le fit au Japon. La culture de sentiments pleins de douceurs suscita un regard plus ouvert sur la souffrance des autres. Modestie et complaisance pour autrui, nées du respect qu'on porte à l'autre, furent à la racine du sentiment de politesse.

1 **Avunculaire** : du latin *avunculus*, oncle maternel. Relatif à l'oncle ou à la tante. En ethnologie, se dit d'un système d'organisation sociale dans lequel le rôle du père s'efface devant celui de l'oncle maternel.

2 Tel sera ton engagement – Donner nom aux choses, épargner tes sujets, et réduire les peuples orgueilleux.

3 **Barde de Mantoue** : Virgile.

4 **Biwa** : instrument de musique ressemblant à une guitare.

5 **Fauvette ou uguisu**, parfois appelé le rossignol du Japon.

La politesse

LA COURTOISIE ET L'URBANITÉ du savoir-vivre ont souvent été avancées par les voyageurs étrangers comme les traits les plus marquants de notre pays. La politesse est une vertu de peu de valeur si elle n'est motivée que par la peur d'offenser le bon goût, alors qu'elle peut devenir la manifestation d'un regard plein de sympathie pour les sentiments d'autrui. Elle implique aussi un juste regard sur la valeur des convenances et par conséquent un juste respect des positions sociales… pour peu que ces dernières n'expriment pas seulement l'arbitraire d'une hiérarchie ploutocratique[1], mais la véritable distinction due à des mérites originels.

Sous sa forme la plus élevée, la politesse est un sentiment bien proche de l'amour. Nous pourrions dire avec respect de l'homme poli qu'il est celui qui sait « endurer longuement, être bon, n'envier personne, ne pas se vanter ni s'enfler d'orgueil, ne pas se comporter avec rudesse, ne pas chercher pour lui-même, ne pas être facilement provoqué et ne pas prendre le mal en compte ». Est-ce donc si étonnant que le professeur Dean s'expliquant sur les six éléments qui forment ce qu'on appelle l'humanité, accorde à la politesse une position privilégiée, elle qui est à ses yeux un fruit de la société, arrivé à parfaite maturité ?

Tout en exaltant la valeur de la politesse, loin de moi l'idée de la porter au rang des vertus premières. Si nous l'analysons pour ce qu'elle est vraiment, nous la trouvons indissolublement liée à des vertus d'une essence supérieure. Mais quelle vertu s'avancerait seule ? Et tandis qu'on – ou plutôt parce qu'on – lui accordait une valeur exceptionnelle, notamment dans la profession des armes, et pour tout dire une estime au-delà de son mérite réel est apparu l'envers d'une si belle médaille. Confucius lui-même a souvent répété dans son enseignement que les manifestations forcées et extérieures au sentiment vrai n'étaient pas plus que le bruit auprès de la musique. Quand la bienséance devint le sine qua non de la relation sociale, il ne fut plus attendu du rapport

entre les hommes qu'un système élaboré de convenances qui prit le pas sur tout le reste et sur lequel on conforma l'entraînement des jeunes dans la perspective d'un véritable conditionnement social. La façon de saluer en abordant les gens, la façon de marcher, de s'asseoir étaient enseignées et apprises avec le plus grand soin. L'étiquette du repas fut élevée au rang de science.

Servir et boire le thé furent sacralisés. On attendait de l'homme de bien une véritable maîtrise dans tous ces arts. C'est très à propos que Veblen, dans son intéressant ouvrage, *Theory of the Leasure Class*, appelle ce décorum « le produit et l'expression pure d'une classe oisive ».

J'ai souvent entendu des remarques désobligeantes de la part d'Européens sur notre code de politesse si élaboré. Leurs critiques visaient essentiellement la façon dont ce code pouvait étouffer nos pensées et nous entraîner aussi loin dans sa stricte observance. J'admets qu'on puisse trouver beaucoup de raffinements inutiles dans nos cérémonieuses étiquettes, mais que cela participe plus de la sottise universelle des hommes que les engouements changeants de l'Occident, voilà une question qui n'est pas résolue dans mon esprit. Et même ces engouements, je ne les considère pas uniquement comme des fantaisies de la vanité humaine, au contraire, je les regarde comme une aspiration incessante de l'esprit humain vers la beauté.

Nos cérémonies élaborées, à ce titre, m'apparaissent encore moins triviales. Elles dénotent le long cheminement, la lente élaboration, vers la méthode la plus appropriée pour atteindre à un certain résultat. S'il y a une chose à faire, il y a très sûrement la meilleure des façons possibles pour la faire, et cette façon doit être à la fois la plus sobre et la plus élégante. Spencer définit la grâce comme la manière la plus économique d'exécuter le mouvement. La cérémonie du thé a fixé les formes figées de manipulation du bol, de la cuillère, de la serviette, etc. Un ensemble très fastidieux pour des yeux non avertis. Mais un examen attentif de la cérémonie démontre que la voie suivie épargne aux officiants le maximum de temps et de gestes inutiles ; en d'autres termes, qu'elle représente la meilleure utilisation de l'énergie – et par conséquent, selon la réflexion de Spencer, qu'elle est la plus gracieuse.

La dimension spirituelle d'un décorum social – ou, pourrait-on dire la discipline intérieure dont l'étiquette et le cérémonial ne sont que les atours donnés à voir – va au-delà de tout ce que ces apparences nous portent à croire. Je pourrais suivre l'exemple de Spencer et tracer à travers les

méandres de nos cérémonials le fil qui remonte à leurs origines et à leurs motivations d'ordre spirituelles et morales, celles-là même qui leur ont donné naissance. Mais ce n'est pas là le but que je me suis fixé dans ce livre. C'est sur l'entraînement intérieur impliqué par la stricte observance des règles de bienséance que je désire insister.

J'ai dit que l'étiquette avait été poussée à un point de raffinement tel qu'elle avait donné naissance à différentes écoles prônant différents systèmes. Mais elles gardaient en commun un principe ultime, défini en ces termes par l'un des plus grands maîtres en cérémonial de la fameuse école Ogasawara : « Le but de toute étiquette est de permettre à un homme de cultiver suffisamment son esprit pour que même assis dans la plus sereine des attitudes, la pire des brutes n'ose pas l'attaquer ». Ce qui veut dire, en d'autres termes, que par des exercices constants dans la voie du savoir-vivre, on assujettit le corps tout entier et toutes nos facultés ensemble dans une harmonie parfaite, en nous et avec notre environnement, harmonie qui exalte l'emprise de l'esprit sur la chair. Quelle nouvelle et profonde signification le vieux mot français « bienséance[2] » n'acquiert-il pas ainsi ?

Et si la promesse que la grâce est économie de force se trouve vérifiée, alors il s'ensuit logiquement qu'une pratique régulière orientée vers les gestes et les attitudes de la grâce amène une accumulation profonde, une réserve permanente de force. Les attitudes justes sont de la puissance au repos. Quand les barbares Gaulois, lors de la mise à sac de Rome, firent irruption au milieu d'une assemblée au Sénat et se permirent de tirer la barbe à quelques vénérables, nous pourrions penser, à part nous, que ce sont ces derniers qui sont à blâmer pour les privautés que l'on pu se permettre avec eux ! Il leur avait manqué un peu de dignité et de force dans leur attitude. Est-ce qu'une telle emprise de l'esprit est vraiment possible à travers l'observance de règles de bienséance ? Pourquoi non ? – Tous les chemins mènent à Rome !

Comme exemple de ce que la plus simple des choses peut devenir un art d'un extrême raffinement et enfin une culture de l'esprit, j'aimerais présenter le *cha no yu*, la cérémonie du thé. La petite tasse de thé de cinq heures portée à la dimension d'un art ! Et pourquoi pas ? Dans l'enfant qui dessine sur le sable, dans le primitif qui grave le roc, il y a la promesse d'un Raphaël ou d'un Michel-Ange. N'y a-t-il pas autant de prémices du rite religieux ou de l'acte spirituel dans l'absorption d'un breuvage par un anachorète[3] hindou ? Ce calme de l'esprit qu'elle demande, cette sérénité d'humeur, cette aisance

paisible des gestes qui forment les premiers principes du *cha no yu* sont sans aucun doute les conditions premières pour penser et sentir juste. La scrupuleuse propreté de la petite pièce, protégée de la vue et du bruit de la foule exaspérante, est en elle-même un moyen pour que nos pensées s'échappent du monde. L'intérieur dépouillé ne divertit pas nos regards comme les tableaux innombrables et le bric-à-brac de bibelots des salons occidentaux. La présence du *kakemono*[4] attire notre attention plus sur la pureté du dessin que sur la grâce des couleurs. L'effet recherché est de satisfaire le goût le plus subtil ; toute décoration forcée est bannie avec horreur. Le fait même que cette cérémonie ait été peu à peu sacralisée par un reclus contemplatif, alors même que les guerres et les menaces de guerre frappaient incessamment à sa porte, démontre bien que cette institution dépasse largement la notion de plaisir. Avant de pénétrer dans l'enceinte qui protège ce temple du thé, la compagnie rassemblée pour partager cette cérémonie laisse de côté, avec ses sabres, la violence du champ de bataille et les luttes du pouvoir, pour retrouver ici paix et convivialité. Le *cha no yu* est plus qu'une cérémonie – c'est un art raffiné. C'est de la poésie à laquelle les gestes enchaînés donnent son rythme : c'est le *modus operandi* d'une discipline de l'âme. Dans cette dernière phase cette cérémonie atteint à sa plus haute expression. Il n'est pas rare cependant que dans l'esprit de ses adeptes les phases précédentes soient prépondérantes. Cet aveuglement sur la stricte observance du rite au mépris du but ultime n'empêche cependant pas que l'essence de cette cérémonie soit de nature spirituelle.

Si elle ne faisait qu'apporter un peu de grâce à nos manières, la politesse serait déjà une belle invention humaine. Mais sa fonction sociale ne s'arrête pas là. La bienséance n'étant au fond que la conséquence de mobiles plus nobles comme la bienveillance et la modestie, accompagnés par un vrai sentiment de proximité envers la sensibilité des autres, elle est toujours une expression choisie de réelle sympathie. Elle réclame absolument que nous soyons capables de pleurer avec ceux qui pleurent comme de rire avec ceux qui rient. Cette exigence théorique réduite aux petits riens de la vie quotidienne s'exprime tous les jours dans de menues actions à peine décelables, ou qui, quand elles sont remarquées, comme me le disait une missionnaire en résidence dans notre pays depuis plus de vingt ans, sont « terriblement comiques ». Vous êtes dehors à la chaleur, tête nue au soleil. Un Japonais de connaissance vient à passer, vous aborde et ôte immédiatement son chapeau – tout cela est jusqu'à là bien naturel, mais ce

qu’il y a de « terriblement comique » dans l’affaire, c’est que tout le temps que durera votre conversation, son ombrelle sera abaissée et il supportera avec vous l’éclat du soleil. Quelle folie, me dira-t-on !

C’est vrai, s’il n’y avait pas en filigrane le raisonnement suivant : « Vous êtes en plein soleil, je suis en sympathie avec vous, je vous abriterais volontiers sous mon parasol s’il était assez grand ou si nous étions assez intimes. Comme ce n’est pas le cas, je partage votre inconfort ». Les attitudes de ce genre, parfois plus « amusantes » encore, ne sont pas de simples gestes, des comportements strictement conventionnels. Elles représentent la dimension physique de notre attention au confort d’autrui.

Une autre de nos coutumes « terriblement comiques » nous est dictée par nos règles de politesse. Beaucoup d’écrivains parlant du Japon sans discernement l’ont méconnue en l’attribuant à une propension de notre nation à tout faire à l’envers ! Les étrangers qui y sont confrontés confessent leur embarras profond à répondre de façon appropriée. En Amérique, quand on fait un cadeau on vante les mérites et les difficultés à obtenir l’objet offert. Au Japon, on le déprécie jusqu’à l’outrance. L’idée cachée est celle-ci : « Ce cadeau est très bien, s’il n’était pas bien je ne vous l’offrirais pas, ce serait une offense que de vous offrir autre chose que quelque chose de bien ». Le corollaire logique de cette idée cachée étant : « Vous êtes une personne très bien et aucun cadeau n’est assez bien pour vous. Vous n’avez rien à accepter de ce que je pose à vos pieds que l’expression de ma bonne volonté. Ainsi acceptez ceci, non pour sa valeur objective, mais comme un symbole. Ce serait une insulte à votre valeur de sous-entendre que ce cadeau est assez bon pour vous ». Ces deux idées mises en regard, on s’aperçoit qu’elles sont identiques. Et ni l’une ni l’autre « terriblement comique ». L’Américain s’attache à la dimension matérielle de son présent quand le Japonais privilégie l’esprit qui est à l’origine de l’offrande. C’est, à tout prendre, une perversité du raisonnement de conclure rapidement, et parce que notre sens des convenances s’exprime à travers les plus infimes subtilités de notre attitude, de prendre en exemple la plus « exotique » de ces subtilités, de la « monter en épingle » comme une généralité de comportement, en oubliant dans le jugement qu’on va porter sur elle le principe vrai qui se trouve à l’origine. Qu’est-ce qui est le plus important ? Manger ou observer les règles du savoir-vivre à table ? Un sage chinois a répondu ainsi à cette question : « Si vous choisissez de dire que le fait de manger est d’une grande

importance et que le fait de respecter la règle en a moins, pourquoi, ne pas simplement dire que manger est de la plus grande importance. ». Le plomb est proverbialement plus lourd que la plume. Mais de quoi parle-t-on en fait ? S'agit-il d'une simple bille de métal comparée à des ballots de plumes ? Tout est changé. Placez une pièce de bois d'un pied d'épaisseur au sommet d'un temple, personne n'ira dire que la pièce de bois est plus en altitude que le Temple. À la question : « Quel est le plus important, dire la vérité ou être poli ? ». Il est dit que les Japonais donnent une réponse diamétralement opposée à celle que feraient les Américains – mais je m'abstiens de tout commentaire jusqu'à ce que j'en sois venu à parler de la véracité et de la sincérité.

---

1 **Ploutocratique** : de ploutocratie, gouvernement par les plus riches.

2 **Bienséance** : étymologiquement, le fait d'être bien assis.

3 **Anachorète** : religieux contemplatif qui se retire dans la solitude ; ermite.

4 **Kakemono** : panneaux suspendus, représentant des images ou des idéogrammes, utilisés pour la décoration.

La véracité et la sincérité

SANS ESPRIT DE VÉRITÉ et sans sincérité, la politesse n'est que farce et faux-semblant. « La bienséance poussée au-delà des limites du naturel devient mensonge » dit Masamune. Un de nos anciens poètes est allé plus loin que Polonius[1] en nous adressant ce conseil : « À toi-même sois fidèle : si dans ton cœur point ne t'éloigne de la vérité, il ne sera besoin de nulle prière pour que les dieux te gardent en leur sauvegarde ». Le summum de la sincérité, Confucius nous en donne l'expression dans ses *Entretiens*. En lui attribuant une puissance d'ordre transcendantale, il l'identifie quasiment à une expérience divine. « La sincérité est la fin et le début de toute chose. Sans sincérité, il n'y a rien ». Et Confucius, insistant sur cette idée, y déploie toute son éloquence en développant toute l'étendue et la force opiniâtre d'un tel sentiment, capable de produire des changements sans mouvements et par sa simple présence d'accomplir tous les buts sans effort. L'idéogramme chinois pour le mot sincérité est une combinaison de « mot » et de « parfait ». On est tenté à cette vision de faire un parallèle entre cette conjonction et la doctrine néo-platonicienne du logos – à de telles hauteurs de vue, l'envol mystique du sage s'élève à d'étranges altitudes.

Le mensonge ou l'équivoque était, l'un comme l'autre, considéré comme lâcheté. Le *bushi* se faisait un point d'honneur, du fait même de sa position sociale supérieure, d'élever son exigence de vérité au-delà des critères communs aux commerçants ou aux paysans. *Bushi no ichi gon* – la parole du samouraï – ou pour en donner un équivalent exact en allemand *Ritterwort*, était une garantie suffisante de véracité pour n'importe quelle assertion. Cette parole avait un tel poids que les promesses, données et tenues, n'étaient généralement pas consignées par écrit, ce qui aurait été considéré comme indigne. De nombreuses histoires courent sur ceux qui rachetèrent au prix de leur vie le *nigon*, le crime de double langage.

Le respect pour la vérité était porté à un tel point que, contrairement aux

chrétiens qui n'hésitent pas à violer avec insistance le commandement de ne pas jurer, pour l'élite des samouraïs, le simple fait de prêter serment était déjà une entorse à leur honneur. Je suis bien conscient en disant cela qu'ils aimaient à invoquer différentes divinités ou à jurer par leur sabre, mais jamais de tels serments ne glissèrent au rang de simples interjections vulgaires et irrévérencieuses. L'échange de sang était la seule coutume qui venait parfois renforcer les paroles d'un engagement vital. Pour expliquer une telle pratique je n'ai besoin que de renvoyer mes lecteurs au *Faust* de Goethe. C'est à un écrivain américain récent que revient la responsabilité d'avoir dit que si vous interrogiez un Japonais de la rue sur ce qu'il convenait de répondre entre un mensonge ou une impolitesse, il répondrait toujours : « un mensonge ! ». Le docteur Peery a en partie raison et en partie tort. Il est vrai que pour un Japonais de la rue, et même pour un samouraï, la réponse pourra emprunter la voie étroite qu'il sait pouvoir emprunter ; il est faux de qualifier cela du vocable abrupt de « mensonge ». Ce mot (en japonais *uso*) est employé pour désigner tout ce qui n'est pas une vérité (*makoto*) ou un fait (*honto*). Lowell nous dit que Wordsworth ne pouvait pas distinguer entre vérité et fait, ce en quoi le Japonais de la rue est semblable à Wordsworth. Demandez en outre à un Japonais, ou même à un Américain un peu raffiné, de vous dire si vous lui déplaisez ou s'il souffre de maux d'estomac, il n'aura que peu de scrupules à vous satisfaire d'un mensonge et à vous répondre que vous lui êtes très sympathique et si vous allez bien. Sacrifier la vérité par pure politesse est considéré comme une simple « forme vide » (*kyorei*), une « illusion par de doux mots ».

J'admets que je ne parle ici que de l'idée de véracité dans le *Bushidō*. Mais il ne serait pas mal à propos de dire quelques mots sur notre intégrité en matière de commerce, au sujet de laquelle il me semble avoir lu de nombreuses doléances dans les livres et les journaux étrangers. Le relâchement de notre morale en affaire, a sans doute été la pire des taches qui ait pu éclabousser notre réputation sur le plan international. Mais avant de vilipender et de maltraiter notre race tout entière pour cet état de fait, examinons avec calme et mesure la question et voyons ce que nous y gagnons comme promesse pour l'avenir. De toutes les occupations essentielles de la vie, aucune n'était plus éloignée de la carrière des armes que celle du commerce. Le marchand était placé au plus bas de la hiérarchie sociale : d'abord le guerrier, puis celui qui travaillait la terre, suivi de l'ouvrier et enfin du marchand. Le samouraï tirait ses revenus de la terre et pouvait même, s'il

avait l'esprit à ce type d'entreprise, en venir faire l'agriculteur amateur. Mais les livres de compte et les bouliers étaient abhorrés. Nous connaissons la sagesse d'une telle organisation de la société. Montesquieu a clairement montré que l'exclusion de la noblesse de toutes les activités mercantiles procédait d'une admirable politique sociale, par le fait qu'elle prévenait l'accumulation des richesses dans les seules mains du pouvoir. La séparation des riches d'avec les puissants permettait une répartition des biens un peu plus équitable. Le professeur Dill, auteur de *Roman Society in the Last Century of the Western Empire*, nous rappelle opportunément qu'une des causes de la décadence de l'Empire Romain vient sans doute de la permission qui fut donnée aux nobles d'exercer le commerce et, par voie de conséquence, de la monopolisation par une minorité de familles sénatoriales du pouvoir et de l'argent.

C'est pourquoi le commerce dans le Japon féodal n'atteignit pas le développement qui eût été le sien si les conditions avaient été plus libérales. L'opprobre attaché à ce type d'activité ne permit naturellement qu'à ceux dont la considération de leur concitoyen était le dernier des soucis de s'y consacrer pleinement. Appelez quelqu'un « voleur » et il volera. Stigmatisez une profession et ceux qui s'y adonnent ajusteront leur morale à ce jugement tant il est vrai que la « conscience au quotidien » comme dit Hugh Black « s'élève à l'exigence qu'on lui demande et tombe facilement à la limite de ce qu'on attend d'elle ».

Il n'est pas nécessaire de préciser qu'aucune affaire, qu'aucun commerce d'aucune sorte puisse être mené à bien sans un code moral. Nos marchands de la période féodale en possédaient un pour eux-mêmes, sans lequel ils n'auraient pu développer comme ils l'ont fait de façon embryonnaire des institutions aussi fondamentales que les guildes, les banques, la bourse, les assurances, les chèques, les lettres de change, etc. Mais dans leurs relations avec ceux qui n'appartenaient pas à leur confédération, il faut bien dire qu'ils étaient très largement à la hauteur de leur triste réputation.

Ceci permet d'expliquer pourquoi, quand le pays s'ouvrit aux commerces étrangers, les premiers à se précipiter vers les ports furent les aventureux et les sans-scrupules, tandis que les maisons respectables déclinaient pour un temps les demandes répétées d'ouvertures de filiales par les autorités compétentes. Le *Bushidō* fut-il assez fort pour faire face au dérèglement grandissant des mœurs commerciales ? C'est ce que nous allons voir.

Ceux qui sont familiarisés avec l'histoire de notre pays se rappelleront que c'est seulement quelques années après l'ouverture des ports au commerce étranger que la féodalité fut définitivement abolie et que les samouraïs eurent toute licence d'investir les valeurs mobilières qu'on leur avait données en compensation de l'amollissement de leur fief dans des transactions marchandes. Vous seriez en droit de me demander à ce stade : « Pourquoi n'avoir pas apporté avec eux dans leurs nouvelles relations commerciales leur sens si vanté de la vérité afin de réformer les anciens abus ? » Je dis que ceux qui avaient des yeux pour pleurer n'eurent pas assez de larmes, que ceux qui avaient un cœur pour sentir n'eurent pas assez de sympathie pour le triste destin de nombreux nobles et honnêtes samouraïs qui se perdirent sans rémission dans ce nouveau et inhabituel terrain d'activité. Il leur manquait tout simplement les moyens de se mesurer à l'astuce retorse de leurs adroits rivaux plébéiens. Quand nous savons que quatre-vingts pour cent des investisseurs firent faillite dans la si industrieuse Amérique, est-il vraiment étonnant que moins d'un samouraï sur cent parmi ceux qui se lancèrent dans les affaires trouvèrent le succès dans cette nouvelle vocation ? Il sera long de faire le bilan du nombre de fortunes et de destinées qui furent englouties en tentant de faire de l'éthique du *Bushidō* un système commercial. Mais il fut bientôt manifeste pour tous ceux qui avaient les moyens de voir, que les chemins de la fortune n'avaient rien à voir avec la voie de l'honneur. À quels égards étaient-ils si différents ? Des trois secteurs privilégiés énumérés par Lecky, où la vérité est réclamée, à savoir le monde de l'industrie, le domaine politique et les sphères de la philosophie, le premier élément de cette trilogie faisait complètement défaut au *Bushidō,* le second ne s'était que partiellement développé dans un système féodal peu favorable aux élans politiques et c'est par le troisième et, ainsi que le prétend Lecky, par son aspect le plus noble, que l'honnêteté avait pu atteindre un rang si élevé dans l'échelle de nos vertus. Quand je demande en dernier recours, et avec un respect sincère pour l'intégrité apparente des mœurs commerciales de la race anglo-saxonne, quelle peut en être la raison, on me répond que « l'honnêteté est la meilleure des politiques », que d'être honnête paie. N'est-ce pas pourtant cette vertu qui porte en elle sa propre récompense ? Si elle n'est suivie que par le surcroît d'argent qu'elle apporte par rapport au mensonge, il aurait été à craindre que la raideur du *Bushidō* ne s'en accommode mal et préfère s'engager sur la pente de la fausseté ! Mais si le *Bushidō* rejette absolument cette doctrine de la récompense, les affairistes plus malins l'acceptèrent rapidement. Lecky a

très finement remarqué que la vérité doit une bonne part de son développement au commerce et à l'industrie, et Nietzsche disait que l'honnêteté était la plus jeune des vertus – en d'autres mots l'enfant adoptif de l'industrie moderne. Sans cette mère d'emprunt, la vérité restait l'enfant chétif, le sang-bleu orphelin, que seuls des esprits d'élite pouvaient accueillir en leur sein. De tels esprits se trouvaient généralement parmi les samouraïs, mais manquant de cette mère adoptive, nourricière et libérale, l'enfant fragile n'avait pu s'épanouir. L'industrie prospérant, la vérité devint une vertu commode – bien plus, une vertu profitable au quotidien. Pensez seulement que pas plus tôt qu'en novembre 1880, Bismarck estima nécessaire d'envoyer une circulaire à tous les consuls de l'Empire Germanique pour leur faire part de « la lamentable réputation en matière de fiabilité des transports maritimes allemands, aussi bien en qualité qu'en quantité ». Aujourd'hui nous n'entendons plus d'échos défavorables de cette sorte à propos du commerce allemand. En vingt ans leurs marchands ont appris qu'à la fin l'honnêteté paie. Nos marchands l'avaient déjà compris. Pour en finir avec ce développement, je recommande la lecture de deux écrivains récents, messieurs Knapp et Ransome, pour la solidité de leurs jugements sur ce point. Il n'en reste pas moins qu'il est fascinant de penser que l'intégrité et l'honneur sont restés les soutiens les plus sûrs qu'un commerçant, même endetté, pouvait faire valoir comme garantie de paiement. Il était même d'usage courant d'insérer aux contrats des clauses-types : « En cas de non-remboursement de la somme qui m'a été prêtée, je m'abstiendrai de protester si l'on me ridiculise en public » ; ou encore : « En cas de défaut de paiement en retour, vous aurez loisir de me traiter d'imbécile ». Et ainsi à l'avenant.

Je me suis souvent demandé jusqu'à quel point l'amour de la vérité n'était pas un principe plus puissant dans le *Bushidō* que le courage. En l'absence de tout commandement clair à l'encontre des faux témoignages, le mensonge n'était pas condamné comme une action mauvaise intrinsèquement, mais simplement dénoncé comme une lâcheté et comme telle, hautement déshonorante. En fait, l'idée d'honnêteté est si intimement liée, et, aussi bien dans son étymologie latine que germanique, si identifiée à l'idée d'honneur, qu'il me paraît être grand temps de m'arrêter un instant pour considérer d'un peu plus près ce précepte fondateur de la chevalerie.

1 **Polonius** : personnage de l’œuvre de Shakespeare Hamlet.

L'honneur

LE SENS DE L'HONNEUR impliquant une conscience très vive de la dignité et de la valeur personnelle, il ne pouvait manquer d'identifier totalement le samouraï, né et élevé pour glorifier les devoirs et les privilèges de sa caste. Quoique le mot que nous utilisons aujourd'hui pour traduire ce sentiment n'ait pas eu de correspondance terme à terme à l'époque, l'idée en était exprimée par les mots *na* (le nom), *menmoku* (la contenance), *guaibun* (l'attitude qu'on donne à voir), qui nous ramènent respectivement à l'emploi du mot « nom » dans la bible, à l'idée de « personnalité » issue d'un mot désignant le masque antique de l'acteur grec, ou encore à la notion de « renommée ». Avoir un nom – une réputation, « la part immortelle de nous-même qui nous éloigne de la bête » – faisait partie de l'existence et toute atteinte à ce nom était ressentie comme une honte véritable. Un sentiment (*renchishin*) d'autant plus fort qu'il était cultivé dès l'enfance par l'éducation. « On rira de vous pour cela », « ce sera un déshonneur pour vous », « n'avez-vous pas honte ? » étaient les rappels ultimes pour ramener le jeune égaré dans le droit chemin. Un tel recours permanent à la susceptibilité de l'honneur touchait cette jeunesse au cœur, comme si dans le sein même de leur génitrice, ils avaient été nourris de cet étrange nectar. Pour renforcer ce sentiment quasi inné de l'honneur, s'y trouvait lié inextricablement un très fort sens de la famille. « En perdant le sens de la solidarité familiale » dit Balzac, « la société a perdu la force fondamentale que Montesquieu nomme honneur ». Pour moi, le sentiment de honte me semble la marque la plus claire de la conscience morale d'une race. Le premier et le pire des châtiments que dut subir l'humanité pour avoir goûté « le fruit de l'arbre défendu » ne fut pas, à mon sens, les douleurs de l'enfantement ou les piqûres d'épines et de chardons, mais bien d'être assailli par le sentiment de la honte. Il est peu de scènes qui surpassent en pathétique la vision de cette première mère, la poitrine haletante et les mains tremblantes, enfonçant une grossière

aiguille dans les quelques feuilles de figuier que son conjoint banni avait cueillies pour elles. Ce premier fruit de la désobéissance s'attache à nous avec une ténacité qui n'a pas d'égal. Aucun tailleur n'aura jamais le génie nécessaire pour parvenir à coudre la tunique qui saura efficacement masquer notre sentiment de honte. Ce samouraï qui dans sa jeunesse, avait refusé de compromettre la rigueur de son caractère par la plus minime humiliation, avait raison.

« Le déshonneur est une cicatrice sur un arbre », disait-il, « avec le temps, au lieu de s'effacer, il s'agrandit ». Mencius avait enseigné bien des siècles avant lui mais à peu près dans les mêmes termes, ce que Carlyle exprima ainsi : « La honte est la terre où poussent les vertus, les bonnes manières et les bonnes mœurs ».

La crainte de la disgrâce était si grande que même si notre littérature manque un peu de la sublime éloquence que Shakespeare met dans les propos de Norfolk, il n'en est pas moins terriblement vrai qu'elle menaçait, telle l'épée de Damoclès, la tête de chaque samouraï, au point d'emprunter souvent un caractère morbide. Pour l'honneur étaient perpétrées de nombreuses exactions qui ne trouvaient aucune justification dans le code du *Bushidō*. À la plus légère – que dis-je – la plus imaginaire des offenses, le bravache impétueux relevait le gant et sortait son sabre. Ainsi naissaient d'inutiles conflits tandis que des vies innocentes disparaissaient sans raison. L'histoire de ce quidam serviable qui avait fait remarquer à un *bushi* qu'une puce avait sauté sur son habit et qui, séance tenante, fut proprement coupé en deux, en est une illustration saisissante. Le *bushi* en question avait considéré que, la puce étant un de ces parasites qui vivent dans les poils des animaux, cette remarque était une impardonnable offense puisqu'elle semblait l'assimiler, lui, le noble guerrier, à un vulgaire animal… Je dis que des histoires pareilles sont trop manifestement superficielles pour être crédibles. La circulation de tels récits traduit, il me semble, trois choses : il s'agit d'inventions taillées de toutes pièces pour impressionner le peuple ; elles démontrent manifestement que le culte des samouraïs pour leur honneur devait donner lieu, au moins, à de sérieux abus ; elles montrent enfin à quel point ce fameux sentiment de honte était exacerbé dans la classe guerrière. Il serait absolument injuste de choisir une aberration de comportement comme justification pour jeter un blâme général sur l'ensemble de ces préceptes – comme de juger des enseignements du Christ à travers les folies du fanatisme

et ses extravagances : l'Inquisition ou l'hypocrisie. Mais si au cœur même de cette monomanie religieuse, il y a quelque chose de plus noble et de plus touchant que les égarements d'un ivrogne en plein delirium tremens par exemple, pourquoi ne pas reconnaître dans l'hypersensibilité maladive du samouraï sur le chapitre de son honneur, le substrat d'une réelle vertu ? Les excès morbides vers lesquels ce sourcilleux code de l'honneur avait tendance à pousser les samouraïs, étaient heureusement contrebalancés par le culte de la magnanimité et de la patience. S'offenser de la plus légère des provocations était stigmatisé comme une « bien courte endurance ». L'adage populaire dit : « Endurer ce qu'on pense ne pas pouvoir endurer, voilà ce qu'est vraiment endurer ». Le grand Ieyasu a laissé quelques maximes à la postérité, parmi lesquelles on trouve ce qui suit : « Vivre est comme parcourir une longue distance avec un lourd fardeau en travers des épaules. Pas de hâte… aucune plainte, attentif à ses moindres défauts… la patience est ce qui fait la longueur des jours ».

Il appliqua toute sa vie ce qu'il prêchait ici. Un lettré eut la fantaisie de mettre dans la bouche de trois de nos plus grands personnages la réflexion qui le caractérisait le mieux face à une identique situation. Nobunaga disait :

S'il ne chante pas, je le tuerai, le rossignol.
Hideyoshi disait quant à lui :
S'il ne chante, je le ferai chanter, le rossignol.
Et dans la bouche de Ieyasu :
S'il ne chante pas, j'attendrai qu'il chante, le rossignol.

La patience, l'opiniâtre endurance étaient recommandées aussi par Mencius. Il écrivit quelque part à ce propos : « Que vous vous dénudiez devant moi en m'insultant, en quoi cela m'importe-t-il ? Aucun de vos outrages ne peut atteindre mon âme ». Ailleurs il enseigna aussi que la colère pour une misérable offense était indigne de l'homme supérieur, mais que l'indignation pour une grande cause était une juste colère.

Il apparaît clairement à travers les réflexions de certains fervents du *Bushidō* à quel degré d'abandon serein et de pacifisme ils pouvaient s'élever. Lisons, par exemple, cette formule de Ogawa : « Quand les autres trouvent à dire du mal de toi, ne retourne pas contre eux le mal que tu pourrais dénoncer à ton tour, mais songe que tu n'as pas été parfait dans l'accomplissement de ton devoir ». Ou encore celle-ci, de Kumazawa : « Quand les autres te

blâment, ne les blâme pas, quand ils crient de colère après toi, ne leur renvoie pas leur colère. La félicité ne vient qu'une fois que la passion et le désir ont disparu ». Nous pourrions aussi citer cette phrase singulière de Saigo : « La Voie est la Voie du Ciel et de la Terre. L'homme est ici pour la suivre. Que révérer le Ciel soit le sel de ta vie. Le Ciel m'aime comme il aime tous les autres d'un amour égal. Et toi, aime les autres du même amour que tu te portes. Ne te lie pas aux hommes mais au Ciel. Avec le Ciel qui t'accompagne, fais de ton mieux. Ne condamne jamais personne, mais veille à rendre largement à tous ce qui leur revient ». Quelques-unes de ces maximes nous rappellent les exhortations chrétiennes à la piété et nous montrent à quel point dans la morale du quotidien, une religion « naturelle » peut s'approcher de la Sainte Révélation. Car il ne s'agissait pas pour ces hommes de théoriser pour le plaisir, mais de coucher sur le papier le sens de leurs actions de tous les jours.

Force m'est de reconnaître que bien peu pouvaient prétendre à un tel degré, sublime, de mansuétude, de patience et de pardon. Il est assurément dommage que rien de vraiment clair n'ait exprimé en quoi pouvait bien constituer l'honneur et que seuls quelques esprits éclairés aient pu sentir à quel point « il échappait à toute condition pour ne vivre qu'en ceux qui accomplissent sincèrement leur devoir ». La jeunesse n'avait rien de plus pressé au plus fort de l'action que d'oublier les enseignements puisés chez Mencius dans le calme recueilli de l'étude. Voici ce que professait le Maître : « Il est dans l'esprit de chaque homme d'aimer l'honneur, mais il arrive parfois qu'il oublie que la vraie honorabilité est en lui et ne vient pas de l'extérieur. L'honneur que confère un autre homme n'est pas le vrai honneur. Ceux qu'élève Châo le Grand, il peut les abaisser à nouveau ». Pour la plupart d'entre eux, l'insulte se payait au prix du sang et la mort vengeait l'opprobre. L'honneur – trop souvent assimilé au respect circonspect de l'entourage – était préservé comme le *summum bonum* de l'existence en ce monde. « Les honneurs », et non la fortune ou le savoir, étaient les biens pour lesquels la jeunesse avait à lutter. Plus d'un jeune vaillant, passant le seuil du foyer paternel, se jura de ne jamais revenir avant de s'être fait un nom dans le monde et plus d'une mère ambitieuse adjura son rejeton de ne revenir à la maison que « chamarré de brocart ». Pour éviter la honte et gagner un nom, les jeunes samouraïs étaient prêts à se soumettre à toutes les privations, à aller au-devant des pires souffrances mentales et physiques. Ils savaient tous que l'honneur gagné dans la jeunesse grandit avec l'âge. Au siège mémorable

d’Osaka, l’un des jeunes fils d’Ieyasu, en dépit de son ardent désir d’être à la pointe de l’assaut, avait été placé à l’arrière-garde. Quand la place-forte fut prise sans lui, il en fut si atteint et pleura si impulsivement, qu’un vieux conseiller tenta de le réconforter avec toutes les ressources de son expérience. « Reprenez votre calme, Sire, lui dit-il, pensez à l’avenir que vous avez devant vous. Dans les nombreuses années qui vous restent à vivre vous aurez bien des occasions de vous distinguer ». L’enfant fixa l’homme d’un regard indigné et lui dit : « Quelle folie dites-vous là ! Comprenez-vous que mes quatorze ans ne reviendront jamais ? ». La vie elle-même n’avait que peu de poids si par elle on ne pouvait atteindre à l’honneur et à la gloire. Ainsi, quand une cause se présentait et semblait briller de plus de valeur que la vie, avec quelle facilité et quel abandon on acceptait de perdre cette dernière !

Une des causes en comparaison desquelles aucune vie n’était assez bonne pour ne pas être sacrifiée était le devoir de loyauté, la clé de voûte de l’arche parfaite des vertus féodales.

Le devoir de loyauté

LA MORALE SAMOURAÏ de l'époque féodale a bien des vertus communes avec d'autres systèmes éthiques comme avec d'autres classes sociales, mais cette vertu – hommage et foi jurés à un supérieur – en est la marque distinctive. Je suis conscient que la fidélité à un homme ou à un groupe est une forme d'adhésion morale qui existe chez toutes sortes d'hommes, et de toutes conditions – ainsi la bande de voleurs fait-elle allégeance à son chef – mais c'est seulement dans le code d'honneur de la chevalerie que la loyauté trouve son expression suprême.

En dépit de la critique de Hegel, exprimée dans sa *Philosophie de l'Histoire*, qui analyse ce type de rapport comme une simple obligation vis-à-vis d'un homme et non d'une communauté et qui ajoute que ce lien est fondé sur des principes totalement arbitraires, un de ses plus fameux compatriotes sut glorifier quant à lui le sens de la loyauté comme une vertu allemande. Bismarck avait de bonnes raisons de parler ainsi, non pas que la *Treue*[1] qu'il exaltait ait été le monopole de son pays natal ou, d'ailleurs, d'aucune race et d'aucune nation, mais parce que ce fruit si typique de la chevalerie a survécu le plus longtemps, au milieu des peuples dont la féodalité a la plus longue histoire. En Amérique où « n'importe qui vaut autant que n'importe qui d'autre » et, comme l'ajoutera l'Irlandais « souvent mieux », une telle exaltation pour le seigneur et maître sera jugée – poliment – comme « excellente dans certaines limites », limites considérées évidemment comme bien inférieures aux « excès » que nous atteignons. Montesquieu s'était déjà plaint que ce qui était vrai d'un côté des Pyrénées devenait faux de l'autre. Le récent procès Dreyfus corrobore la validité de cette remarque, à la distinction près que les Pyrénées ne semblent pas être le seul secteur géographique où la justice française ne puisse se mettre d'accord. De même, peut-être, notre code de la loyauté ne trouve-t-il que peu de respect à l'extérieur de nos frontières, non parce que sa conception est viciée à la base, mais parce que, je le crains,

sa base est perdue à nos propres yeux et que nous poussons ses manifestations à un degré jamais atteint ailleurs. Griffis, dans *Religions of Japan*, écrivit judicieusement que si, en Chine, l'éthique de Confucius avait fait de l'obéissance aux parents le premier devoir humain, au Japon la primauté était accordée au loyalisme. Au risque de choquer certains de mes braves lecteurs, je vais raconter l'histoire de l'un de ceux qui « eut l'infortune de devoir suivre son seigneur déchu » et qui, comme l'assure quelque part Shakespeare « gagna ainsi sa place dans l'histoire ».

Ce récit est celui de Michizane, un des plus grands caractères de notre culture, qui tomba victime de la jalousie et de la calomnie et fut exilé loin de la capitale. Non content de cela ses ennemis acharnés méditèrent l'extermination complète de sa famille. Les recherches minutieuses à l'encontre de son fils encore introuvable, révélèrent qu'il se cachait dans une école de village dont le maître était un certain Genzo, vassal de Michizane. Quand l'ordre de livrer la tête du jeune proscrit fut transmis un jour au maître d'école, sa première et seule idée fut de lui trouver un substitut crédible dans le temps qui lui restait encore. Il médita sur sa liste de jeunes écoliers, scruta d'un œil attentif tous ces jeunes visages en arpentant sa classe pendant l'étude, mais aucun des enfants nés de cette contrée ne présentait le moindre élément de ressemblance avec son protégé. Il en était venu à désespérer, quand fut annoncée l'arrivée inattendue d'un nouvel élève, un bel enfant du même âge que le fils de son maître, accompagné par sa mère au noble maintien.

La mère et l'enfant lui-même n'étaient pas les moins conscients de la ressemblance entre le jeune seigneur et le nouveau venu. Dans le secret de leurs entretiens ils abordèrent le sujet du sacrifice, pour l'un de sa vie, pour l'autre, de son cœur, mais sans jamais rien laisser paraître à leur entourage.

Sans présumer de ce qui s'était passé entre eux, le maître d'école leur fit un jour la terrible proposition.

Le voici enfin le bouc émissaire ! – le reste de l'histoire peut être raconté rapidement. Au jour dit se présenta l'officier chargé d'identifier et de ramener la tête du jeune seigneur. Serait-t-il trompé par la substitution des têtes ? Genzo, la main serrée sur la poignée de son sabre était prêt à frapper l'homme ou à se frapper lui-même si sa supercherie venait à être découverte. Le commissionnaire extirpa de son panier l'objet macabre pour l'élever à hauteur d'yeux, l'examina posément sous toutes les coutures et du ton dont

on conclut une affaire se déclara satisfait.

Ce soir-là, dans un logis vide, une mère attendait anxieusement près de la porte. Aurait-elle oublié le sort de son enfant ? Mais ce n'était pas son retour qu'elle attendait avec une telle angoisse. Son beau-père avait été longtemps le bénéficiaire des bienfaits de Michizane et depuis son bannissement, les circonstances et les jeux d'alliances l'avaient amené à servir les ennemis de la famille de son bienfaiteur. Le code de la loyauté lui interdisait absolument de mentir à son cruel seigneur mais le fils de cet homme, le propre père de l'enfant sacrifié, pouvait, lui, sans déshonneur, servir la cause de celui qui avait été le seigneur de ses aïeuls. Comme il connaissait la famille du banni on l'avait chargé de la tâche d'identifier la tête de l'enfant. L'épreuve de sa journée – l'épreuve de sa vie – s'achève. Il rentre chez lui et comme il passe le seuil, il adresse ces simples mots à sa femme : « Ma femme, réjouis-toi. Aujourd'hui notre fils bien-aimé a pu rendre service à son seigneur ! ».

« Mais quelle atroce histoire ! » crois-je vous entendre vous exclamer. « Des parents sacrifiant délibérément leur enfant innocent pour sauver la vie d'un autre ! » Mais l'enfant était une victime consciente et volontaire. C'est une histoire de mort par procuration aussi significative, et pas plus révoltante, que le sacrifice d'Isaac par son père Abraham. Dans les deux cas, il s'agit d'une obéissance absolue à l'exigence du devoir, d'une soumission totale à l'appel d'en haut, d'un ordre venu d'un ange, visible ou invisible, entendu par l'oreille ou par le cœur… mais je ne veux pas prêcher. L'individualisme de l'Occident qui sait reconnaître les intérêts disjoints du père et du fils, du mari et de la femme, a nécessairement et très clairement mit l'accent sur les devoirs mutuels qu'ils se doivent. Mais le *Bushidō* dit que l'intérêt d'un des membres et de la famille ne font qu'une seule et même chose, sont confondus, indivisibles. Ce lien va au-delà de l'affection – affection naturelle, instinctive, irrépressible. Mourir pour celui qu'on aime de cette sorte d'amour (ce que même les animaux savent faire) qu'est-ce ? « Aimez celui qui vous aime, quel mérite en retirez-vous ? Les publicains[2] eux-mêmes ne savent-ils pas le faire ? ».

Dans sa grande fresque historique, Sanyo nous relate en termes émouvants le terrible conflit intérieur qui déchire le jeune Shigemori concernant la rébellion conduite par son père lui-même. Il se lamente : « Je suis loyal, mon père est perdu, si j'obéis à mon père, je parjure ma foi jurée à mon seigneur ». Pauvre Shigemori ! Nous le retrouverons priant de toute son âme pour que le

Ciel miséricordieux lui envoie la mort qui le débarrasserait d'un monde où il ne peut être à la fois pur et juste.

Bien des Shigemori se sont tordus le cœur à vouloir résoudre le conflit entre le devoir et l'affection, ou plutôt entre deux types de devoir. En fait ni l'œuvre de Shakespeare, ni l'Ancien Testament lui-même, ne nous présentent l'exact équivalent de ce que nous désignons par le terme de *ko*, notre sens particulier de la piété filiale. Dans une telle confrontation, le *Bushidō* tranche toujours en faveur du devoir de loyauté. Les femmes elles-mêmes encourageaient farouchement leurs fils à tout sacrifier au prince. Aussi pareillement résolue que la veuve Windham avec son illustre consort, la matrone samouraï se tenait prête au sacrifice de ses fils pour servir le seigneur.

Depuis que le *Bushidō*, à l'instar d'Aristote déjà, suivi de quelques sociologues modernes, a institué chez nous une chronologie où l'État précède l'individu, celui-ci n'existe plus que comme une parcelle du grand corps – et se doit de vivre et de mourir pour lui ou pour le dépositaire légitime de l'autorité.

Les lecteurs du *Criton* se rappelleront le passage dans lequel Socrate représente les lois de la Cité plaidant avec lui au sujet de son évasion. Devant ses compagnons il prend la parole et dit ceci (en « lieu et place » des lois de l'État) : « Puisque tu es né, que tu as été nourri et éduqué sous notre égide, nieras-tu aujourd'hui que tu n'es pas notre enfant et notre serviteur, toi, et tes pères avant toi ? » Voilà des idées qui ne résonnent pas en nous avec un tel relief, car de tout temps les mêmes mots sont tombés de la bouche du *Bushidō*, à la différence que pour nous l'État et sa loi sont représentés par un seul être. La loyauté est l'expression morale issue de ce système politique.

Je ne suis pas entièrement ignorant des vues que Spencer porte sur le chapitre de l'obéissance en politique – la loyauté – et dans lesquelles il ne lui trouve qu'une fonction transitoire. Il en est peut-être ainsi. Mais la vertu du moment suffit à la peine ! Répétons-le donc avec un brin de suffisance, d'autant que nous avons tendance à croire que ce moment, comme le suggère notre hymne national « les galets légers deviendront de lourds rocs moussus », n'est pas près de cesser.

Arrivé à ce point de mon développement, je veux rappeler que même pour un peuple aussi éminemment démocratique que le peuple anglais, il existe,

au-delà, « un sentiment d'attachement personnel et de fidélité à un homme et à sa postérité, proche de ce que les Germains ressentaient pour leurs chefs » comme l'a récemment écrit Boutmy « sentiment un peu oublié dans la loyauté qu'ils accordent à la race et au sang de leurs princes, mais particulièrement évident dans l'extraordinaire attachement qu'ils portent à leur dynastie ».

Une hiérarchie d'ordre politique, selon Spencer, doit faire place à l'esprit de loyauté et aux appels de la conscience. Si l'on suppose que ses prédictions se réalisent, la loyauté et l'instinct de respect qui lui sont liés disparaîtraient-ils pour autant ? Nous transférerions certes notre allégeance d'un maître à un autre, mais sans être jamais infidèles à aucun. De sujets d'un monarque porteur du sceptre divin, nous deviendrions les sujets d'un maître qui aurait su pénétrer notre cœur et y susciter la sympathie. Il y a quelques années une controverse stupide, née d'une interprétation abusive de Spencer par quelques disciples égarés, avait fait quelques dégâts dans les classes intellectuelles japonaises. Dans leur zèle à soutenir les prétentions impériales à une indéfectible loyauté de ses sujets, ils accusèrent les chrétiens de lèse-majesté puisqu'ils avaient juré fidélité à un autre seigneur et maître. Ils déployèrent force arguments subtils mais sans la vivacité d'esprit des sophistes, et force tortueuse scolastique mais sans l'art des maîtres de cette école. Ils ne voulaient pas comprendre qu'on peut, en un sens, « servir deux maîtres en tenant à l'un sans dédaigner l'autre » et « rendre à César ce qui appartient à César et à Dieu ce qui appartient à Dieu ». Socrate n'a-t-il pas maintenu jusqu'au bout son indéfectible loyauté envers son *daemon*[3], refusant toute concession, et, dans le même temps, conservé un scrupuleux respect des commandements de son maître temporel l'État ? De son vivant sa conscience était intacte, en mourant, il servait l'État. Que jamais ne vienne le jour où l'État deviendrait si puissant que ses diktats s'imposeraient à la conscience de ses citoyens ! Le *Bushidō* ne requiert pas de nous que nous enchaînions notre conscience pour aucun seigneur, pour aucun roi. Thomas Mowbray pourrait s'être fait notre chantre quand il composa ces vers :

C'est moi-même, ô seigneur, que je jette à tes pieds.
De ma vie dispose, ma honte je la garde.
Je te dois la première, mais mon nom, ma sauvegarde

Contre la mort, il devra vivre sur ma tombe.
Jamais tu ne l'entraîneras parmi les ombres
Du déshonneur.

L'homme qui sacrifiait sa propre conscience aux caprices d'un monstre ou d'un fou était tenu pour médiocre selon l'échelle des préceptes. Il était méprisé comme un *neishin*, un cafard qui fait sa cour avec des flagorneries pleines de servilité, ou comme un *choshin*, un favori qui capte l'affection du maître par de basses complaisances ; les deux spécimens correspondant exactement à ceux que décrit Lago – le premier, fuyant, cagneux fripon, amoureux de sa propre obséquieuse servilité, et usant son temps à passer pour le fou de son maître, le second empruntant toutes les formes et tous les visages de la culpabilité mais gardant toujours un cœur immuablement attentif à lui-même. Quand un féal avait un avis différent du maître, l'attitude loyale était d'employer tous les arguments pour le convaincre de l'erreur éventuelle, comme le fait le duc de Kent pour le roi Lear dans la célèbre tragédie de Shakespeare. L'échec de ses tentatives laissait le maître devant ses propres choix. Dans ce cas, il était encore possible – et même d'usage – au samouraï assuré de la valeur de son intervention, de faire un dernier appel à la conscience ou à l'intelligence de son seigneur et de prouver la détermination de ses propos en versant son propre sang.

La vie était regardée comme un simple moyen de servir le maître, cet idéal était renforcé par le sentiment de l'honneur. Toute l'éducation et l'entraînement du samouraï étaient conduits pour un tel dénouement.

---

1 **Treue** : en allemand, loyauté.

2 **Publicain** : fermier ou adjudicataire de l'État, chargé de faire rentrer les impôts.

3 **Daemon** : génie, bon ou mauvais, que l'on supposait attaché à la destinée d'un homme, d'une ville, d'un État.

L'éducation et l'entraînement du samouraï

LA PREMIÈRE CONDITION à suivre dans l'apprentissage du guerrier était de développer son caractère au détriment de facultés plus subtiles comme la pondération, l'intelligence, l'art du discours. Nous avons vu l'importance prise dans cette éducation par l'éveil du sentiment du beau et de la grâce. S'ils étaient indispensables à un homme de culture, il faut dire qu'ils étaient plutôt l'ornement que l'essence de l'entraînement du samouraï. La supériorité intellectuelle était bien sûr estimée ; mais le mot *chi* qu'on employait pour désigner l'intelligence, décrivait plutôt chez l'homme un mélange de force et de sagesse, ou le simple savoir était relégué à une place très secondaire. Les trois piliers sur lesquels reposait l'édifice du *Bushidō* étaient *chi*, *jin*, *yu* : sagesse, bienveillance, courage. Le samouraï était essentiellement un homme d'action. La science n'entrait pas dans son champ de conscience ; il n'en prenait acte que si elle s'introduisait dans son domaine d'activité : les armes et la stratégie. La religion et la théologie étaient laissées aux prêtres. Elles ne le concernaient qu'autant qu'elles pouvaient nourrir le courage. Comme le poète anglais, il croyait que « ce n'est pas la foi qui sauve l'homme, mais l'homme qui justifie sa foi ». Philosophie et littérature faisaient la majeure partie de sa formation intellectuelle, mais même lorsqu'il s'adonnait à ces disciplines, ce n'était pas la vérité objective qu'il recherchait à travers elles. La littérature était un passe-temps et un modèle, la philosophie une aide fonctionnelle pour la formation du caractère – ou à défaut une méthode pour exposer un problème stratégique ou diplomatique.

Avec ce qui vient d'être dit, on ne s'étonnera pas d'apprendre que l'essentiel de son étude, en accord avec la pédagogie particulière du *Bushidō*, consistait plutôt pour le samouraï en ce qui suit : l'escrime au sabre, le tir à l'arc, le *jūjutsu* ou *yawara*, l'équitation, l'art de la lance, la stratégie, et encore la calligraphie, la morale, la littérature, l'histoire. Le *jūjutsu* et la calligraphie appellent quelques mots d'explications. Une grande attention était portée à l'écriture, probablement parce que nos idéogrammes,

participant de si près au monde du graphisme, pouvaient être porteurs d'une valeur artistique et que cet art du trait était apprécié pour juger de la valeur d'un caractère. Le *jūjutstu* peut grossièrement se définir comme l'application d'un savoir d'ordre anatomique aux voies de l'attaque et de la défense. Il diffère de la lutte parce qu'il dépend beaucoup moins de la force musculaire. Il diffère des autres systèmes offensifs parce qu'il n'use d'aucune arme. Le secret consiste à saisir ou à frapper telle ou telle partie du corps de l'ennemi pour l'étourdir ou lui ôter toute velléité de résistance. Son but n'est pas de tuer mais de rendre l'adversaire inapte à toute action pendant un temps donné.

Une étude qu'il aurait paru logique de trouver dans une éducation militaire et qu'il est pour le moins étonnant de voir manquer totalement dans le bagage du samouraï est l'art des chiffres, les mathématiques. Ceci peut s'expliquer par le fait que les conflits de l'époque féodale n'étaient pas conduits avec un souci moderne de précision scientifique. De plus, l'ensemble de son entraînement était plutôt un frein à l'acquisition de notions numériques. La chevalerie n'est pas un système économique. Elle tire sa substance du dénuement. Répétons avec Ventidius que « l'ambition, la vertu du soldat, amène avec elle le goût de la perte plus que celui du gain, ce qui devient un danger ». Don Quichotte tire plus de fierté de sa lance rouillée et de sa haridelle que de tout l'or de la terre et le samouraï est en parfaite sympathie avec son excessif confrère de La Manche. Lui-même déteste l'argent comme l'art d'en gagner et d'en garder. Tout lucre est détestable. Il existe une expression rebattue pour désigner la décadence d'une époque : « le temps où les civils aiment l'argent et où les soldats craignent la mort ». Un attachement mesquin à l'argent comme à la vie était très méprisé, tandis que la prodigalité de l'un comme de l'autre était hautement louée. « Moins que sur toute autre chose l'homme ne doit rechigner à donner son argent, dit un précepte familier, c'est sous le poids de l'or qu'on étouffe la sagesse ». De sorte que les enfants étaient élevés dans un mépris absolu de l'économie. Il était du dernier rustre d'en parler, et l'ignorance de la valeur respective des différentes monnaies était signe d'éminence. La connaissance des chiffres était pourtant indispensable pour dénombrer les troupes, répartir des bénéfices ou des fiefs. Mais le compte de l'argent était laissé à des mains vulgaires. Dans beaucoup de ces petits états féodaux, les finances publiques étaient administrées par un samouraï de la plus basse extraction ou par les prêtres. Tout *bushi* d'un peu de sens savait naturellement très bien que la

richesse était le nerf de la guerre, mais il n'en pensait pas plus que le sens de l'argent pouvait être une vertu. Il est vrai de dire que le *Bushidō* prescrivait de savoir épargner, mais il ne s'agissait pas de donner des raisons économiques à cette épargne : c'était un bon exercice d'abstinence. Le luxe était considéré comme la plus terrible des menaces sur l'homme et une sévère simplicité dans le mode de vie était exigée de la classe guerrière. Certains avaient même donné à cette exigence force de loi.

Nous lisons que dans l'ancienne Rome, les anciens fermiers généraux et autres agents financiers étaient peu à peu élevés au rang de chevaliers. Rome récompensait leur service à la hauteur de ce que valait l'argent pour Rome. On peut mesurer à cette aune le goût du lucre et de l'avarice d'un tel État et de ses citoyens. Il n'y eut rien de tel dans notre chevalerie. Toujours ses préceptes persistèrent à dénoncer le monde de la finance comme bas et vil – vil comparativement aux sphères de la morale et de l'intellect.

L'argent et l'amour de l'argent étant éradiqués avec soin, le *Bushidō* put se tenir à l'écart des milliers de démons dont l'or est l'instrument. Cela suffit à expliquer que nos hommes publics se soient tenus si longtemps éloignés de toute corruption. Hélas ! À quelle vitesse les principes de la ploutocratie infiltrèrent ce temps et les mœurs de cette génération !

La discipline mentale qu'on favoriserait aujourd'hui par l'étude soutenue des mathématiques, était éprouvée par des exercices d'exégèses littéraires ou par des discussions d'ordre déontologique. Très peu d'abstraction ne venait troubler ces jeunes esprits, le but ultime de leur éducation étant, comme je l'ai déjà dit, l'esprit de décision, la virilité du caractère. On admirait peu de toute façon, les gens dont l'esprit n'était qu'un catalogue d'informations. Des trois avantages que Bacon attribue à l'étude – plaisir, ornement et habilité de l'esprit – le *Bushidō* avait une nette préférence pour le dernier, qu'il aurait appelé « avoir du jugement dans la conduite des affaires publiques », et son apprentissage visait de façon pratique à former des gens avisés et maîtres d'eux. « Apprendre sans réfléchir » disait Confucius « est peine perdue. Réfléchir sans apprendre est dangereux ».

Lorsque c'est le caractère et non l'intelligence, l'âme et non l'esprit, qui sont pris comme les pâtes à pétrir pour accomplir l'homme, la vocation du maître prend un caractère sacré.

« Mes parents m'ont fait naître, mon professeur a fait de moi un homme ».

Très haute, on s'en doute, était l'estime qu'on pouvait porter à celui qui avait la charge d'enseigner. L'homme qui allait inspirer une telle confiance et un tel respect aux jeunes sous sa responsabilité se devait d'être d'une essence supérieure. Et ne pas non plus manquer de l'érudition nécessaire. Il était le père de l'orphelin, le phare de l'égaré. « Ton père et ta mère sont comme le Ciel et la Terre, dit une de nos maximes, ton professeur est la Lune et le Soleil ».

Le système actuel qui consiste à rémunérer tous les services n'était pas celui qu'appréciaient les adeptes du *Bushidō*. Ils n'avaient de considération que pour les services que ni l'argent ni aucune autre rétribution ne payaient. Un service rendu sur un plan spirituel, qu'il vienne d'un précepteur ou d'un prêtre, ne devait pas être payé en or ou en argent, non pas parce que sa valeur était moindre mais parce qu'elle était incalculable. Ici, l'instinctif sentiment de l'honneur du *Bushidō* – sa logique non arithmétique – nous donne une leçon plus profonde que la moderne économie politique. Gages et salaires peuvent être versés seulement pour des services dont les résultats sont tangibles, mesurables, définissables. L'éducation, ou plutôt l'accomplissement d'une jeune âme, qui réclame la présence d'un guide, n'est pas tangible, mesurable, définissable. Étant sans mesure, l'argent, étalon concret de la valeur, ne peut lui être appliqué. L'usage stipulait cependant que les jeunes pupilles devaient apporter à leur maître quelque argent ou cadeaux à différentes périodes de l'année. C'étaient là des offrandes et non un paiement, toujours bienvenues pour ces hommes de haut caractère, sereins dans leur honorable dépouillement, trop dignes pour de menus travaux manuels et trop fiers pour quémander. Ils se devaient d'être – et ils l'étaient – l'incarnation de la finalité de tout savoir, exemples vivants de la discipline des disciplines : la maîtrise absolue de soi-même.

Le contrôle de soi

FORCE D'ÂME ET ENDURANCE muette d'une part, sens scrupuleux de la bienséance qui nous oblige à épargner aux autres toute démonstration de tristesse ou de souffrance de l'autre. Deux enseignements fondamentaux qui se combinent pour engendrer en nous une stoïque vision du monde qui finit par être la marque apparente de notre nation tout entière. Je dis « apparente » car je ne crois pas que le vrai stoïcisme puisse devenir un trait d'espèce et parce que je sais que certaines de nos manières apparaissent plus aux yeux des étrangers comme des marques de manque de cœur. Nous sommes pourtant aussi accessibles aux émotions les plus tendres que n'importe quelle race. Je suis même parfois incliné à penser que, en un sens, nous devons ressentir plus que les autres – oui, doublement plus – puisque l'effort véritable que nous sommes amenés à faire pour masquer toujours, nous est une souffrance supplémentaire. Imaginez de jeunes garçons – ou des jeunes filles –, des enfants élevés à retenir les larmes, à étouffer les plaintes qui pourraient soulager leur peine. C'est proprement d'un problème physiologique qu'il s'agit : de tels efforts endurcissent-ils leurs nerfs ou les rendent-ils plus sensibles ?

On aurait considéré comme efféminé le samouraï qui eût manifesté la moindre trace d'émotion sur son visage. « Il ne montre ni signe de joie ni de colère » était la phrase qui décrivait le grand caractère. La plus naturelle des affections était gardée sous contrôle. C'est en sacrifiant un peu de sa dignité qu'un père embrassait son fils. Jamais un mari n'aurait embrassé sa femme, jamais du moins en présence d'autres personnes, puisqu'il avait tout loisir de le faire en privé. Il y avait beaucoup de vérité dans la remarque que me fit un jour un jeune homme sarcastique : « Les Américains embrassent leurs femmes en public et les frappent en privé, les Japonais les frappent en public pour les embrasser en privé ».

Le calme de l'esprit, le maintien de l'attitude ne devaient en aucun cas être

troublés par aucune passion d'aucune sorte. Je me souviens à ce propos de l'étonnement profond d'un résident américain qui avait assisté, lors de la guerre avec la Chine, au départ d'un contingent pour le front. Il s'était rendu à la gare où s'était assemblée une foule dense et s'attendait à de nombreuses manifestations bruyantes d'adieu au chef et à son armée, car une émotion générale semblait étreindre les spectateurs et parmi eux il y avait les pères, les mères, les femmes et les fiancées des soldats. Il en fut pour ses frais. Quand le sifflet se fit entendre et que le train s'ébranla, des milliers de personnes toutes ensemble retirèrent leur couvre-chef et s'inclinèrent profondément, sans un mot. Pas de mouchoirs agités, pas de derniers adieux angoissés, rien d'autre qu'un parfait silence, dans lequel seule une oreille attentive aurait pu deviner, sévèrement réprimé, le son d'un sanglot.

Dans la vie de tous les jours, les choses se passent ainsi. Je connais personnellement un père qui passa des nuits devant la porte de son fils malade, à écouter son souffle. Il ne voulait pas être surpris dans sa faiblesse de père ! Je connais l'histoire d'une mère qui dans ses derniers instants ne voulut pas qu'on dérangeât son fils étudiant. Notre histoire comme notre quotidien sont pleins de ces exemples de mères héroïques qui soutiennent aisément la comparaison avec les plus émouvants portraits de Plutarque. Un Ian Mac Laren aurait assurément trouvé plus d'une Marget Howe dans nos campagnes. C'est à cette discipline mentale qu'on peut attribuer l'absence de véritable élan religieux dans les églises chrétiennes au Japon. Lorsque l'homme ou la femme de notre pays sent son âme lui échapper dans le feu d'une passion, son premier et instinctif réflexe sera d'en étouffer pudiquement toute manifestation. En de rares instants, l'esprit irrésistible de la sincérité et de la ferveur nous délie la langue et nous rend éloquents.

Mais c'est enfreindre le troisième commandement que de parler impulsivement de la vie spirituelle. Il est pénible aux oreilles japonaises de voir les mots sacrés, les mots du cœur et de la vie intime de leur âme étalés à la tribune. « Sens-tu le fond de ton âme remuée par des choses profondes et tendres ?

C'est le moment où la semence germe. Ne la trouble pas de ton discours. Laisse l'œuvre s'accomplir seule, dans le calme et le secret », écrivit un jeune samouraï dans son journal. Exprimer avec un luxe de mots choisis, les pensées et les sentiments intimes – notamment dans le domaine du sacré – seront souvent pris chez nous comme le signe irréfutable qu'il n'y a là rien de

vraiment profond et sincère.

« Celui-là est comme une grenade » dit un proverbe japonais populaire « dès qu'il ouvre la bouche, il étale ce qu'il a dans le cœur ». Ce n'est pas encore une trace de la perversité des esprits orientaux si, dans les moments où les émotions nous étreignent, nous tâchons que nos lèvres n'en laissent rien percer. La parole est souvent pour nous ce qu'en disait ce Français : « l'art de dissimuler sa pensée ».

Visitez un ami japonais dont vous ignorez qu'il se trouve dans une affliction profonde, et il vous recevra toujours en riant, les yeux rougis et la joue humide. Vous le prendrez tout d'abord pour un hystérique. Vous l'interrogerez, vous le presserez de vos questions et vous serez récompensé par quelques lieux communs de sinistres augures. « La vie a ses peines », « ceux qui se sont rencontrés doivent se quitter », « ce qui naît doit mourir », « c'est folie de compter les années d'un enfant disparu, mais on peut pardonner au cœur des femmes d'avoir de telles folies », et ainsi de suite. Les nobles mots du noble Hohenzollern – *Lerne zu leiden ohne klagen* (apprends à endurer sans te plaindre) – avaient trouvé chez nous le chemin de beaucoup d'esprits disposés, avant même qu'il ne les ait prononcés.

En fait, le Japonais a recours à la dérision chaque fois que la fragilité de son humaine nature est poussée à la limite de sa résistance. Je crois que nous possédons une raison plus forte encore que Démocrite pour laisser libre cours à cette tendance. Rire, correspond à un effort d'équilibre, chaque fois que nous sommes bouleversés par une circonstance fâcheuse. C'est une brise sur les brumes de la rage ou de la douleur.

La répression de toute manifestation sentimentale étant permanente partout dans le quotidien, il ne restait comme exutoire que les aphorismes poétiques. Un poète du X^{e} siècle a écrit : « Au Japon aussi bien qu'en Chine, l'humanité frappée par la douleur exprime en vers sa peine amère ». Une mère au cœur brisé rêve que son fils disparu est parti chasser les libellules vrombissantes :

Jusqu'où ce jour, en chasse, je m'interroge,
Ira mon petit chasseur de libellule ?

Je freine mon désir d'accumuler d'autres exemples, car je sais bien que je ne peux rendre dans une langue étrangère que piètre justice à de si délicats objets, perles fines de notre littérature. Ces pensées qui tombent pour nous comme les larmes de sang de tant de cœurs forment un collier d'une valeur inestimable.

J'espère en tout cas avoir montré dans une certaine mesure l'intensité du travail intérieur étreignant nos esprits, qui nous imposent si souvent le masque figé de la dureté ou celui, convulsé, d'un étrange et malsain mélange entre l'affliction et le rire.

Certains ont suggéré que notre endurance à la peine et notre indifférence à la mort étaient dues à une moindre sensibilité nerveuse. Pourquoi pas après tout ? Peut-être notre climat n'est-il pas aussi vivifiant que celui de l'Amérique ? Peut-être que notre système monarchique ne nous échauffe pas autant le sang que ne le fait la République aux Français ? Je crois pour ma part que c'est au contraire notre excitabilité extrême, notre grande sensibilité, qui rendirent nécessaire un renforcement de nos freins intérieurs et l'idéalisation de la maîtrise de soi. Quoi qu'il en soit, aucune explication ne saurait être bonne si elle ne tient pas compte de notre entraînement séculaire à la discipline intérieure et à l'autocontrôle.

Cette discipline, ce contrôle peuvent facilement être trop lourds. Ils peuvent canaliser le courant naturel de l'âme. Ils peuvent forcer la nature flexible à d'étranges et monstrueuses contorsions. Ils peuvent engendrer le puritanisme aveugle, la basse hypocrisie, la bêtise hébétée. Il n'est pas de vertu si noble qu'on ne puisse la contrefaire. Nous devons réaliser en chaque vertu l'état d'excellence, la suivre en son idéal, et l'idéal de la retenue intérieure est, pourrions-nous dire, de préserver une forme d'élévation d'esprit, ou, pour utiliser un terme grec, d'atteindre à l'état *d'euthymia* que Démocrite appelle « le Souverain Bien ».

Le contrôle de soi atteint chez nous son expression la plus haute, ou plutôt son sommet, dans la première des deux institutions sur lesquelles nous allons maintenant porter nos vues : l'institution du suicide et celle de la réparation.

Les institutions du suicide et de la réparation

DE CES DEUX INSTITUTIONS (la première connue sous le nom de *harakiri* et la seconde sous celui de *katakiuchi*), nombreux sont les écrivains étrangers à en avoir dit quelque chose, à les avoir abordées plus ou moins.

Pour commencer directement par le suicide, laissez-moi d'abord dire que je confinerai mes observations au seul *seppuku* ou *kappuku* – popularisé désormais sous le terme de *harakiri* – qui consiste en une auto-immolation par éventration. « S'ouvrir le ventre ? Mais quelle absurdité dégoûtante ! » s'écrient tous ceux à qui on en découvre le sens. Si absurdement étrange que cela puisse paraître la première fois à des Occidentaux, cela ne devrait pas sembler si exotique que cela aux familiers de Shakespeare qui se souviendront des mots qu'il a placés dans la bouche de Brutus : « Ton esprit [César] rôde autour de nous et enfonce nos épées dans nos propres entrailles ». On écoute sans frémir un poète anglais qui, dans son *Light of Asia* parle d'une épée qui perce les entrailles d'une reine – et nul ne le blâme d'une éventuelle trivialité ou d'impudeur. Ou, pour prendre encore un autre exemple, voyez comment Guercino a peint la mort de Caton dans ce tableau exposé aujourd'hui au Plazo Rossa, à Gênes. Il ne viendrait à l'idée d'aucun de ceux qui ont lu avec émotion le chant du cygne qu'Addison a mis dans la bouche de Caton, de rire du glaive qui lui transperce l'abdomen. Et dans nos esprits, cette forme de mort est si étroitement associée aux plus nobles exploits et au plus émouvant pathétique de notre histoire qu'aucun soupçon de répugnance, qu'aucun sentiment de ridicule n'en vient ternir notre conception. Si puissant est le pouvoir de transfiguration de la vertu, de la grandeur, de l'amour, que la plus vilaine des morts devient sublime, le symbole d'une vie renouvelée. Ou sinon le signe qu'aperçut Constantin n'eut pas dû conquérir le monde !

Ce n'est pas même pour des raisons qu'on peut juger futiles et gratuites que le *seppuku* ne présente à nos yeux aucun caractère absurde ou choquant

dans l'acte même. Le choix de cette partie précise du corps pour l'exécution du geste de mort repose sur une ancienne croyance anatomique relative aux sièges de l'âme et des émotions. Quand Moïse écrivait que « les entrailles de Joseph se languissaient de son frère », ou quand David priait le Seigneur de ne pas se détourner de ses entrailles ou quand Isaie, Jérémie et d'autres grands inspirés des temps anciens parlaient du « bruit » ou du « trouble » de leurs entrailles, ils ne faisaient que manifester une croyance qui prévalait également au Japon et qui enchâssait l'âme dans le ventre. Les Sémites voyaient dans le foie, les reins et la graisse qui les entoure, le siège des émotions et de la vie. Le terme *hara* était plus précis que les *phren* et *thumos* grecs, mais Japonais comme Hellènes situaient l'esprit de l'homme quelque part dans cette région. Une telle notion n'est pas particulière aux peuples de l'Antiquité. Les Français, en dépit de la théorie avancée par un de leurs éminents philosophes, Descartes, selon laquelle l'âme se trouverait dans la glande pinéale, ont toujours insisté dans leurs expressions sur le ventre comme siège de nombreuses manifestations intérieures, avec une précision qui, si elle n'est très anatomique, est du moins significative. Le terme « entrailles » apparaît aussi dans leur vocabulaire comme de l'affection et de la compassion. D'ailleurs une telle croyance n'est pas pure superstition et pourrait même avoir plus de valeur scientifique que l'idée générale qui fait du cœur le centre des émotions. Le Japonais n'a pas besoin de demander à un moine pour savoir mieux que Roméo « dans quelle vile partie de son anatomie se trouve le nom d'un homme ». Les neurologues modernes parlent d'un cerveau abdominal et d'un cerveau pelvien, désignant ainsi les centres nerveux sympathiques qui se trouvent dans ces régions toujours très fortement affectées par n'importe quelle manifestation nerveuse. Ces vues sur la physiologie psychique une fois admises, le syllogisme du *seppuku* est facile à construire. « J'ouvrirai le chemin de mon âme et je vous la montrerai telle qu'elle est. Voyez si elle est souillée ou pure ».

Je ne veux surtout pas donner l'impression de vouloir apporter une justification religieuse ou morale au suicide, mais il faut reconnaître que pour beaucoup la conception extrêmement sourcilleuse qu'ils se faisaient de l'honneur était déjà une justification suffisante – hors de toute obligation sociale – pour sacrifier leur vie. Combien acquiesçaient au sentiment exprimé par Garth – « Quand l'honneur est perdu, c'est un soulagement de mourir. La mort est la seule retraite assurée contre l'infamie » –, et rendaient en souriant leur âme à l'oubli ! La mort, qui tournait toujours autour des questions

d'honneur, étant réputée par le code du *Bushidō* comme le moyen simple de résoudre les problèmes complexes, le samouraï ambitieux avait fini par considérer la mort naturelle comme une fadeur qu'il ne fallait pas désirer autrement. Osons dire que beaucoup de vrais chrétiens, s'ils sont honnêtes avec eux-mêmes, admettront la fascination, sinon l'admiration réelle, que leur inspire le sang-froid sublime avec lequel Caton, Brutus, Pétronne, et une cohorte d'autres hommes illustres des temps classiques mirent fin à leurs vies terrestres. Est-il téméraire d'avancer que la mort du premier des philosophes fut une forme de suicide ? Quand ses disciples nous ont si minutieusement décrits ses derniers instants, la façon volontaire dont, en dépit des possibilités qu'il avait de fuir, il se soumit à la sentence de l'État – qu'il savait être moralement injuste –, et comment il prit lui-même en mains la coupe de cigüe, offrant même en libation son mortel contenu ? Ne verrons-nous pas dans ce processus et dans tout son déroulement un acte d'auto-immolation ? Aucune contrainte physique ici, comme dans le cas d'une exécution ordinaire. À vrai dire le verdict des juges était une contrainte, mais il disait : « Tu dois mourir – et cela de ta propre main ». Si le suicide se définit uniquement par le fait que la mort est donnée par la propre main de celui qui la subit, la mort de Socrate est clairement un suicide. Personne pourtant ne l'accuse de ce crime, et Platon, qui s'est pourtant violemment opposé au principe du suicide, n'y a jamais fait allusion en ce qui concerne son maître.

Mes lecteurs ont compris que le *seppuku* n'est pas un simple acte de suicide. C'était une institution légale aussi bien qu'un rituel. Création du Moyen Âge, il s'agissait d'une pratique par laquelle le guerrier pouvait expier ses crimes, racheter ses erreurs, échapper au déshonneur, rendre rançon pour ses amis ou prouver sa bonne foi. Quand elle était ordonnée comme une sentence, l'exécution donnait lieu à une grande cérémonie. Celle-ci conduisit à un raffinement progressif dans l'art de se détruire, dont l'exigence incontournable était sang-froid absolu et calme impénétrable. Pour ces raisons, elle convenait parfaitement à la classe du *bushi*.

Ne serait-ce que pour satisfaire, au moins, une forme de curiosité ethnologique, j'ai été tenté de donner une description de cette cérémonie tombée en désuétude. Mais observant qu'elle a déjà été faite par un écrivain largement plus habile que moi dont le livre n'est plus très lu de nos jours, je me suis contenté d'en faire une assez longue citation. Mitford, dans son *Tales of Old Japan*, après avoir donné une traduction d'un très rare manuscrit

japonais sur le *seppuku*, en vient à la description d'une cérémonie dont il fut un des témoins oculaires :

« Nous (sept représentants étrangers) fûmes invités à suivre les témoins japonais dans le *hondo*, la salle principale du temple, où devait se dérouler la cérémonie. C'était une scène imposante. Nous nous trouvions dans une grande salle dont le toit élevé était soutenu par de sombres piliers de bois. Du plafond descendaient en profusion d'énormes lampes dorées et les ornements particuliers aux temples bouddhistes. Devant l'autel, à l'endroit où le plancher couvert de belles nattes blanches est surélevé de trois ou quatre pouces, était étendu un court tapis de feutre rouge. De grandes chandelles, placées à intervalles réguliers, répandaient un éclat pâle et mystérieux, juste suffisant pour laisser voir le déroulement de la scène. Les sept Japonais prirent place à gauche de l'estrade, les sept étrangers à droite. Il n'y avait personne d'autre.

Après quelques minutes d'attente angoissante, Taki Zenzaburo, trente-deux ans, un homme vigoureux avec sur le visage un air de noblesse, entra dans la salle revêtu de son habit de cérémonie, orné des ailes particulières en toile de lin qui se portent dans les grandes circonstances.

Il était accompagné par un *kaishaku* et par trois officiers qui portaient le *jimbaori*, ou vêtement de guerre, avec des parements tissés d'or. Je dois faire observer que le mot *kaishaku* ne peut être rendu par l'emploi du terme "bourreau". La fonction est tenue par un homme respecté – souvent un parent ou un ami du condamné – et le rapport qu'il y a entre eux est plutôt celui du principal à son second que celui d'une victime à son exécuteur. Dans le cas présent, le *kaishaku* était l'un des élèves de Taki Zenzaburo, il avait été choisi par les amis de ce dernier dans leurs propres rangs pour son adresse dans l'art du sabre.

Avec le *kaishaku* qui l'accompagnait à sa gauche, Taki Zenzaburo s'avança lentement vers les témoins japonais et ils s'inclinèrent tous deux devant eux. Puis ils s'approchèrent de nous, les étrangers, et nous saluèrent de la même façon, avec peut-être plus de déférence encore. Chaque fois le salut leur fut rendu très cérémonieusement. Alors, lentement et avec une grande dignité, le condamné monta sur l'estrade, se prosterna vers l'autel par deux fois, lui tourna le dos et s'installa sur le tapis rouge. Le *kaishaku*

s’agenouilla à sa gauche. L’un des trois officiers présents s’avança alors. Il portait un présentoir comme ceux qu’on utilise dans le temple pour les offrandes et sur lequel, enveloppé de papier de soie, reposait le *wakizashi* (petit sabre ou dague japonaise long de neuf pouces et demi) à la pointe et au tranchant aussi effilés qu’un rasoir. En se prosternant, il le présenta au condamné qui le reçut respectueusement, l’éleva au-dessus de sa tête à deux mains, et le plaça ensuite devant lui.

Après une autre profonde révérence, Taki Zenzaburo, d’une voix qui trahissait tout juste l’émotion et l’hésitation qu’on peut attendre d’un homme qui a une pénible confession à faire, mais sans aucun signe de l’une ou de l’autre sur le visage ou dans les gestes, dit ce qui suit :

– Moi et moi seul, ai donné l’ordre inconsidéré de tirer sur les étrangers à Kobe et à nouveau quand ils ont essayé de s’échapper. Pour ce crime, je m’ouvre le ventre et je vous demande, à vous qui êtes là, de me faire l’honneur d’être témoins de cet acte.

Après avoir salué une fois encore, l’homme qui venait de dire ces mots fit glisser le haut de ses vêtements vers sa ceinture et resta immobile, nu jusqu’à la taille. Conformément à la coutume, il glissa précautionneusement ses manches sous ses genoux pour prévenir le risque d’un affaissement vers l’arrière. Un noble japonais doit mourir en tombant la face en avant. Posément, mais d’une main ferme, il prit le poignard qui l’attendait devant lui et le regarda d’un air songeur, presque affectueux. Il sembla rassembler ses esprits une dernière fois, puis, se frappant soudainement et profondément au côté gauche, à la hauteur de la taille, il déplaça lentement le poignard vers le côté droit, tourna le fer dans la plaie et remonta pour une courte entaille de plus. Durant cette répugnante torture pas un muscle de son visage ne bougea. Quand il retira enfin la lame de son ventre, il s’inclina vers l’avant et tendit la nuque. Pour la première fois la douleur travailla fugitivement son expression, mais aucun son ne sortit de sa bouche. À cet instant le *kaishaku* qui, agenouillé à sa gauche, avait suivi avec une terrible intensité tous ses mouvements, sauta sur ses pieds et dressa sa lame au-dessus de sa tête. Elle resta une seconde immobile. Il y eut un éclair, un son sourd et écœurant, le bruit lourd et feutré d’une chute. La tête avait été séparée du corps d’un seul coup.

Dans le silence de mort qui suivit nous n’entendîmes que le son hideux du sang giclant du tas inerte qui, l’instant d’avant, avait été un homme brave et

chevaleresque. C'était épouvantable.

Le *kaishaku* exécuta un profond salut, essuya son sabre avec une feuille de papier qu'il tenait prête à cet effet et quitta l'estrade. Le poignard maculé, sanglante preuve de l'exécution, fut solennellement emporté.

Les deux représentants du *Mikado* quittèrent alors leur place, et, se dirigeant vers les témoins étrangers, nous demandèrent de témoigner que la sentence de mort contre Taki Zenzaburo avait été fidèlement exécutée. La cérémonie étant terminée, nous quittâmes le Temple ».

Je pourrais multiplier à l'infini les descriptions de *seppuku* venues de la littérature ou rendues par des témoignages oculaires. Un dernier récit doit suffire.

Deux frères, Sakon et Naiki, âgés respectivement de dix-sept et de vingt-quatre ans, avaient entrepris de tuer Ieyasu pour venger ce qu'on avait fait subir à leur père, mais avant même de pouvoir pénétrer dans le camp, ils furent faits prisonniers. Leur jeune bravoure plut au vieux chef qui ordonna qu'il leur fût permis de se donner une mort honorable. Leur tout jeune frère Hachimaro, un enfant de huit printemps ayant été condamné au même destin par la sentence qui avait frappé tous les mâles de la famille, ils furent tout trois amenés au monastère, lieu prévu pour l'exécution. Un médecin, présent à cette occasion, a laissé à la postérité un journal dont la scène qui suit est extraite : « Au moment de prendre place, aligné avec ses frères pour leur dernier départ, Sakon se tourna vers le plus jeune et lui dit : – « Tu commenceras, pour que je puisse être sûr que tu feras comme il faut ». Ce à quoi le plus jeune rétorqua que, n'ayant jamais vu exécuter le *seppuku*, il aurait préféré voir les gestes de ses frères pour pouvoir les suivre sans erreur. Les deux frères aînés eurent l'ombre d'un sourire à travers tant de déchirement : « Bien dit petit frère ! Ainsi doit parler l'orgueil de celui qui est le fils de notre père ». Après l'avoir placé entre eux deux, Sakon le premier s'enfonça la lame dans l'abdomen, sur le côté gauche et il dit : « Regarde, frère ! Comprends-tu ? Attention à ne pas pousser trop loin la lame et veille à ne pas tomber en arrière. Penche-toi légèrement vers l'avant plutôt et garde les genoux bien en position ». Naiki se frappa à son tour et s'adressa pareillement au garçon : « Garde les yeux bien ouverts ou tu risques de ressembler à une femme qui agonise. Si le tranchant de la lame touche

quelque chose et que tes forces viennent à manquer, reprend courage et redouble d'efforts pour continuer à couper jusqu'au bout ». L'enfant prit exemple de l'un et de l'autre et quand ils eurent expiré tous les deux, il dénuda calmement le haut de son corps et suivit le chemin que deux mains lui avaient indiqué ».

Le risque était grand qu'une telle glorification du *seppuku* offrît une forte tentation de le pratiquer sans motif très sérieux. Pour des causes que ne justifiait pas la raison, ou pour des raisons qui ne justifiaient pas la mort, de jeunes esprits exaltés couraient au *seppuku* comme des insectes vers la flamme. Les motifs les plus divers et les plus incongrus ont poussé vers la mort plus de samouraïs que de nonnes au couvent. La vie avait peu de prix – peu de prix au regard d'une évaluation populaire de l'honneur. Le plus triste était peut-être que l'honneur dont il est question, n'était pas du métal le plus pur et comportait bien des scories. Aucun des sept cercles de l'Enfer décrits par Dante ne possède une population japonaise aussi dense que le septième d'entre eux, où se trouvent consignées toutes les victimes de l'autodestruction !

Et pourtant, pour le véritable samouraï, hâter ou courtiser la mort n'était rien moins que pure lâcheté. Un guerrier fameux, après avoir perdu bataille sur bataille et après avoir été pourchassé de plaines en collines, de buissons en cavernes, échoua finalement, affamé et seul, dans le tronc creux et sombre d'un arbre, son sabre émoussé par l'usage, son arc brisé, son carquois vide. Le plus noble des guerriers romains, dans la plaine de Philippes[1], en une circonstance semblable, ne se jeta-t-il pas sur son épée ? Celui-là estima qu'il serait lâche de mourir et avec une force d'âme digne des martyrs chrétiens, se donna du courage par ces vers improvisés :

Venez ! Venez à moi
Tristesses lamentables et douleurs
Chargez mes larges épaules du poids de la peine.
Que rien n'y manque ! Qu'à moi phrase souveraine
S'applique : sa force a vaincu le pire des malheurs.

C’était cela l’enseignement du *Bushidō* – supporter et faire face aux calamités et à l’adversité en général avec une infinie patience et une conscience toujours pure. Parce que, comme le disait Mencius : « Quand le Ciel est prêt de donner un grand destin à quelqu’un, il commence par exercer son esprit par la souffrance, ses nerfs et ses os par l’effort. Il soumet son corps à la faim, le condamne à l’extrême pauvreté, ruine toutes ses entreprises. Par toutes ces épreuves, il stimule son esprit, fortifie sa nature et réduit ses faiblesses ».

L’honneur véritable consiste à accomplir tous les décrets du Ciel et il n’est pas de mort ignominieuse si elle est encourue dans cette perspective. Mais mourir pour éviter ce que le Ciel nous réserve, voilà la lâcheté ! Dans l’étrange ouvrage de Sir Thomas Browne intitulé *Religio Medici*, on trouve l’exact équivalent de l’enseignement que répètent nos préceptes. Laissez-moi le citer : « C’est un grand acte de bravoure que de mépriser la mort, mais lorsque vivre est plus terrible que de mourir, alors le courage le plus vrai est d’oser vivre ». Un prêtre renommé du XVII^{e} observa avec une grinçante ironie : « Il peut dire ce qu’il veut le fier samouraï, mais s’il n’est pas mort une fois dans sa vie, il est capable au moment décisif de fuir ou de se cacher ». Ou encore : « Celui qui est mort un jour au fond sa propre poitrine, aucune pique des Sanada, aucune flèche des Tametomo ne pourra jamais le transpercer ». Combien sommes-nous proches à cet instant des portes du Temple dont le Bâtisseur enseigna : « Celui qui perd sa vie pour moi, la gagne ! » Ce n’est d’ailleurs qu’un des nombreux éléments qui alimentent l’intuition d’une identité morale de l’espèce humaine que refusent tous ceux qui cherchent à rendre la distinction entre le monde chrétien et le paganisme la plus large possible.

Nous avons vu à quel point l’institution du suicide n’était ni si irrationnelle ni si barbare que ses excès les plus frappants pouvaient a priori le laisser penser. Nous allons voir maintenant si sa sœur, l’institution de la réparation – nous pouvons parler aussi de revanche – a une physionomie plus sereine. Je crois pouvoir en venir à bout en quelques mots puisqu’une institution similaire (disons plutôt une coutume) a prévalu chez tous les peuples sous des formes différentes et se trouve encore attestée par la tenace persistance du duel et du lynchage.

Un capitaine américain n’a-t-il pas récemment provoqué Esterhazy en duel pour venger les torts subis par Dreyfus ? Dans les tribus primitives où le

mariage n'existe pas, l'adultère ne peut être un péché et seule la jalousie de l'amant protège des abus. Ainsi dans un monde qui ne comportait pas de Cour de justice, le meurtre n'était pas un délit et seule l'impitoyable vengeance des proches de la victime préservait l'ordre social. « Quelle est la plus belle chose du monde » demande Osiris[2] à Horus[3]. Horus répondit : « Venger les torts causés à un parent » – ce à quoi le Japonais aurait ajouté « et ceux causés au maître ».

Il y a dans l'esprit de revanche le désir de satisfaire un sentiment de justice. Le vengeur raisonne ainsi : « Mon père aimé ne méritait pas de mourir. Celui qui l'a tué est coupable d'un grand crime. Mon père s'il était vivant ne laisserait pas faire un tel acte, le Ciel lui-même hait l'injustice. La volonté de mon père, la volonté du Ciel veulent que celui qui amène le mal cesse de nuire. Il doit périr de ma main. Parce qu'il a versé le sang de mon père, moi, qui suis la chair et le sang de mon père, je dois verser le sang du meurtrier. Un même Ciel ne peut abriter à la fois cet homme et moi ». Le raisonnement est simple voire enfantin (mais Hamlet raisonne-t-il avec tellement plus de profondeur ?), il montre néanmoins un sens naturel de l'équité et de la justice. « Œil pour œil, dent pour dent ». Notre esprit de revanche a autant le goût de l'exactitude que notre esprit mathématique et jusqu'à ce que les deux termes de l'équation soient égaux nous ne pouvons pas nous empêcher de penser que quelque chose reste à faire.

Dans le judaïsme, qui croit en un Dieu jaloux, ou dans la mythologie grecque, qui a engendré Nemesis[4], la vengeance est le privilège de forces surhumaines. C'est le sens commun qui a doté le *Bushidō* d'une institution de la vengeance, une sorte de cour éthique comptable de l'équité de la vie, à laquelle les gens soumettaient des cas que la loi ordinaire ne savait pas trancher. Le maître des 47 rônins fut condamné à mort. Il ne pouvait en appeler à aucune juridiction de grande instance. Ses fidèles servants s'adressèrent à la vengeance, la seule Cour Suprême de l'époque. À leur tour ils furent condamnés par la loi commune – mais l'instinct populaire en décida autrement et leur mémoire reste verte et parfumée et passe les années comme leurs tombes au Sengakuji, honorées de fleurs et de feuillages jusqu'à aujourd'hui.

Si Lao-Tseu a enseigné de répondre à l'injure par la bonté, la voix de Confucius s'est faite plus forte pour dire qu'on devait répondre à l'injure par la justice. La volonté de revanche n'était justifiée cependant que si elle

s’exerçait au nom d’un supérieur ou d’un bienfaiteur. Le mal qu’on nous faisait, incluant les torts qu’on faisait à nos femmes et à nos enfants, devait être supporté et pardonné. Un bon samouraï aurait donc pu être d’accord avec le vaillant Hannibal jurant de venger son pays meurtri, mais n’eût eu que mépris pour l’attitude de James Hamilton qui gardait dans sa ceinture une poignée de terre prise sur le cercueil de sa femme tel un éternel aiguillon à venger le mal que lui avait fait subir le Régent Murray.

Aussi bien l’institution du suicide que celle de la vengeance perdent leur raison d’être dès la promulgation d’un code pénal. Il en est fini des romanesques récits de jeunes filles déguisées traquant les meurtriers de leur famille. Il en est fini aussi des tragédies familiales basculant dans la « vendetta ». L’errance chevaleresque de Miyamoto Musashi est désormais un conte du passé. Il y aura désormais une police bien organisée traquant le criminel pour ceux qui ont été lésés et une loi pour rendre toute la justice. L’État tout entier, la société, veulent voir le mal réparé. Si le sens de la justice est toujours pleinement satisfait par le système, il n’est plus besoin de *katakiuchi*. Mais lorsqu’il s’agit de cette « faim du cœur qui se gave de l’espoir qu’elle sera rassasiée par le sang chaud de la victime », comme l’a décrit un ecclésiastique de la Nouvelle Angleterre, quelques lignes dans un code pénal n’ont pas le pouvoir de l’abolir totalement.

Quand au *seppuku*, quoiqu’il n’ait plus d’existence de nos jours, nous continuerons à en entendre parler de loin en loin et nous aurons, je le crains, à en entendre parler tant que son souvenir ne sera pas effacé de toutes les mémoires. D’autres modes de suicide, fonctionnels et sans douleur, prendront sa place dans un monde où ses adeptes augmentent tous les jours avec une rapidité effrayante. Le professeur Morselli, l’auteur de *Suicide* voudra bien, du moins, concéder au *seppuku* une position aristocratique parmi elles, bien qu’il soutienne que « quand le suicide est perpétré par des moyens douloureux et au prix d’une longue agonie, il faut y voir, dans l’immense majorité des cas, un acte de déséquilibré poussé par le fanatisme, la folie, ou par un instinct morbide ». Quoi qu’il en pense, le *seppuku* traditionnel ne dégage aucun de ces relents. Ni fanatisme, ni folie, ni perversité. Seul le plus parfait sang-froid préside à son exécution. Des deux catégories de suicide que dégage le Dr Strahant dans son ouvrage *Suicide and Insanity* : le suicide rationnel, qu’il appelle « assimilé » et le suicide irrationnel qu’il appelle « réel », à l’évidence, le *seppuku* est le meilleur exemple du premier type.

Du caractère particulier de cette sanglante cérémonie aussi bien que du contenu général du *Bushidō*, il est aisé de déduire l'importance fondamentale du sabre dans la discipline de vie comme dans l'échelle sociale de ses membres. « Le sabre est l'âme du samouraï », cette phrase, désormais figée en axiome, est gorgée de la vie même de notre passé.

---

1 cf. Brutus

2 **Osiris** : dieu égyptien protecteur des morts.

3 **Horus** : fils d'Osiris, dieu égyptien représenté par un faucon.

4 **Nemesis** : déesse grecque de la vengeance et de la justice divine.

Le sabre, âme du samouraï

LE BUSHIDO FIT DU SABRE de ses samouraïs l'emblème de sa puissance et de ses sanglants exploits. Quand le prophète Mahomet proclamait que : « l'épée est la clef du Ciel et de l'Enfer » il se faisait seulement l'écho d'un sentiment japonais. Dès son tout jeune âge, l'enfant destiné à devenir samouraï en apprenait le maniement. C'était un moment très important de sa jeune vie quand, vers l'âge de cinq ans, il était affublé de tout l'attirail du parfait petit samouraï, placé sur un jeu de go[1] et initié cérémonieusement aux règles de sa future profession guerrière, après avoir reçu son sabre, le véritable sabre qui venait remplacer le jouet qui avait servi à ses jeux. Après cette première et fondamentale cérémonie d'*adoptio per arma*, il ne devait plus être vu hors de la maison paternelle sans ce symbole de son rang, même si, dans la vie de tous les jours, il était le plus souvent remplacé par un sabre de bois doré. Quelques années plus tard, le sabre d'acier occupait constamment son côté, même si la lame n'en était pas aiguisée. Par la suite, tout simulacre était peu à peu écarté, et c'est avec une joie renforcée par le plaisir d'essayer fréquemment les lames nouvelles qui lui étaient offertes qu'il s'en allait éprouver leur tranchant sur le bois et la pierre. Quand, vers l'âge de quinze ans il atteignait l'âge d'homme et une indépendance d'action nouvelle, il pouvait s'enorgueillir de posséder des armes assez tranchantes pour à peu près n'importe quel usage. Mais la possession même de ces armes dangereuses lui inspirait le sentiment autant qu'un air de respect de soi et de responsabilité. « Il ne porte pas le sabre en vain ». Cette arme qu'il portait à sa ceinture était l'image de ce qu'il portait dans l'esprit et le cœur – loyauté et honneur. Les deux sabres, le long et le court – appelés respectivement *daito* et *shotō* ou *katana* et *wakisashi* – ne quittaient jamais son flanc. Chez lui, ils trônaient à la meilleure place dans la salle d'étude ou de réception ; la nuit ils gardaient son sommeil, à portée de main. Compagnons fidèles, ils étaient adorés et on les surnommait comme des favoris. La vénération dont ils étaient entourés atteignait parfois le niveau

d’un culte. Le père de tous les historiens[2] a rapporté comme une information curieuse que les Scythes[3] offraient des sacrifices à un cimeterre de fer. Au Japon, bien des temples, bien des familles ont placé un sabre sur l’autel, comme objet d’adoration.

Même le plus commun des poignards était entouré d’une aura de respect. Le moindre manque d’égard à leur encontre était considéré comme un affront personnel. Malheur à celui qui enjambait une arme posée au sol ! Un objet si précieux au cœur des Japonais ne pouvait échapper très longtemps à l’influence et à la virtuosité des artistes, ni empêcher la vanité des propriétaires, tout spécialement en temps de paix quand le sabre acéré n’eut plus d’autre rôle à remplir que celui de la crosse de l’évêque ou du sceptre du roi. Peau de requin et fine soie pour la poignée, or et argent pour la garde, laque précieuse aux mille nuances pour le fourreau masquait une part de la cruauté de la plus mortelle des armes. Mais ces ornements n’étaient que frivolités comparés à la lame elle-même.

Le forgeron n’était pas un simple artisan mais un artiste inspiré et son atelier un sanctuaire. Chaque jour, c’est avec la prière et les rites de purification que débutait son travail. « Il engage son âme et son esprit dans l’acier qu’il forge et trempe » disait-on. Chaque coup de la masse, chaque plongée sous l’eau pure, chaque glissement sur la meule était un acte fondateur, empreint de sacré. Était-ce l’esprit du maître ou celui de son Dieu tutélaire qui imprégnait nos sabres d’un si formidable sortilège ? Déjà parfaite œuvre d’art et défiant par sa perfection ses rivaux de Damas et de Tolède, le sabre japonais nous donnait plus cependant que peut donner une simple œuvre d’art. Sa lame froide, condensant l’humidité de l’air au sortir du fourreau et se couvrant d’un voile léger de buée, sa surface immaculée, reflétant la lumière avec un éclat bleuté, son tranchant incomparable au fil duquel on a accroché tant de récits et tant d’exploits, sa courbe sublime unissant la grâce la plus exquise à la plus terrible puissance – l’étrange mélange de sentiments qui nous étreint à cette vue et nous fait frissonner : beauté et puissance, respect et terreur…

Son pouvoir aurait été inoffensif si le sabre n’avait été qu’un objet de beauté et de joie ! Mais, toujours à portée de main, la tentation d’en abuser était constante. Trop souvent l’éclat de son acier brilla hors de son pacifique fourreau. On alla même jusqu’à tester la qualité de la coupe sur le corps d’innocents.

La question qui nous concerne cependant est : le *Bushidō* approuvait-il l'utilisation sans discernement de telles armes ? La réponse est non. Sans aucune équivoque. S'il est clair qu'il mettait une grande insistance à en prôner l'usage opportun, il en abhorrait l'abus avec la même intensité. Le lâche, le fanfaron était celui qui brandissait son sabre pour des raisons qui n'en étaient pas. Un homme qui se maîtrise sait à quel moment il faut en user et ces moments sont rares. Écoutons Katsu, qui vécut à une des époques les plus tourmentées de notre histoire, quand les assassinats, les suicides, et autres pratiques sanguinaires faisaient le quotidien. Investi comme il l'était d'un pouvoir absolu, et bien qu'il fût sans cesse l'objet de tentatives d'assassinat, jamais il ne ternit l'éclat de son sabre avec du sang. Racontant quelques souvenirs à un ami, il lui dit un jour, avec une faconde[4] plébéienne[5] qui lui était propre : « J'éprouve un très grand déplaisir à l'idée de tuer les gens. C'est pourquoi d'ailleurs je n'ai jamais tué qui que ce soit. J'ai toujours fait relâcher ceux qui auraient mérité la décapitation. Un ami me répétait souvent : "Mais vous ne tuez pas assez ! Vous ne mangez donc pas de poivre et d'aubergines ?" C'est vrai que certaines personnes ne valent pas mieux que cela ! Mais voyez-vous, cet ami-là fut assassiné. Si j'en ai réchappé moi-même, je le dois sans doute à ma répugnance à tuer. La garde de mon sabre était si fortement fixée au fourreau qu'il m'était presque impossible de dégager la lame. Je m'étais mis dans l'esprit qu'ainsi je ne couperais pas ceux qui viendraient m'attaquer. Oui, oui ! Il y a des gens qui sont comme les mouches ou les moustiques, ils viennent piquer, mais que sont ces piqûres ? Elles grattent un peu et c'est tout. Ce n'est pas cela qui peut mettre la vie en danger. » Voici les mots d'un homme dont l'expérience, toute marquée de l'influence du *Bushidō*, a été forgée dans le creuset ardent de l'adversité et du triomphe. L'apophtegme[6] populaire : « être vaincu c'est conquérir » signifie que la victoire véritable demande qu'on ne s'oppose pas directement à l'adversaire résolu. De même : « la victoire la plus belle est celle qu'on remporte sans verser le sang », comme d'autres préceptes analogues démontrent à quel point, tout compte fait, l'idéal absolu de la chevalerie était la paix.

Il est tout à fait dommage que cet idéal élevé ait été laissé peu à peu aux prêches des prêtres et des moralistes, tandis que les samouraïs allaient de plus en plus vers une exacerbation des valeurs martiales, une exaltation des traits guerriers. Au point même de teinter leur idéal féminin des violentes couleurs

empruntées par les femmes-amazones. Il serait bon ici de consacrer quelques pages à l'éducation et à la position de la femme de cette époque.

---

1 **Le jeu de Go** : quelquefois appelé jeu de dames japonais, mais beaucoup plus compliqué que le jeu européen. L'échiquier du Go contient 361 rectangles et est supposé représenter un champ de bataille, l'objet de ce jeu consiste à occuper autant de places que possible.

2 **Père de tous les historiens** : Hérodote.

3 **Scythes** : les Scythes étaient un groupe de guerriers nomades de langue iranienne qui dominaient les populations des steppes du nord de la mer Noire entre le VII^{e} et IV^{e} siècle av. J.-C.

4 **Faconde** : élocution facile et abondante ; éloquence, volubilité.

5 **Plèbe** : peuple.

6 **Apophtegme** : parole mémorable ayant valeur de maxime ; adage, précepte.

L'éducation et la condition de la femme

LA FEMME, « L'AUTRE MOITIÉ » de l'espèce humaine a été qualifiée parfois de modèle des paradoxes, tant le travail intuitif de son âme se place au-delà de l'intelligence « arithmétique » de l'homme. L'idéogramme chinois pour désigner ce qui est mystérieux et inconnaissable est composé de deux signes. L'un signifie « jeune », l'autre « femme ». Pour un Chinois, les charmes du corps d'une personne du beau sexe, la délicatesse de ses pensées ne peuvent être pleinement appréhendés et exprimés par la grossière structure mentale des hommes.

Dans le monde du *Bushidō*, le mystère est bien petit et le paradoxe n'est qu'apparent. J'ai dit qu'il s'agissait d'un idéal féminin de type « amazonien » mais ce n'est qu'à moitié vrai. La langue chinoise symbolise la « femme-épouse » par une silhouette portant un balai – non pas brandi dans un geste offensif ou défensif contre son allié conjugal, ni même comme monture pour signifier la sorcière, mais utilisé pour le plus inoffensif des usages, pour lequel il fut d'ailleurs inventé en premier lieu. L'idée contenue dans ce signe n'était pas tellement différente de la conception anglaise, comme le suggère la dérivation étymologique des mots anglais *weaver*[1] (« épouse ») et *milkmaid*[2] (« sœur »). Sans restreindre totalement la sphère d'activité de la femme à la cuisine, à l'église et à ses enfants, comme le préconise l'actuel Kaiser de l'Allemagne « *Küche, Kirche, Kinder* », l'idéal féminin du *Bushidō* est essentiellement d'ordre domestique. Ce qui semble une contradiction – le mélange de traits domestiques et du caractère des amazones, apparemment incompatibles – n'en est pas une, nous allons le voir, dans un milieu guidé par les préceptes de la chevalerie.

Le *Bushidō* étant à l'origine un enseignement entièrement destiné à une population masculine, les vertus qu'il valorisait chez la femme étaient évidemment loin d'être conformes à l'expression juste et vraie de la nature féminine. Winckelmann remarque que « la beauté suprême de l'art grec est

plus d'essence masculine que féminine » et Lecky ajoute que c'est vrai également des conceptions d'ordre moral que les Grecs avaient sur l'art. Dans cette logique, le *Bushidō* distinguait les femmes « qui s'affranchissaient des faiblesses de leur sexe et déployaient un courage héroïque, digne des hommes les plus forts et les plus braves ». Les jeunes filles étaient donc éduquées à réprimer leurs sentiments, à endurer nerveusement, à manipuler diverses armes – particulièrement le [sabre-lance] à long manche appelé *naginata* – pour être à même de se défendre durement en cas de circonstances imprévues. Cependant la motivation première de tels exercices guerriers n'était pas le champ de bataille. Leur visée était double – individuelle et domestique.

La femme privée de son suzerain personnel devenait son propre protecteur. Avec son arme, elle allait défendre son honneur avec autant de farouche volonté qu'en avait mis son époux à défendre son maître. Sur le plan domestique, cette maîtrise la rendait apte à éduquer ses fils, comme nous le verrons plus loin.

L'art du sabre était, comme tous les exercices similaires auxquels se livraient les femmes, rarement d'une utilité immédiate, mais venait heureusement combattre les effets pernicieux de leur vie sédentaire. Mais cette pratique n'avait pas de motivation hygiénique. Elle avait été instituée dans l'éventualité toujours présente qu'on doive y avoir recours. Les jeunes filles parvenues à l'âge de femme se voyaient offrir de fins stylets acérés (*kaiken*, poignard de poche) qu'elles pouvaient diriger contre la poitrine de leur agresseur ou, le cas échéant, retourner contre leur propre sein. Cette dernière conjoncture s'est présentée le plus souvent.

Dois-je dire que je ne saurais la juger avec beaucoup de sévérité ? Même la conscience chrétienne – et son horreur de l'auto-immolation – ne peut juger ces femmes avec dureté quand Pélagie et Dominina[3], deux suicidées, furent canonisées pour leur pureté et leur piété.

Lorsqu'une Virginie[4] japonaise voyait sa chasteté menacée, elle n'avait pas à attendre le poignard de son père ; sa dague personnelle était glissée en permanence sur son sein. Le déshonneur eût été pour elle de ne pas connaître les règles précises qui devaient présider à son suicide. Savoir l'endroit exact où se trancher la gorge était la seule connaissance anatomique qu'on lui avait enseignée. Il lui avait aussi fallu apprendre comment s'attacher les jambes

avec une ceinture afin que son corps soit retrouvé, les membres bien ordonnés, dans une posture d'une parfaite pudeur, quelque douloureuse qu'ait été l'agonie. De telles précautions ne sont-elles pas dignes de la Perpétua chrétienne ou de la vestale Cornélia ?

Je ne poserais pas une question aussi proche du ridicule si une erreur grossière, dont notre coutume du bain public et de quelques autres de cette sorte sont à l'origine, n'était commise à notre égard. Il perdure l'idée fausse selon laquelle nous ne connaîtrions pas la chasteté. Celle-ci était, bien au contraire, une vertu essentielle de la femme samouraï, une vertu considérée comme supérieure à la vie elle-même. Une jeune femme avait été faite prisonnière et se sentait à la merci des violences de la soldatesque. Elle les assura de sa reddition totale, à la condition qu'on lui permette d'abord d'écrire quelques lignes à ses sœurs, dispersées par la guerre. Lorsqu'elle eut fini d'écrire ce courrier, elle courut au puits le plus proche et se noya pour sauver son honneur. La lettre qu'elle laissa derrière elle, finissait par ces vers :

De peur que les nuages ne voilent sa clarté,
Qu'elle ne vienne à effleurer ces sphères inférieures,
La jeune lune suspendue dans les hauteurs
À la hâte prend son envol.

Il ne serait pas juste de faire croire aux lecteurs qu'une forme de masculinité représentait seule l'idéal de la femme. Loin de là ! De nombreux talents et les plus exquises grâces de la vie leur étaient demandés au quotidien. La musique, la danse, la littérature n'étaient surtout pas négligées. Certains des plus beaux vers de notre littérature ont été l'écho de sentiments féminins. En fait, la femme a joué un rôle essentiel dans l'histoire des belles-lettres japonaises. La danse (je parle ici des jeunes filles samouraï et non des *geisha*) devait mettre de la douceur dans leurs gestes. La musique nourrissait les heures où leur père ou leur mari s'ennuyaient. Ni l'art ni la technique n'étaient le but de cet apprentissage ; celui-ci était la purification du cœur. Il est dit qu'une note ne sera pas harmonieuse si le cœur de celui qui joue n'est pas lui-même en harmonie. Comme en ce qui concerne l'entraînement des

jeunes, une idée prévaut ici : tout talent n'est jamais plus que le serviteur des valeurs morales. Nos jeunes filles cultivent assez de musique et de danse pour ajouter de l'éclat à leur vie, mais en aucun cas de la vanité ou de la fantaisie. J'apprécie la rudesse de ce prince perse qui, lors d'un bal à Londres, fut invité à participer aux réjouissances : il répondit abruptement que dans son pays, on prévoyait des filles spécialement formées pour cette sorte d'activité.

Les talents de nos femmes n'étaient pas recherchés pour la parade ou l'ascension sociale. Ils étaient le délassement et la joie de la famille. S'il arrivait qu'ils se manifestassent pendant des réceptions plus larges, ils n'apparaissaient que comme une générosité aimable du maître de maison – en d'autres termes, ils étaient un élément de courtoisie domestique dévolue à la femme dans le devoir essentiel d'hospitalité. L'attachement aux tâches domestiques était la base de son éducation. On pourrait dire que les talents des femmes dans le vieux Japon, qu'ils aient un caractère martial ou pacifique, étaient principalement destinés au ménage. Aussi loin qu'elles allassent, elles ne perdaient jamais de vue ce centre qu'est le foyer. Elles travaillaient, peinaient, et donnaient leur vie afin de préserver l'honneur et l'intégrité de ce foyer. Nuit et jour, elles chantaient pour le nid d'une voix ferme et tendre, courageuse et plaintive. La fille se sacrifiait à son père, la femme à son mari, la mère à son fils. Depuis sa plus petite enfance la femme était amenée à renoncer à elle-même, à tout esprit d'autonomie. Son avenir n'était fait que de dépendance et de services. Elle était au service de l'homme jusque dans sa chair : si sa présence était utile, elle restait sur le devant de la scène avec lui ; si elle le gênait dans sa destinée, elle se retirait derrière le rideau. Il est arrivé que des jeunes filles amoureuses de jeunes hommes qui leur rendaient leur sentiment, aient estimé devoir se défigurer intérieurement, cesser d'être désirables, pour que leurs jeunes admirateurs reviennent à un juste sens de leur devoir. Pour la jeune fille samouraï, Azuma est la femme idéale. L'homme qui conspirait contre son mari l'aimait. Elle fit semblant de faire partie de son complot. Dans la nuit, elle réussit à prendre la place de son époux et le sabre de son amant-assassin s'abattit sur sa propre tête. La lettre qui suit fut écrite par la femme d'un jeune *daimyō* peu avant de se suicider. Elle n'appelle aucun commentaire :

« Il m'a été dit que ni évènement imprévu ni heureuse fortune ne peuvent changer le cours des destinés ici-bas, et que tout se déroule suivant un plan. S'abriter sous la même branche ou boire dans le même fleuve est en quelque

sorte décrété en des âges antérieurs à notre naissance. Depuis que nous avons été unis par les liens éternels du mariage, il y a de cela bientôt deux ans, mon cœur a suivi le tien, pareil à l'ombre attachée à son objet. Nos cœurs sont liés inséparablement ; chacun aimant, chacun aimé. J'ai appris à l'instant que le combat à venir serait ta dernière épreuve. Accepte donc l'adieu de ta compagne qui t'aime. Il m'a été enseigné que Kowu, le puissant guerrier de la Chine Ancienne, perdit une bataille pour avoir répugné à se séparer de sa Gu favorite. Yoshikana, lui aussi, pour courageux qu'il était, mena sa cause au désastre par sa trop grande faiblesse à faire sans tarder ses adieux à sa femme. Pourquoi moi, à qui le monde n'offre plus ni espoir ni joie – pourquoi devrais-je te distraire, toi ou tes pensées, par ma vie ? Ne te détourne jamais, je t'en prie, ne te détourne jamais de notre bon maître Hideyori et des bienfaits qu'il a accumulés sur ta tête. La gratitude que nous lui devons est plus profonde que la mer et plus haute que les collines. »

La volonté des femmes de s'abandonner toute entière pour le bien de leur mari, de leur foyer, de leur famille, ainsi que l'honneur qu'elles en tiraient, était comparable au sacrifice des hommes pour leur maître et leur pays. Le renoncement à soi-même, sans lequel l'énigme de la vie ne peut être résolue, était la clef de la loyauté chez l'homme aussi bien que de la domesticité chez la femme. Elle n'était pas plus l'esclave de son mari que lui était l'esclave de son seigneur, et le rôle qu'elle jouait dans son foyer était appelé *naijo*, « l'aide intérieure ». Dans l'échelle des services, venait d'abord celui de la femme, qui s'abandonnait dans la destinée de son époux. Au-dessus se trouvait celui de l'homme, qui pouvait s'abandonner dans la destinée de son maître, qui à son tour pouvait servir le ciel. Je connais les faiblesses de cet enseignement et je sais bien que la supériorité de la religion chrétienne est ici la plus évidente, car elle demande à chaque être, sans exception, d'être responsable de ses actes devant son créateur. Néanmoins cette doctrine du service – c'est-à-dire le fait de servir la cause d'un plus haut que soi, même si cela implique de faire le sacrifice de son individualité – cette doctrine du service, qui est la plus sublime que le Christ ait prêchée, la dimension sacrée la plus haute de Sa mission, est une vérité éternelle et c'est sur elle que se fonde l'esprit du *Bushidō*.

Mes lecteurs ne m'accuseront pas de préjugés excessifs en faveur d'un abandon servile de la volonté. J'accepte dans une large mesure la conception préconisée et défendue avec science et pénétration par Hegel, à savoir que

l'histoire serait un parcours vers la réalisation de la liberté. Je veux simplement montrer que tout l'enseignement du *Bushidō* était si profondément imprégné de l'esprit d'autosacrifice, qu'il n'était pas seulement exigé pour la femme mais aussi pour l'homme. Il ressort de ce constat que tant que l'influence de ces préceptes ne sera pas entièrement balayée, notre société n'aura aucune perspective de voir réaliser cet espoir exprimé imprudemment par un exégète américain des droits de la femme : « Puissent toutes les filles du Japon se soulever ensemble contre les anciennes coutumes ! » Outre qu'on se demande quelle chance une telle révolte aurait d'aboutir, améliorerait-elle le statut de la femme ? Les droits qu'elle gagnerait par un processus aussi sommaire vaudraient-ils les bénéfices d'un naturel si doux, d'une tranquillité de mœurs, qui est leur présent héritage ? La perte du sens du sacrifice au foyer de la part des matrones romaines n'a-t-elle pas été suivie par une corruption morale si choquante qu'elle ne peut être précisée ? Les réformateurs américains peuvent-ils nous assurer que la révolte de nos filles va nécessairement dans le cours que l'histoire ? Ces questions sont graves. Les changements doivent venir et viendront sans révolte ! Voyons, en attendant, si le statut du beau sexe sous la loi du *Bushidō* était déplorable au point de nécessiter ce soulèvement tant désiré.

On nous parle beaucoup de « l'extraordinaire » respect que les chevaliers européens avaient pour « Dieu et les femmes » – l'incompatibilité de ces deux termes en fait d'ailleurs rougir Gibbon. Hallam nous dit par ailleurs que la morale féodale était grossière et que la galanterie masquait les amours illicites. Le pouvoir hiérarchique des possesseurs de chevaux sur les plus faibles a nourri la réflexion de nombreux philosophes. Guizot soutient que le féodalisme et la chevalerie ont eu une influence très positive, tandis que Spencer constate que dans une société militaire (et si la société féodale n'est pas militaire, qu'est-elle ?) le rang de la femme est nécessairement un rang subalterne et qu'il ne devient plus enviable qu'à mesure de l'industrialisation de la société. Quelle théorie retiendrons-nous donc, pour définir l'organisation sociale du Japon médiéval, celle de Guizot ou celle de Spencer ? Je suggérerais volontiers de n'en rejeter aucune. La classe militaire du Japon était exclusivement celle des samouraïs et se composait d'environ deux mille âmes. Leurs supérieurs étaient les militaires de classe noble, les *daimyō*, ainsi que les nobles de cour, les *kuge* (ces nobles sybarites[5] accaparaient les plus hautes distinctions et les plus grandes responsabilités mais n'étaient combattants qu'en titre). Ces trois groupes dominaient la

masse des petites gens – artisans, commerçants et paysans – dont la vie se dévouait aux arts de la paix. Ainsi, ce que Herbert Spencer avance comme les caractéristiques d'une société de type militaire ne s'applique exclusivement qu'à la caste des samouraïs, tandis que les autres classes – supérieures ou inférieures – se rassemblent dans un modèle de société qui est plutôt du type « industriel ». Ceci est abondamment illustré par le rang, si sensible, de la femme, qui ne se verra jamais octroyer moins de liberté que parmi les samouraïs, alors que force est de constater que plus la classe sociale était basse (par exemple chez les petits artisans), plus l'homme et la femme se trouvaient en position d'équité. Il en était de même, et cela pourrait surprendre encore plus, dans la haute noblesse, où les relations entre les deux sexes étaient peu marquées par leur différence. Ceci essentiellement parce que les nobles oisifs étaient devenus littéralement efféminés et que cette différence entre homme et femme n'avait ainsi, de toute façon, que peu d'occasions d'être mise en évidence. La proposition de Spencer se trouve donc tout à fait justifiée par la société de l'Ancien Japon. Quant à Guizot, ceux qui liront son analyse de la communauté féodale ne devront pas oublier à quel point il avait un préjugé favorable envers la haute noblesse, de sorte qu'il généralise une appréciation qui ne s'applique en fait qu'aux *daimyō* et aux *kuge*.

Je me serais rendu coupable d'une grossière entorse à la vérité historique si mes mots avaient transmis l'idée que la femme et son rôle étaient méprisés dans l'esprit du *Bushidō*. Je n'hésite pas à constater qu'elle n'était pas considérée comme l'égale de l'homme. C'est une chose. Avant que l'on apprenne à parler clairement et à ne pas confondre différences et inégalités, les confusions et les malaises subsisteront toujours à ce sujet.

Si on considère le peu d'occasions où les hommes sont égaux entre eux, devant les tribunaux ou en politique, cela paraît presque ridicule d'entamer une discussion sur l'égalité entre les sexes. Lorsque la Déclaration d'Indépendance américaine affirme que les hommes ont été créés égaux, elle ne s'inquiète pas des attributs intellectuels et physiques ; elle ne fait que répéter ce qu'Ulpian a énoncé il y a déjà très longtemps, à savoir que, devant la loi, tous les hommes doivent être égaux. Les droits civiques sont ici ce qui mesure leur degré d'égalité. Si la loi était la seule échelle pour définir le rang de la femme dans une communauté, il serait aussi simple d'évaluer cette place que de savoir son poids, au gramme près. Mais la vraie question est :

existe-t-il une mesure pour comparer les positions sociales respectives des deux sexes ? Est-il correct, suffit-il de comparer le statut de la femme au statut de l'homme dans la société, comme on compare la valeur de l'argent à celle de l'or, puis de donner les pourcentages ? Une analyse fondée sur de telles prémisses ne peut pas mesurer la valeur réelle, fondamentale, d'un être humain : sa valeur intrinsèque. Au regard de l'infinie variété des éléments nécessaires pour que chacun des deux sexes remplisse sa mission spécifique sur cette terre, il faudrait, pour juger de l'un par rapport à l'autre, envisager un point de vue composite ou, pour utiliser un vocabulaire économique, un double standard. Le *Bushidō* avait une vision des choses, et celle-ci était, en quelque sorte, double. Il a tâché d'évaluer la valeur de la femme sur un champ de bataille et dans son foyer. Dans un cas elle n'est rien, dans l'autre tout. Le traitement réservé par le *Bushidō* à la femme suit cette logique : en tant qu'unité socio-politique elle comptait peu, en tant qu'épouse et mère, on lui témoignait le plus haut respect et elle faisait l'objet d'une très profonde affection. Pourquoi dans une nation aussi militariste que la Rome antique, les matrones étaient-elles si vénérées ? N'est-ce pas justement parce qu'elles étaient des *matronae*, des mères ? C'est parce qu'elles étaient mères que les hommes s'inclinaient devant elles, non parce qu'elles combattaient ou parce qu'elles faisaient les lois. Ainsi faisions-nous. Pendant que les pères ou les maris étaient partis dans les champs ou à la guerre, la gestion de la maison était entièrement sous la responsabilité des mères et des femmes. L'éducation des enfants était entre leurs mains, et jusqu'à leur protection. À l'origine, les exercices militaires que l'on faisait faire aux femmes, comme je l'ai déjà dit, devaient leur permettre de diriger et de suivre avec pertinence l'éducation de leurs enfants.

J'ai souvent constaté que des commentateurs étrangers très mal informés se sont forgés un a priori très superficiel sur nos manières avec nos femmes. À cause de l'expression couramment employée par les hommes pour désigner leur compagne : « ma rustique épouse », ils déclarent que nous méprisons ces dernières. Faire remarquer que des phrases comme « mon insensé de père », « mon satané fils » ou « imbécile que je suis », – et d'autres encore – sont d'usage courant, constitue sûrement la réponse appropriée.

Je pense en fait que notre conception de l'union par le mariage va plus loin, à certains égards, que la conception chrétienne. « L'homme et la femme ne feront qu'un ». L'individualisme anglo-saxon a du mal à renoncer

totalement à l'idée que le mari et la femme sont deux personnes distinctes : ainsi lorsque les époux sont en désaccord, on leur reconnaît des droits à chacun, et lorsqu'ils s'entendent, leurs dialogues sont truffés de toutes sortes de noms d'animaux ineptes et de flatteries ridicules. Cela nous paraît tout à fait irrationnel, à nous Japonais, d'entendre un homme ou une femme parler à quelqu'un de l'autre moitié de lui-même et d'annoncer que cette autre moitié de lui – meilleure ou pire que la première – est belle, intelligente, généreuse ou je ne sais quoi d'autre. Est-il de bon goût de parler de soi en termes « d'intelligence », « de beauté » et du reste ? Nous estimons que vanter sa femme est comme vanter une partie de soi-même, et la louange de soi est considérée chez nous comme de très mauvais goût, pour ne pas dire davantage. D'ailleurs, j'ose espérer qu'il n'en est pas autrement chez les chrétiens ! Cette parenthèse est longue, mais je l'ai faite parce qu'il était nécessaire d'éclaircir cette habitude des Japonais en général et des samouraïs en particulier de rabaisser leur femme… par politesse.

Pour les races teutoniques[6] qui débutèrent leur histoire tribale dans la crainte révérencieuse du sexe faible (bien que cela disparaisse lentement en Allemagne) comme pour les Américains qui vécurent les débuts de leur jeune nation dans la douloureuse conscience du nombre insuffisant de femmes à leurs côtés (aujourd'hui, ce nombre augmente, mais il est à craindre justement qu'elles soient en train de perdre rapidement le prestige dont bénéficiaient leurs mères coloniales), le respect que l'homme doit à la femme est devenu l'élément le plus important de la morale dans la civilisation occidentale. Dans l'éthique martiale du *Bushidō*, la ligne de partage entre le bien et le mal se situait ailleurs. Elle se faisait sur la question du devoir qui liait l'homme à son essence divine ainsi qu'aux autres hommes par l'un des cinq types de relations que j'ai déjà décrits. Parmi ces relations sur lesquelles nous avons attiré l'attention du lecteur, figurait la loyauté ; c'est-à-dire la relation entre deux hommes, l'un vassal et l'autre seigneur. Les autres relations, je n'ai fait que les évoquer quand il y avait lieu, puisqu'elles n'étaient pas particulières à l'esprit du *Bushidō*. Ce sont les affections naturelles qui en forment la base commune ; c'est pourquoi ces relations sont universellement comprises par tous les hommes. Seuls les enseignements privilégient certains types de relation sur les autres. Il me vient maintenant à l'esprit la puissance et la tendresse si singulières de l'amitié entre hommes. Aux liens forgés par la fraternité d'armes, l'amitié ajoute souvent un attachement romantique – que la séparation des deux sexes pendant la

jeunesse ne peut qu'avoir exacerbé, une séparation qui empêchait l'affection de suivre sa voie naturelle alors que cette voie lui avait été ouverte dans la chevalerie occidentale ou dans les relations libres des pays anglo-saxons. Je pourrais écrire des pages entières pour raconter les versions japonaises de l'histoire de Damon et Pythias ou d'Achille et Patrocle ; je pourrais décrire, dans le langage du *Bushidō*, des liens aussi sympathiques chez nos samouraïs que ceux qui unissaient David et Jonathan.

Il n'est pas surprenant que les vertus et les enseignements des préceptes de la chevalerie ne soient pas restés propres à la classe militaire. Ce qui nous incite à considérer sans délai l'influence du *Bushidō* sur l'ensemble de la nation.

---

1 **Weaver** : tisserand.

2 **Milkmaid** : trayeuse.

3 **Pélagie et Dominina** : saintes et martyres.

4 **Virginie** : référence au roman du XVII^{e} siècle « Paul et Virginie ». La pudeur et la chasteté de l'héroïne la conduisit à la mort car elle mourut noyée pour avoir refusé d'ôter ses vêtements.

5 **Sybarite** : personne qui recherche les plaisirs de la vie dans une atmosphère de luxe et de raffinement.

6 **Teutonique** : (à l'origine) qui appartient au pays des anciens Teutons (Germanie). L'ordre teutonique est un ordre de chevalerie fondé en 1125 et disparu au XVI^{e} siècle.

L'influence du Bushidō

JUSQU'À MAINTENANT, nous n'avons mis la lumière que sur quelques-uns des pics qui s'élèvent au-dessus de la vaste étendue des vertus de nos samouraïs, elle-même tellement plus élevée que le niveau général de notre nation. Comme le soleil qui, en se levant, effleure d'abord les plus hauts sommets d'une teinte rousse, puis éclatante, tandis que ses rayons descendent plus bas dans la vallée, l'éthique qui illuminait l'ordre guerrier éclaira les masses avec le temps. La démocratie élève à son chef un prince naturel, l'aristocratie insuffle un esprit de prince au peuple. Les vertus ne sont pas moins contagieuses que les vices. « Il suffit d'un seul sage dans un groupe pour que tous le deviennent ; la contagion est rapide » dit Emerson. Aucun groupe ni aucune classe sociale ne peut résister au pouvoir diffus de l'influence morale.

On peut gloser tant qu'on le veut sur la marche triomphante de la liberté à l'anglo-saxonne, il n'empêche, l'impulsion est rarement venue des masses. Cette fameuse liberté n'était-elle pas plutôt l'ouvrage des propriétaires terriens et des gentlemen ? Il est très vrai de dire avec Taine que « ces trois syllabes, telles qu'elles sont utilisées de l'autre côté de la Manche, résument l'histoire de la société anglaise ». Tout de même, la démocratie pourrait en toute confiance émettre quelques objections à une telle affirmation et poser en retour la question suivante : « Lorsqu'Adam travaillait la terre et que Ève tissait des vêtements, où était alors le gentleman ? » Quel dommage qu'aucun gentleman ne se trouvait dans le jardin d'Éden ! Les « premiers parents » ont sans doute beaucoup regretté son absence car il leur aurait été d'une aide précieuse. S'il avait été là, non seulement l'apparence du jardin aurait été de meilleur goût, mais en plus ils auraient appris, sans passer par cette expérience pénible, que désobéir à Jéhovah était déloyauté et manque d'honneur, trahison et rébellion.

Ce que le Japon était, il le devait aux samouraïs. Ils étaient la fleur de la

nation, mais ils en étaient aussi les racines. Toutes les qualités bienveillantes du Ciel coulaient en eux. Quoiqu'ils se gardèrent bien de se rapprocher socialement du reste du peuple, ils personnifiaient l'idéal moral et guidaient par l'exemple. Je reconnais que le *Bushidō* avait des enseignements ésotériques et des enseignements exotériques ; ces derniers avaient une valeur eudémonique[1], veillant au bien-être et au bonheur de chacun ; les premiers insistaient sur la pratique des vertus pour elles-mêmes.

À l'époque la plus chevaleresque de l'Europe, les chevaliers ne représentaient, en nombre, qu'une infime partie de la population, mais comme le souligne Emerson : « Dans la littérature anglaise, la moitié des pièces de théâtre et la totalité des romans, de Sir Philip Sidney à Sir Walter Scott, dépeignent cette figure. » Remplacez Sidney et Scott par Chikamatsu et Bakin, et vous obtiendrez les grandes lignes de l'histoire de la littérature japonaise.

Les innombrables véhicules de l'amusement et de l'instruction populaire – les théâtres, les baraques des conteurs, les estrades des prédicateurs, les histoires chantées dans la rue, les romans – ont pris pour thème essentiel la glorieuse histoire des samouraïs.

Les paysans assis dans leurs cabanes autour de leur feu, encore aujourd'hui, ne se lassent pas de rappeler les hauts faits de Yoshitsune et de son fidèle serviteur Benkei, ou ceux des deux courageux frères Soga.

Les gamins au visage maculé de terre écoutent bouche bée jusqu'à ce que la dernière brindille ait fini de brûler et que le feu meure dans ses braises ; leurs cœurs rougeoyant encore de l'histoire qu'ils viennent d'entendre.

Les commis et les vendeurs, leur journée de travail finie, quand les *amado* (volets) du magasin sont rabattus, flânent ensemble et se racontent l'histoire de Nobunaga et de Hideyoshi jusque tard dans la nuit, jusqu'à ce que le sommeil s'abatte sur leurs yeux lourds et les emmène du travail pénible de l'échoppe à l'aventure permanente des champs de bataille.

Au bébé qui commence tout juste à marcher, on apprend à zézayer les exploits de Momotaro, un téméraire qui conquit le pays des ogres. Les filles même sont tellement baignées de cet amour général pour les faits d'armes et les vertus des chevaliers que, comme Desdemone, elles ne désirent rien tant que d'entendre d'une oreille gourmande les aventures romantiques des samouraïs.

Le samouraï s'est élevé jusqu'au bel idéal de la race tout entière. « Parmi les fleurs, celle du cerisier est reine, parmi les hommes le samouraï est roi » chantait le peuple.

Exclue de toute activité commerciale, la classe militaire n'intervenait pas elle-même dans le commerce ; en revanche, aucun centre d'activité humaine, aucune ligne de pensée, n'était tout à fait exempt de l'élan du *Bushidō*. Le Japon intellectuel et moral était directement ou indirectement l'œuvre du *Bushidō*.

Dans *Aristocraty and Evolution*, un livre particulièrement révélateur, Mallock nous dit à sa façon éloquente que « l'évolution sociale, pour ce qui n'en est pas biologique, pourrait être définie comme le résultat involontaire des volontés des grands hommes ». Il ajoute que le progrès historique est suscité « non par les difficultés que la communauté en général rencontre pour vivre, mais par les difficultés rencontrées par une petite partie de cette communauté pour commander, diriger, et utiliser la majorité de la meilleure façon. » Quelles que soient les critiques que l'on puisse émettre sur la solidité des arguments de Mallock, ces remarques semblent assez pertinentes au regard de la part importante qu'a joué le *bushi* dans le progrès social de notre Empire, aussi haut qu'il se soit élevé.

Le développement d'un certain ordre d'hommes, que l'on désignait sous le nom de *otoko-date*, « les leaders naturels de la démocratie », montre également à quel point l'esprit du *Bushidō* a imprégné toutes les classes sociales. C'étaient des hommes dévoués. Chaque pouce de chair fort de la force née d'un puissant esprit viril. À la fois porte-parole et gardien des droits populaires, chacun d'eux avait derrière lui des centaines de milliers d'âmes qui offraient le service « de leur corps, de leur vie, de leurs biens, et de leur honneur terrestre ». Appuyés par une grande multitude de travailleurs impulsifs et impétueux, ces hommes nés « chefs » étaient une formidable réponse à l'explosion de l'ordre des deux sabres.

L'esprit du *Bushidō* s'est écoulé de la classe sociale d'où il était originaire vers les classes inférieures, et joua le rôle d'un levain pour les masses, fournissant une morale à toute la population. Les préceptes de la chevalerie, conçus d'abord pour la gloire de l'élite, devinrent avec le temps une inspiration, et une aspiration, pour la nation tout entière ; et bien que la populace ne puisse atteindre la hauteur morale de ces âmes nobles, *Yamato damashi*, « l'Esprit du Japon », en vint à exprimer le *Volksgeist*[2] de notre île.

Si la religion, comme Matthew Arnold la définit, n'est autre que « la moralité touchée par l'émotion », peu de systèmes éthiques sont plus susceptibles d'être élevés au rang de religion que le *Bushidō*. Par ce chant, Motoori Norinaga a traduit en mots le sentiment muet de la nation tout entière :

Îles de ce Japon sanctifié !
Que votre esprit Yamato
soit admiré par les étrangers,
Alors – embaumant l'air illuminé par le soleil du matin,
Que la fleur de cerisier s'envole, sauvage et belle !

Oui, la fleur de cerisier a depuis longtemps été la fleur préférée de notre peuple et l'emblème de notre caractère. Notez les termes employés par le poète : la fleur sauvage du cerisier embaumant au soleil levant.

L'esprit du Yamato n'est pas une plante fragile et tendre, c'est une pousse sauvage – naturelle. Elle est née de notre sol. Ses qualités « accidentelles » ne sont pas particulièrement distinctes de celles de plantes d'autres pays, mais dans son essence elle est le produit originel et spontané de nos climats. Cependant son harmonie avec son lieu de naissance n'est pas la seule cause de notre attachement pour elle. Le raffinement et la grâce de sa beauté interpellent notre sens esthétique comme aucune autre fleur ne le fait. Nous ne pouvons pas partager l'admiration que les Européens portent à leur rose, à laquelle il manque la simplicité de notre fleur. Les épines que la rose cache sous sa douceur ; la ténacité avec laquelle elle s'accroche à la vie, comme si elle repoussait ou craignait la mort, comme pour lutter contre une fin prématurée – tout cela pour faner sur sa tige – ses couleurs trop vives et son odeur lourde, ce sont là des traits tellement différents de notre fleur, qui ne porte ni poignard ni poison sous sa beauté, qui est toujours prête à quitter la vie dans un souffle à l'appel de la nature, dont les couleurs ne sont jamais fastueuses, et dont la senteur légère ne lasse jamais ! La beauté des couleurs et des formes est limitée au sens de la vue – c'est une qualité fixe de l'existence, alors que l'odeur est volatile, éthérée comme l'haleine de la vie. Dans toute cérémonie religieuse, l'encens et la myrrhe jouent un rôle fondamental. Les senteurs ont quelque chose de spirituel. Lorsque le

délicieux parfum de la fleur de cerisier emplit l'air du petit matin, au moment où le soleil monte pour illuminer d'abord les îles de l'Extrême Orient, inhaler le souffle même de cette journée magnifique est une sensation si stimulante, que j'en connais peu d'aussi intense.

Si le Créateur Lui-même prend de nouvelles résolutions au moment précis où une agréable fumée monte jusqu'à Lui (Gen. VIII, 21), est-il étonnant que la saison aux douces senteurs de la fleur de cerisier soulève la nation tout entière et appelle chacun hors de sa demeure ? Ne leur en voulez pas si les corps oublient pendant un temps labeur et besogne, si les cœurs oublient passion et chagrin ! Une fois ce court plaisir passé, tous retournent à leur travail journalier avec une force renouvelée et de nouvelles résolutions. On le devine, dire que la fleur de cerisier est la fleur de la nation japonaise à des implications différentes.

Mais cette fleur, si délicate, si éphémère, portée partout où le vent souffle, et prête à disparaître à jamais après avoir exhalé une bouffée de parfum – cette fleur est-elle donc l'image de l'esprit du Yamato ? L'âme du Japon est-elle si piteusement mortelle ?

---

1 **Eudémonisme** : théorie morale fondée sur l'idée du bonheur conçu comme bien suprême.

2 **Volksgeit** : en allemand, esprit du peuple.

Le Bushidō est-il toujours vivant ?

LA CIVILISATION OCCIDENTALE, Dans sa marche impérieuse à travers notre pays, a-t-elle déjà effacé toute trace de l'ancienne discipline ? Il serait triste que l'âme d'une nation puisse mourir en aussi peu de temps. Et ce serait une bien pauvre âme celle qui succomberait aussi facilement à des influences extérieures.

L'ensemble des éléments psychologiques qui constituent le caractère national est aussi serré que le lien irréductible des espèces à leur caractéristique essentielle : « le poisson et ses nageoires, l'oiseau et son bec, l'animal carnivore et ses dents ». Dans un récent ouvrage, *The Psychology of Peoples*, débordant d'affirmations superficielles et de généralisations brillantes, LeBon déclare : « Les découvertes qui sont le fruit de l'intelligence sont un patrimoine commun à toute l'humanité ; les qualités ou les défauts personnels constituent le patrimoine exclusif de chaque peuple : ils sont de solides rochers que les eaux doivent polir chaque jour pendant des siècles avant de réussir à en user même les aspérités extérieures ». Voilà des mots puissants à partir desquelles il serait bon de raisonner si seulement on pouvait effectivement mettre la main sur « les qualités et les défauts personnels qui constituent le patrimoine exclusif de chaque peuple ». Des théories aussi schématiques avaient été lancées bien avant que LeBon commence à écrire son livre, et leur fausseté avait été démontrée, toujours bien avant LeBon, par Theodor Waitz et Hugh Murray. Dans notre étude des différentes vertus inspirées par le *Bushidō*, nous avons pris soin d'établir un florilège de références et d'illustrations européennes afin de faciliter une comparaison, et nous n'avons pu que constater qu'aucune qualité de notre caractère n'était un patrimoine exclusif. Il est vrai que l'ensemble constitué de nos qualités morales présente un aspect tout à fait unique. C'est cet ensemble que Emerson nomme la « somme complexe dont chaque grande force fait partie comme un ingrédient fait partie d'une recette. » Mais au lieu de faire de ces forces, comme LeBon, un patrimoine exclusif d'une race ou d'un peuple, le

philosophe de la Concorde les désigne comme « un élément qui dans chaque pays, unifie même les gens dont les personnalités sont les plus fortes ; qui rend chacun intelligible et agréable pour les autres ; un élément si précis que son absence est immédiatement ressentie comme l'oubli du signe maçonnique ».

On ne peut pas dire que le caractère qui s'est imposé à notre nation, et plus particulièrement aux samouraïs par l'esprit du *Bushidō*, forme « l'élément irréductible d'une espèce » mais il n'y a aucun doute qu'il est la source d'une grande vitalité. Même si le *Bushidō* n'avait été qu'une force purement physique, le dynamisme qu'il généra pendant ces sept cents dernières années ne pourrait pas s'éteindre aussi subitement. Même s'il n'était transmis que par l'hérédité, son influence serait déjà extrêmement étendue. Imaginez que, comme l'économiste français Cheysson l'a calculé – en supposant qu'un siècle comporte trois générations – « le sang d'au moins vingt millions de personnes vivant en l'an 1000 coulerait dans les veines de chacun d'entre nous ». N'importe quel paysan grattant le sol, « courbé par le poids des siècles » a les veines pleines du sang des âges anciens, et il est, en cela, autant notre frère que « celui du bœuf ».

Le *Bushidō* est un pouvoir dont on a peu conscience et auquel on ne peut résister. Il a modifié la nation dans son ensemble et chaque individu. La confession qu'écrivit Yoshida Shoin, l'un des plus grands génies précurseurs du Japon moderne, la veille de son exécution, illustre bien cette influence, comme nous le montre la strophe suivante :

Je voyais clairement que ce chemin devait
se terminer à la mort.
L'esprit du Yamato est ce qui me précipita
À oser quoi qu'il advienne.

Jamais vraiment formulé, le *Bushidō* était, et est toujours, l'esprit qui nous anime, la force motrice de notre pays.

Ransome affirme que « trois Japon différents existent aujourd'hui côte à côte : le vieux Japon, qui n'est pas encore tout à fait mort, le nouveau Japon, qui est à peine né mais dont l'esprit est présent, et le Japon de la transition,

qui traverse aujourd'hui une période des plus critiques. » Si ceci est juste dans la plupart des cas, et tout particulièrement par rapport aux institutions concrètes actuelles, cette affirmation, lorsqu'elle est appliquée à des notions éthiques fondamentales, demande certains ajustements. Le *Bushidō*, artisan et produit du vieux Japon, est encore le principe qui guide la transition et qui évaluera la force potentielle de l'ère nouvelle.

Les grands hommes d'État qui dirigèrent le gouvernail de notre nation à travers l'ouragan que fut la Restauration et le tourbillon de rajeunissement national, étaient des hommes qui ne connaissaient pas d'autre enseignement moral que les préceptes de la chevalerie. Certains écrivains ont essayé récemment de prouver que les missionnaires chrétiens ont joué un rôle non négligeable dans l'évolution vers le Nouveau Japon. Je rendrai volontiers les honneurs à ceux auxquels ils sont dus ; mais ces honneurs peuvent encore difficilement être rendus à ces bons missionnaires. Pour ma part, je crois que les missionnaires chrétiens font de grandes choses pour le Japon. Notamment dans le domaine de l'éducation, et tout spécialement de l'éducation morale. Mais le travail de l'esprit, mystérieux, insaisissable, mais sûrement pas le moins sûr, reste caché dans un secret presque mystique. Quoique fassent nos bons missionnaires, l'effet ne sera jamais qu'indirect. Non, jusqu'à présent, les missions chrétiennes n'ont eu que peu de répercutions visibles sur la construction du caractère du Nouveau Japon. C'est le *Bushidō*, simple et pur, qui a accéléré notre marche, que ce soit vers le bonheur ou le malheur. Ouvrez les biographies des artisans du Nouveau Japon – Sakuma Shozan, Saigo Takamori, Okubo Toshimichi, Kido Takayoshi, sans compter l'importance chaque jour affirmée de personnalités encore vivantes telles que Okuma Shigenobu, Itagaki Taisuke, etc. – et vous découvrirez que c'est sous l'élan des samouraïs qu'ils pensaient et écrivaient. Lorsque, après avoir passé du temps à étudier et à observer l'Extrême-Orient, Henry Norman déclara que la seule chose qui différenciait le Japon des autres despotismes orientaux était « le règne, parmi son peuple, du plus strict, du plus noble et du plus pointilleux des codes de l'honneur que l'homme n'ait jamais conçu », il mit le doigt sur le ressort principal qui fit du nouveau Japon ce qu'il est déjà et qui fera de lui ce qu'il est destiné à être.

La transformation que subit actuellement le Japon est un fait évident aux yeux du monde entier. Dans un travail d'une telle amplitude, plusieurs causes sont bien sûr à évoquer. Mais si l'on devait citer la cause principale, on

n’hésiterait pas un seul instant à invoquer le *Bushidō*. Lorsque le pays tout entier s’ouvrit au commerce extérieur, lorsque furent introduites les dernières inventions dans chaque domaine de la vie, lorsque nous avons commencé à étudier la politique et les sciences occidentales, ce qui nous guidait n’était pas l’intention de développer nos ressources physiques ou d’accroître nos richesses, c’était encore moins une imitation aveugle des habitudes de l’Ouest.

Un observateur minutieux des institutions et des peuples orientaux a écrit ceci :

« Il nous est répété chaque jour combien l’Europe a influencé le Japon, et nous méconnaissons que les changements que ces îles ont connus étaient entièrement autodéterminés, que les Européens n’ont rien enseigné aux Japonais et que c’est le Japon qui de lui-même a choisi d’apprendre auprès des Européens des méthodes d’organisation, aussi bien civiles que militaires, qui jusqu’à présent se sont avérées être efficaces. Le Japon a importé les sciences mécaniques européennes, tout comme, des années auparavant, les Turcs avaient importé l’artillerie européenne. On ne peut pas vraiment appeler cela "subir une influence", sauf si considérer que l’Angleterre subit une influence parce qu’elle rapporte du thé de Chine. Où est l’apôtre, ou le philosophe, ou l’homme d’État, ou le révolutionnaire qui a recréé le Japon ? »

Townsend a fort bien compris que les changements initiés au Japon n’ont pour exclusifs promoteurs que les Japonais eux-mêmes. Si, de plus, il avait orienté ses recherches du côté de notre psychologie, son très pénétrant talent d’observateur lui aurait facilement fait comprendre que le moteur de cette volonté de changement n’était rien d’autre que le *Bushidō*. Le sens de l’honneur. De celui qui ne peut supporter qu’on le regarde de haut comme s’il était d’une étoffe inférieure. Voilà la raison essentielle. Les considérations financières ou industrielles ne sont apparues que plus tard dans ce processus de transformation.

L’influence du *Bushidō* est encore si palpable de nos jours que nos leaders peuvent en mesurer régulièrement la force. Un simple coup d’œil au mode de vie japonais suffit à le rendre manifeste. Lisez Hearn, le plus éloquent et le plus juste interprète de l’esprit du Japon, et vous comprenez que la logique de cet esprit est un exemple pur de la logique particulière du *Bushidō*. La politesse unanimement affichée par les gens de notre peuple, héritage des vertus du samouraï, est bien trop connue pour être rappelée une fois encore.

L’endurance, la force d’âme et la bravoure du « petit Jap » ont été suffisamment mises en évidence pendant la guerre sino-japonaise. « Y a-t-il une nation plus loyale et plus patriotique ? » est une question qu’on entend souvent dans les conversations. Pouvoir répondre à part soi avec fierté : « Non, il n’y en a pas » est entièrement dû à nos préceptes de la chevalerie.

D’un autre côté, il est juste de reconnaître que des mauvais côtés et des défauts de notre caractère, le *Bushidō* en est largement responsable. Notre inaptitude à la philosophie abstraite peut être mise en rapport avec le fait que la gymnastique métaphysique était négligée dans le système d’éducation du *Bushidō*. Alors que certaines de nos personnalités ont déjà acquis une réputation internationale sur le plan des recherches scientifiques, pas un seul n’est parvenu à quoi que ce soit de valable en matière de philosophie. Notre sens de l’honneur est évidemment responsable de notre trop grande susceptibilité ; et si se trouve en nous la vanité que les étrangers nous reprochent, elle est sûrement, elle aussi, une conséquence pathologique de ce sens de l’honneur.

Si vous avez voyagé à travers le Japon, vous aurez sûrement croisé quelquefois un jeune homme non peigné, vêtu d’un costume sans forme, tenant dans sa main une large canne ou un livre et marchant tel un roi à travers les rues avec un air d’indifférence totale aux choses de ce monde ? Ce jeune prince est un *shosei* (étudiant), pour qui la terre est trop petite et les cieux trop bas. Il a ses propres théories sur l’univers et sur la vie. Il habite des châteaux d’air, vit de mots éthérés de la connaissance et d’un peu d’eau fraîche. Dans ses yeux scintille le feu de l’ambition, son esprit est assoiffé de savoir. La disette n’est pour lui qu’un aiguillon pour avancer plus loin ; les biens terrestres sont à ses yeux des fers qui veulent entraver son caractère. Il récite le répertoire de la loyauté et du patriotisme. Il se pose lui-même en gardien de l’honneur national. Avec toutes ses vertus et ses ridicules, il est le dernier fragment du *Bushidō*.

Le *Bushidō* est encore profondément enraciné et très puissant. J’ai dit qu’il était une influence inconsciente et presque muette. Le cœur du peuple, sans qu’il en sache la raison, répond à tout appel fait à cet héritage caché. De fait, la même idée morale, exprimée dans des termes récemment traduits puis dans les termes du vieux *Bushidō*… a une résonance tout à fait différente. Un chrétien récidiviste, qu’aucune persuasion pastorale n’était parvenue à freiner dans sa chute, sut arrêter cette course vers le bas lorsque sa loyauté fut

sollicitée, la vertu de fidélité qu'il devait dans l'ancien temps à son maître. C'est le mot « loyauté » qui réveilla en lui tous les nobles sentiments qu'il était permis de raviver. Un groupe de jeunes trublions impliqués dans une longue « grève étudiante » à l'université, dont l'objet était de témoigner du mécontentement à l'égard d'un professeur, se désolidarisa du groupe après que le directeur leur eût posé deux questions simples : « Votre professeur est-il un homme méritant ? Si c'est le cas vous devez le respecter et le garder dans l'école. Est-il faible ? Dans ce cas il n'est pas noble de pousser un homme qui tombe. » Le problème de l'incompétence scientifique du professeur, qui était la raison des troubles, fut balayé dans l'indifférence face aux problèmes moraux qui venaient d'être soulevés. En éveillant les sentiments que le *Bushidō* cultive, une rénovation morale de grande envergure peut être accomplie.

Une des causes pour lesquelles le travail des missions ne porte pas ses fruits est que la plupart des missionnaires ignorent totalement l'histoire de notre pays – « que nous importent des récits païens ? ». Par conséquent, ils éloignent la religion qu'ils prêchent des modes de pensée auxquels nos aïeux et nous-mêmes avons été familiarisés pendant des siècles. Se moque-t-on de l'histoire d'une nation ? Comme si l'évolution de tout peuple, même des plus misérables sauvages d'Afrique qui ne gardent aucune trace de leur histoire, n'était pas une page de l'histoire de l'humanité dans sa totalité, une page écrite par la main de Dieu Lui-même. Même les races totalement oubliées sont des palimpsestes[1] à déchiffrer pour les yeux qui savent voir. Pour un esprit philosophique et pieux, les races elles-mêmes sont des marques de la divine chirographie[2] clairement tracée, en noir et blanc comme leur peau. D'ailleurs, si cette comparaison a un sens, la race jaune devient une page précieuse dont les lettres sont des hiéroglyphes d'or ! Tout en ignorant les épreuves passées d'un peuple, ces missionnaires se réclament du christianisme qu'ils annoncent comme une religion nouvelle… alors qu'à mes yeux, c'est une « vieille, très vieille histoire » qui, présentée de façon intelligible, exprimée dans un vocabulaire utile pour le développement moral d'un peuple, pourrait facilement trouver à se loger dans les cœurs, quelle que soit la race ou la nationalité. La forme américaine ou anglaise du christianisme, qui comporte moins de grâce et de pureté de celui-ci que de bizarreries et de fantaisies anglo-saxonnes, est une bien pauvre descendance à greffer sur la lignée du *Bushidō*. Celui qui propage la foi nouvelle devrait-il

déraciner l'arbre tout entier, avec le tronc, les feuilles et les branches, pour ensuite planter les graines du Gospel sur un sol ravagé ? Des procédés aussi héroïques sont possibles… à Hawaï, où, à ce qu'on raconte, les deux missions historiques de l'Église militante ont connu un succès total : accumuler un large butin et éliminer la race indigène. Un tel processus est incontestablement impossible au Japon… sans même préciser que ce sont des méthodes que Jésus Lui-même n'aurait pas adoptées pour fonder Son royaume sur Terre.

Il est de notre devoir de prendre plus à cœur les mots suivants, prononcés par un saint homme, un pieux chrétien, et un profond érudit :

« Les hommes ont divisé le monde en deux, païens et chrétiens, sans considérer combien de Bien pouvait se cacher dans l'un, ni combien de Mal pouvait être mêlé à l'autre. Ils ont comparé les meilleures parties d'eux-mêmes avec les pires aspects de leurs voisins, l'idéal du christianisme avec la corruption des Grecs ou des Orientaux. Leur but n'était pas d'être impartial, ils se sont contentés d'accumuler tout ce qui pouvait rendre louables leurs croyances, et méprisables les autres formes de religion. »

Cependant, quelles que soient les erreurs commises par certains individus, il n'y a aucun doute que le principe fondamental de la religion qu'ils prêchent est un pouvoir que nous devons prendre en compte si l'on veut envisager le futur du *Bushidō*, dont les jours sont apparemment déjà comptés. Des signes, alarmants, présagent déjà de son futur. Non seulement des signes, mais des forces redoutables sont à l'œuvre et le menacent.

---

1 **Palimpseste** : (à l'origine) parchemin manuscrit dont on a effacé la première écriture pour pouvoir écrire un nouveau texte.

2 **Chirographie** : étude des signes palmaires et digitaux de la main.

L'avenir du Bushidō

PEU DE COMPARAISONS HISTORIQUES sont plus judicieuses que la comparaison entre la chevalerie en Europe et le *Bushidō* au Japon. Si l'histoire se répète bien, il y a fort à parier que le destin de la première se retrouvera dans le destin du second. St Palaye donne des explications au déclin de la chevalerie : les causes particulières qu'il invoque, liées à des raisons locales, sont bien sûr peu applicables aux conditions japonaises, mais les causes plus larges et plus générales qui contribuèrent à ébranler la chevalerie pendant et après le Moyen Âge jouent pareillement un rôle dans le déclin du *Bushidō*.

Il existe cependant une différence de taille entre l'expérience de ces deux civilisations. Au Japon, à la différence de l'Europe qui se vit recevoir un nouveau souffle de vie lorsque la chevalerie se détourna du féodalisme et fut adoptée par l'Église, aucune religion n'était assez puissante pour nourrir le *Bushidō*. De sorte que, lorsque l'institution mère, le féodalisme, disparut, celui-ci se trouva orphelin et dut survivre par lui-même. Certes la complexe organisation militaire actuelle l'a gardé sous ses auspices, mais nous ne pouvons pas ignorer que la guerre moderne ne sera guère compatible avec son expansion continue. Le shintoïsme, qui l'éleva dans son enfance, est lui-même « en retraite ». Les vénérables sages de la Chine antique sont aujourd'hui supplantés par les parvenus intellectuels tels Bentham ou Mill. Des théories morales confortables, flatteuses pour les tendances chauvinistes dans l'air du temps – et en cela considérées facilement comme bien adaptées aux besoins d'aujourd'hui – ont été inventées et promues à l'envi. Pour l'instant cependant nous n'entendons que la discordance de leurs voix perçantes dont l'écho se disperse à travers les colonnes d'une presse à sensation.

Les principautés et les pouvoirs se dressent contre les préceptes de la chevalerie. Comme Veblen le souligne, déjà « le déclin du code cérémonial –

qu’on pourrait simplement appeler "la vulgarisation de la vie" – parmi les classes industrielles elles-mêmes, est devenu, aux yeux de toutes les personnes raffinées et sensibles, l’une des pires énormités de la civilisation lors de ces dernières années. » L’irrésistible marée de la démocratie triomphante, qui ne peut tolérer aucune forme de trust, – et le *Bushidō* était bien un trust organisé par ceux qui avaient aussi le monopole des réserves du capital intellectuel et culturel et qui fixaient les degrés et les valeurs des qualités morales – cette marée donc, est à elle seule assez puissante pour engloutir ce qui reste du *Bushidō*. Les forces sociales éveillées s’opposent au pointilleux esprit de classe, et la chevalerie, comme Freeman en a fait souvent la critique, est un esprit de classe. La société moderne, si elle veut prétendre à une unification sociale, ne peut se permettre d’admettre « des obligations purement personnelles conçues en fonction des intérêts d’une classe fermée. » Ajoutez à cela les progrès de l’instruction populaire, des arts et du secteur industriel, du bien-être et de la vie urbaine, et il semble évident que ni les sabres les plus affûtés des samouraïs ni les flèches les plus effilées et les arcs les plus durs ne peuvent rien y faire. L’État construit sur le roc de l’honneur, et fortifié par ce roc, – l’appellerions-nous *Ehrenstaat*[1], ou d’après le nom que Carlyle inventa : « l’héroarchie » ? – est très rapidement en train de tomber entre les mains des juristes ergoteurs et de politiciens jargonneurs, armés de machines à détruire toute logique. Les mots qu’un grand penseur utilisa pour parler de Thérésa et d’Antigone seraient formulables avec justesse à propos des samouraïs : « le milieu dans lequel leurs actes passionnés prirent formes a, à jamais disparu. »

Hélas pour les valeurs de la chevalerie ! Hélas pour la fierté des samouraïs ! La morale entra dans ce monde accompagnée du son des clairons et des tambours, mais son destin est de disparaître à la façon dont « les capitaines et les rois s’en vont. »

Si l’histoire est capable de nous apprendre quelque chose, il semble qu’un État bâti sur des vertus martiales, que ce soit une cité comme Sparte ou un empire comme celui de Rome, ne peut pas créer sur terre « une cité évoluante ». Aussi universel et naturel que soit l’instinct guerrier de l’homme, aussi fructueux que cet instinct se soit avéré sur le plan des sentiments nobles et des vertus humaines, il ne définit pas à lui seul l’homme tout entier. Derrière l’instinct guerrier se cache un instinct plus proche du divin : aimer. Le shintoïsme, Mencius et Wan Yang Ming, l’ont clairement

enseigné, comme nous l'avons souligné. Mais le *Bushidō*, comme toutes les éthiques militaires, mobilisé évidemment par des questions de besoins pratiques immédiats, a trop souvent oublié de mettre l'accent sur cet aspect de l'homme. La vie a beaucoup grandi ces derniers temps. Des vocations plus nobles et plus épanouies que celles du guerrier appellent aujourd'hui notre attention. Avec cette vue plus large de l'existence, avec la montée de la démocratie, avec une meilleure connaissance des autres peuples et des autres nations, l'idée confucéenne de générosité – oserai-je ajouter l'idée bouddhiste de compassion ? – se développera dans la conception chrétienne de l'amour. Les hommes sont aujourd'hui plus que des sujets, ils se sont élevés au rang de citoyen. Et même sont-ils plus que des citoyens, puisqu'ils sont hommes. Bien que de gros nuages de guerre flottent dans notre horizon, nous espérons tous que les ailes de l'ange pacificateur les dispersera. L'histoire du monde confirme la prophétie qui annonça que « l'homme doux héritera de la terre. » Une nation qui vendrait son droit inné à la paix, et retomberait de la pointe de l'industrialisation dans le « fillibusterisme » serait loin de faire une bonne affaire !

Les conditions de la société ont tellement changé qu'elles sont devenues non seulement étrangères mais même hostiles au *Bushidō*, aussi est-il temps de lui préparer d'honorables funérailles. Cependant il est aussi difficile de prévoir le moment exact de la mort du *Bushidō*, que de déterminer le moment où il a commencé. Le docteur Miller avance que la chevalerie fut officiellement supprimée en 1559, lorsqu'Henri II de France mourut lors d'un tournoi. Chez nous, l'édit qui abolit officiellement le féodalisme en 1870 sonna le glas du *Bushidō*. Un décret qui passa cinq ans plus tard interdit le port de l'épée : c'était la fin de l'âge ancien, « l'âge de la grâce innée de la vie, l'âge où les nations se défendaient à peu de frais, l'âge qui aimait les sentiments humains et les actions héroïques ». Il annonçait en même temps les débuts d'un âge nouveau, « celui des sophistes, des économistes et des machines à calculer. »

On dit parfois que le Japon a gagné sa dernière guerre contre la Chine grâce aux fusils Murata et aux canons Krupp ; on a dit que la victoire était le résultat d'un système d'entraînement moderne. Ce ne sont même pas des demi-vérités. Un piano, même s'il est fabriqué par un artisan de premier ordre chez Ehrbar ou Steinway peut-il se lancer dans les rhapsodies de Liszt ou les sonates de Beethoven, sans les mains d'un virtuose ? Si ce sont les fusils qui

gagnent les batailles, pourquoi Louis Napoléon ne l'a-t-il pas emporté contre les Prussiens avec ses mitrailleuses ? Pourquoi les Espagnols avec leurs mausers ne vinrent-ils pas à bout des Philippins, qui ne se défendaient pourtant qu'avec des armes pas même meilleures que des vieux Remingtons ? Il n'est pas nécessaire de répéter ce qui est devenu une formule banale – c'est l'esprit qui est vraiment tranchant et sans lui, le matériel le plus perfectionné n'est qu'à peine profitable. Les fusils et les canons les plus modernes ne tirent pas d'eux-mêmes ; le système d'éducation le plus moderne ne fait pas d'un lâche un héros. Non ! Ce qui permit la victoire sur le fleuve Yalu, en Corée et en Mandchourie, c'est l'ombre de nos pères, guidant nos mains et vibrant dans nos cœurs. Ils ne sont pas morts, ces fantômes, les esprits de nos ancêtres guerriers ! Pour ceux qui ont des yeux pour voir, ils sont bien visibles. Grattez le Japonais afin de lui ôter la couche superficielle d'idées modernes et vous trouverez un samouraï. Ce patrimoine d'exception en termes d'honneur, de vaillance, en terme de vertus martiales, est, comme le formule avec justesse le professeur Cramb, « le fief inaltérable des générations mortes et des générations à venir ». Le devoir du présent est de préserver cet héritage, et de ne jamais bafouer la moindre parcelle de l'ancien esprit. Le devoir du futur sera d'élargir son aura afin qu'il puisse être appliqué à toutes les voies et à toutes les relations de la vie.

Il a été prédit – et ce genre de prédiction a été corroboré par les évènements de ces cinquante dernières années – que le système moral du Japon féodal serait réduit en poussière, tout comme ses châteaux et ses armureries, et que de nouvelles éthiques apparaîtraient pour mener le pays sur le chemin du progrès. Aussi souhaitable et probable que soit la réalisation d'une telle prophétie, il ne faut pas oublier qu'un phœnix ne peut renaître que de ses propres cendres, qu'il n'est pas un simple oiseau de passage, qu'il ne vole pas avec des ailes empruntées à d'autres. « Le Royaume de Dieu est en Toi. » Il ne descend pas des montagnes, quelle que soit leur taille, il ne vient pas à notre rencontre par les mers, quelle que soit leur dimension. « Dieu a placé dans chaque peuple un prophète de sa langue » énonce le Coran. Les germes de ce royaume, appréhendé et respecté comme il l'était par l'esprit japonais, s'épanouissent dans le *Bushidō*. Aujourd'hui ses jours arrivent à leur fin – avant même sa réalisation. Il est triste de le répéter – nous nous tournons dans toutes les directions à la recherche d'autres sources de douceur et de lumière, de force et de confort, sans qu'aucune n'ait encore été trouvée pour remplacer celle qui disparaît. La philosophie utilitariste et matérialiste

des pertes et profits est approuvée par les ergoteurs qui n'ont qu'une moitié d'âme. Le seul système éthique assez puissant pour faire face à cet utilitarisme et à ce matérialisme est le christianisme, à côté duquel, il faut l'avouer, le *Bushidō* n'est qu'une « chandelle sans éclat » que le Messie avait pour mission, non pas d'étouffer, mais de ranimer dans sa flamme. Comme les prophètes, Ses précurseurs hébreux – notamment Esaï, Jérémie, Amos et Habakkuk – le *Bushidō* insistait tout particulièrement sur la conduite morale des dirigeants et des hommes publics, sur l'éthique des nations. Le message du Christ et de Ses disciples proches, en revanche, ne s'adressant qu'à l'homme, trouve de plus en plus d'applications pratiques au fur et à mesure que l'individualisme, dans sa dimension morale, voit grandir son influence.

La morale autoritaire, sûre d'elle-même, dite « morale du maître » de Nietzsche, proche par certains points du *Bushidō*, n'est, si je ne m'abuse pas trop outrageusement, qu'une phase transitoire, une réaction temporaire à ce qu'il appelle, par distorsion morbide : l'humble, la modeste morale de sacrifié et d'esclave du Nazaréen.

Le christianisme et le matérialisme (dont l'utilitarisme fait partie) – que l'avenir réduira peut-être à leurs formes archaïques de l'hébraïsme et de l'hellénisme – se partageront le monde. Les systèmes moraux plus faibles se rattacheront à l'un de ces deux-là pour ne pas disparaître. De quel côté s'engagera l'esprit du *Bushidō* ? N'ayant aucun dogme ni aucune formule à défendre, il peut accepter de disparaître en tant qu'entité ; tel la fleur du cerisier, il ne demande qu'à mourir au premier souffle de la brise du matin. Mais la disparition totale ne sera jamais son lot. Qui pourrait prétendre que le stoïcisme est mort ? Le système est mort, mais la vertu est vivante. Son énergie et sa vitalité vibrent encore dans de nombreux domaines de la vie : dans la philosophie de pays occidentaux, dans la jurisprudence de tous les pays civilisés. Partout où l'homme lutte pour s'élever au-dessus de lui-même, partout où les âmes régissent les corps, nous voyons à l'œuvre la discipline immortelle de Zenon.

Le code éthique indépendant du *Bushidō* périra peut-être, mais son pouvoir ne disparaîtra jamais de la surface de la terre. Ses écoles de la prouesse martiale et de l'honneur civique seront peut-être détruites, mais sa lumière et sa gloire survivront bien après la dispersion de ces ruines. Comme sa fleur symbole, après avoir été soufflé aux quatre vents, il continuera à charmer de son parfum, de ce qui fait la richesse de la vie. Dans les âges futurs, alors que

ceux qui vivaient selon son ordre auront été enterrés depuis longtemps et que son nom même sera oublié, ses senteurs reviendront flotter dans l'air vers l'homme au « regard perdu au-delà de la route », comme venant d'une colline invisible et lointaine. Alors, avec les mots magnifiques du poète quaker, il pensera :

Le voyageur reconnaît avec délice
Lorsqu'une douceur est proche, il ignore d'où,
Et, immobile, il accueille de son front nu
La bénédiction de l'air.

---

1 **Ehrenstaat** : en allemand, état d'honneur.

NOTES

ADDISON JOSEPH : 1672-1719

Poète et romancier anglais.

ARCADIE

Région montagneuse de la Grèce ancienne. Les poètes antiques en avaient fait le séjour de l'innocence et du bonheur de vivre.

BAKIN TAKIZAWA : 1767-1848

Romancier japonais.

BENTHAM JEREMY : 1748-1832

Philosophe et sociologue anglais.

BERKELEY GEORGE : 1685-1753

Théologien et philosophe irlandais. Entré dans les ordres, il voyagea en Europe puis fut nommé Doyen de Derry (Irlande 1723). Désirant propager le christianisme, il partit à Rhode Island (États-Unis), mais faute de moyens pour faire aboutir son projet, il retourna en Angleterre. Il mit en évidence la nature symbolique de la perception visuelle et constitua ainsi le point de départ d'une théorie de la perception. Refusant la distinction faite par Locke entre les qualités secondes (sensibles) et les qualités premières (étendu et mouvement) des objets, Berkeley parait nier toute réalité extérieure à la pensée. Ainsi sa thèse centrale « Être, c'est être perçu ou percevoir » est habituellement considérée comme la base d'une philosophie immatérialiste.

Toutefois en ramenant les objets à des idées, Berkeley n'entendit pas mettre en question leur réalité telle qu'elle est admise par le sens commun mais tenta de faire apparaître leur valeur de signe. Ainsi le monde est pour lui « un système de relations signifiantes » dont Dieu, auquel participent les esprits humains, est la source créatrice.

BISMARCK OTTO VON : 1815-1898

Chancelier allemand qui fut l'architecte de l'unification de l'Allemagne et l'arbitre des pouvoirs européens politiques à la fin du XIX^{e} siècle.

BOUTMY ÉMILE : 1835-1906

Écrivain politique français. Il fonda et dirigea l'École libre des Sciences Politiques (1872) où il prit la chaire de droit constitutionnel.

HABEAS CORPUS :

Loi votée en 1679 par le Parlement anglais, instituant officiellement les garanties de la liberté individuelle, et qui devait limiter les arrestations et détentions arbitraires.

BROWN JOHN : 1800-1859

Homme politique américain. Dans sa lutte contre l'esclavagisme, il s'empara d'un arsenal. Arrêté peu après, il fut condamné puis pendu. Au cours de la Guerre de Sécession, une chanson le célébra comme martyre de la liberté.

BRUTUS : 85-42 avant J.-C.

Fils adoptif de Jules César. Irrité par l'ambition de son père, il conspira contre lui avec Cassius. À la suite de l'assassinat de César, il fut poursuivi par Antoine et Octave. Vaincu dans la plaine de Philippes et désespérant du salut de la République, il se jeta sur son épée en criant « Vertu, tu n'es qu'un vain mot ! ».

BURKE EDMUND : 1729-1797

Homme politique et écrivain britannique. Défenseur des colonies américaines, des catholiques irlandais. Brillant orateur, il attaqua violemment Hasting sur la politique indienne. Adversaire résolu de la Révolution française il dénonça au nom du libéralisme ce bouleversement qui ne pourrait, selon lui, conduire qu'à la tyrannie.

CARLYLE THOMAS : 1795-1881

Historien critique et philosophe britannique. Influencé par les écrivains allemands, il devint célèbre avec son *Histoire de la Révolution française*. Adversaire de l'utilitarisme et du matérialisme, il professa la théorie des grands hommes et leur rôle moteur dans l'histoire de l'humanité tout en se faisant défenseur intransigeant de la justice sociale.

CATON : 95-46 avant J.-C.

Caton d'Utique, arrière-petit-fils de Caton l'Ancien. Après la victoire de César sur Pompée à Thapsus, Caton se perça de son épée. Sa vie et sa mort furent celles d'un stoïcien.

CHIKAMATSU MONZAEMON : 1653-1724

Dramaturge japonais. D'éducation classique et religieuse, il commença sa carrière comme écrivain pour le théâtre de poupée (*joruri*) et le *kabuki*. Puis il se lança dans une production théâtrale très novatrice, qu'on a, à juste titre comparée à celle de Shakespeare. Il a laissé un grand nombre de drames bourgeois, d'histoire de guerriers ou de marchands, toujours au répertoire des théâtres modernes.

CONFUCIUS : 555-479 avant J.-C.

Philosophe chinois dont l'enseignement est à l'origine du confucianisme, et dont les idées ont influencé l'ensemble de la civilisation chinoise puis orientale jusqu'à nos jours. Tout ce que l'on sait de lui a été raconté par ses

disciples dans le *Lunyu* (*Entretiens*). Ce sont les jésuites qui ont rapporté son enseignement en Occident : une morale claire et simple, pondérée par le principe de modération, prônant la conformité sociale et le respect des usages.

Signe de CONSTANTIN

Constantin I^{er} le Grand (274-337), empereur romain. Allant combattre Maxence, il vit apparaître dans le ciel une croix avec ces mots : *In hoc signo vinces* (par ce signe tu vaincras). Il fit peindre cette phrase sur son étendard. La rencontre avec Maxence eut lieu sur le pont de Milvius. Après sa victoire, Constantin décida de la reconnaissance du christianisme comme religion d'État.

Vestale CORNÉLIA

Fille de Scipion l'Africain qui vainquit Hannibal à Zama (202 avant J.-C.). C'était une femme de caractère cultivée. Elle resta veuve avec ses douze enfants. Un jour, une riche patricienne étalant ses joyaux et ornements précieux, lui demanda à voir les siens. Cornélia lui présenta ses enfants et dit : « Voilà mes bijoux et mes ornements ».

Le CRITON

Ouvrage de Platon qui rapporte l'entretien entre Socrate et Criton, l'un de ses disciples. Criton était venu le trouver dans sa prison pour lui offrir de le faire évader. Socrate, philosophe grec (468-400 avant J.-C.) célèbre pour ses moqueries et sarcasmes contre la démocratie, avait été accusé d'impiété et condamné à boire la cigüe.

DANTE : 1268-1321

Poète italien. Auteur de la Divine Comédie, ouvrage dans lequel, sous la pression de son engagement historique et religieux, lyrique et passionnel, il sublime toute la science de son temps. Dante préconisait aussi la stricte autonomie des pouvoirs de l'empereur et du pape.

DATE MASAMUNE : 1567-1636

Daimy¯o du clan des Date, seigneur du château de Yonezawa. Guerrier aux côtés de Toyotomi Hideyoshi, puis de Tokugawa Ieyasu, il devint le seigneur du château de Sendai. Protecteur des arts et des lettres, promoteur du christianisme, il fut à l'origine des contacts du Japon avec le pape Paul V et le roi d'Espagne.

DEAN BASHFORD : 1867-1928

Zoologiste et connaisseur expert des armures médiévales. Il enseignait la zoologie à l'université de Colombia.

DÉMOCRITE : 450-370 avant J.-C.

Philosophe grec. Il précisa et développa la théorie atomiste de Leucippe, première physique franchement matérialiste qui exclut l'intervention des dieux dans son explication de l'univers. Selon lui, les vrais principes des choses sont le vide et les atomes, particules insécables éternelles. Cette physique s'accompagne chez Démocrite d'une morale qui prescrit à l'homme la modération dans ses désirs.

DAN NO URA

Dan no Ura, côte japonaise, à l'est de Shimonoseki, théâtre de la plus grande bataille navale du Moyen Âge (1185). Du X^{e} au XII^{e} siècle, le Moyen Âge japonais fut marqué par la lutte pour le pouvoir entre le clan guerrier des Taira et celui des Minamoto. La bataille navale qui eut lieu dans le détroit de Dan no Ura fut le dernier épisode de cette guerre : Minamotono Yoritomo et son demi-frère Yoshitsune y massacrèrent le clan des Taira. Au cours de la bataille, l'impératrice et son enfant Antoku se jetèrent dans la mer pour échapper aux Minamoto, mettant fin à l'hégémonie du clan des Taira, et instaurant le règne des Minamoto, qui installèrent leur *bakufu* (gouvernement militaire) en 1192 à Kamakura.

EMERSON RALPH WADO : 1803-1882

Essayiste, poète et philosophe américain. Hostile à toute tradition figée et à tout système dogmatique, il fonda le « transcendantalisme », mouvement de philosophie religieuse, qui permit aux Américains de prendre conscience du caractère exceptionnel de l'environnement naturel dans lequel ils vivaient. Emerson voulut modifier la société américaine dans le sens de l'originalité et du mépris de la tradition européenne par l'effort moral de chacun et non par une action concertée. Écrivain lucide, aphoristique, éloquent, il fut célèbre comme conférencier. Militant contre l'esclavagisme, il a manifesté sa sympathie pour John Brown.

***FAUST* DE GOETHE**

Poème en deux parties de Goethe, écrites respectivement en 1790 et 1832. Ce poème raconte le marché conclu par le docteur Faust, qui vend son âme à Mephistopheles en échange de la jeunesse éternelle.

FICHTE JOHANN GOTTLIEB : 1762-1814

Philosophe allemand. Sa brillante carrière à l'université de Iena fut interrompue par une accusation d'athéisme et de jacobinisme. Admirateur de Kant et philosophe de la liberté, il prôna une doctrine de l'homme concret, de sa liberté comme pouvoir effectif de transformer le monde. Il critiqua les conséquences du libéralisme et du mercantilisme et préconisa une forme de socialisme d'État.

GIBBON : 1737-1794

Historien anglais, auteur de la *Décadence et la chute de l'Empire romain*. Écrivain d'une élégance pompeuse mais d'une ironie mordante.

GUILLAUME LE CONQUÉRANT : 1027-1087

Duc de Normandie qui conquit l'Angleterre en battant le roi Harold de Hasting (1066). Il devint Roi d'Angleterre et organisa le royaume en constituant une noblesse militaire très fortement hiérarchisée.

GUIZOT FRANÇOIS PIERRE GUILLAUME : 1787-1874

Homme d'État et historien. Premier ministre du roi Louis Philippe de 1840 à 1848.

HALLAM : 1777-1859

Historien anglais, auteur remarquable sur le Moyen Âge.

HANNIBAL : 247-183 avant J.-C.

Général Carthaginois. À neuf ans, il supplia son père Almilcar Barca, de l'emmener au temple pour rendre un sacrifice aux dieux. Son père accéda à sa demande et lui fit jurer haine éternelle aux romains.

HEARN LAFCADIO : 1850-1904

Écrivain japonais d'origine britannique. Il mena une vie errante avant de se consacrer au journalisme et à la traduction (Théophile Gautier, Flaubert). Contraint à l'exil pour avoir épousé une femme noire, il s'installa au Japon où il se maria à nouveau. Naturalisé sous le nom de Koizumi Yakumo, il enseigna à l'université de Tokyo. Ses œuvres fantastiques, souvent noires, inspirées du folklore japonais l'ont rendu célèbre. *Ghostly Japan* (1899) – *Kwaidan* (1904)

HEGEL GEORGE WILHELM FRIEDRICH : 1771-1831

Philosophe allemand qui eut une influence considérable sur l'esprit allemand. L'œuvre de Hegel se situe dans la suite de la pensée kantienne. Il s'est efforcé de penser le principe de l'État souverain comme mode d'organisation à la fois nécessaire et légitime de l'existence sociale. Hegel apparaît ainsi comme un des grands historiens de l'État libéral.

HUXLEY THOMAS HENRY : 1825-1895

Naturaliste britannique. Défenseur de la théorie de l'évolution de Darwin,

il s’attacha principalement au problème de l’origine de l’espèce humaine (*La Place de l’homme dans la nature*, 1863).

ISAAC

Abraham et le sacrifice d’Isaac : d’après la Bible, Dieu voulut un jour éprouver la foi d’Abraham et lui donna l’ordre de sacrifier son fils Isaac sur le bûcher. Un ange envoyé par Dieu le sauva sur le bûcher même.

ITAGAKI TAISUKE : 1837-1919

Homme politique, ferme partisan du mouvement pour la liberté et les droits du peuple, fondateur du parti de la liberté (*jiyu-ho*).

KIDO TAKAYOSHI : 1833-1877

Chef du clan Choshu allié au clan des Satsuma avec Saigo Takamori et Okubo Toshimichi pour renverser le shogunat. Ambassadeur en Europe et aux États-Unis, puis ministre de l’Instruction publique, il travailla beaucoup à la modernisation du Japon.

LAO-TSEU : XVI^{e} siècle avant J.-C.

Contemporain et aîné de Confucius, Lao Tseu est l’un des sages chinois qui marqua le plus la civilisation chinoise.

La légende raconte que lassé des discussions politiques et de la bêtise humaine, il monta sur un bœuf noir et s’exila pour une retraite définitive. Auteur présumé du *Tao Te King*, pilier du taoïsme chinois.

LE BON PHILIPPE : 1767-1804

Inventeur de l’éclairage à gaz précédant William Murdock (années 1790).

LECKY : 1838-1903

Historien et moraliste anglais.

LESSING GOTHOLD EPHRAIM : 1729-1781

Écrivain et auteur dramatique allemand. Sa première pièce annonce par son réalisme le drame bourgeois. Selon lui, la tragédie française, inhumaine et aristocratique, ne peut plus être considérée comme un modèle par les dramaturges allemands : Lessing cherche à définir une nouvelle conception du théâtre et de l'art et revendique pour le dramaturge la mission d'exprimer les aspirations sociales de la classe bourgeoise. Traducteur dès 1760 de Diderot, il sera nommé conseiller au Théâtre National d'Hambourg. Lessing affirme sa foi dans un perfectionnement moral de l'humanité et ses œuvres annoncent un idéalisme postkantien (Fichte, Hegel). Esprit logique autant que passionné, il exercera une influence considérable sur la formation d'un idéal national dans les lettres allemandes.

LOWELL : 1819-1850

Écrivain américain.

MAGNA CARTA :

La grande Charte, traité imposé par les barons d'Angleterre au roi Jean Sans Terre en 1215. Il garantissait les droits féodaux, la liberté de l'Église et des villes contre l'arbitraire royal, le contrôle de l'impôt et de la justice par le Conseil du Royaume. La grande Charte deviendra le symbole de la lutte contre le pouvoir absolu.

MARX KARL : 1818-1883

Économiste et philosophe allemand, fondateur du marxisme. Avec l'aide de Friedrich Engels, il posa les bases des théories modernes du socialisme et du communisme.

MENCIUS : 370-290 avant J.-C.

Philosophe chinois confucéen. Auteur d'un célèbre traité de morale, il écrivit tant en poésie qu'en prose dans un style qui fut longtemps admiré pour

sa parfaite clarté. Polémiste habile, il s'attacha à développer les aspects idéalistes du confucianisme sans négliger les conditions matérielles de la vie. Il élabora une théorie morale des relations sociales fondée sur l'accord entre la nature humaine et le Ciel.

MICHEL-ANGE : 1475-1564.

Artiste peintre de la période de la Renaissance.

MILL JAMES : 1773-1836

Philosophe et historien écossais.

MINAMOTO NO YORITOMO : 1147-1199

Guerrier japonais devenu en 1192 le premier shogun du Japon. Il instaura un gouvernement militaire dans lequel sa famille détenait l'autorité suprême, l'empereur étant réduit à un rôle de second plan.

MINAMOTO NO YOSHITSUNE : 1159-1189

Demi-frère de Minamoto no Yoritomo. Accompagné d'un religieux-brigand du nom de Benkei, il fut général sous les ordres de Yoritomo qu'il aida à vaincre les Taira, notamment lors de la bataille de Dan no Ura. En butte à la jalousie de son frère, il fut contraint au suicide. Le récit de sa vie a donné lieu à de très nombreuses légendes.

MIYAMOTO MUSASHI : 1584-1645

Guerrier japonais devenu rônin après la bataille de Sekigahara (1600), il se fit maître d'armes et inventa un style de combat à deux sabres. Considéré comme le meilleur sabreur du Japon, il inspira de nombreuses légendes. En 1643, il écrivit un ouvrage d'arts martiaux devenu un classique du genre, le *Gorin no sho* (Traité des Cinq Roues). Excellent calligraphe, on conserve également de lui de nombreuses peintures à l'encre de Chine.

MOMSEN THÉODORE : 1817-1903

Historien et homme politique allemand, surtout spécialisé en histoire romaine. Prix Nobel 1902.

NIETSZCHE : 1844-1900

Philosophe allemand. Il reçut une éducation luthérienne et fit des études de philologie et de philosophie. Il obtint une chaire de philologie à Bâle. Malade, il quitta l'enseignement et mourut fou. Dans les *Considérations Inactuelles* (1873-1876), il formula une mise en question de la culture allemande et du système scientifique de la civilisation. Ses ouvrages sont écrits dans un style aphoristique, critique et polémique.

NORINAGA MOTOORI : 1730-1801

Érudit et philosophe japonais. De formation classique, médecin et esprit universel (*ky¯udo, cha no yu*, poésie), Motoori Norinaga est le plus grand philologue des classiques japonais, dont il remit l'étude à l'honneur en fondant l'école des Études Nationales (Kogugaku).

ODA NOBUNAGA : 1534-1582

Guerrier, premier unificateur du Japon. D'humble origine, il commence très jeune à conquérir les provinces voisines, liquidant ses ennemis. Brave, généreux et ambitieux, il prit le pouvoir à la famille Ashikaga en réduisant impitoyablement toutes les oppositions. Il se fit aussi de nombreux ennemis et succomba à une révolte de palais fomentée par l'un de ses favoris. Surpris par la coalition dans le temple de Honnoji, Nobunaga opposa une belle résistance avant de se suicider par le feu.

OKUMA SHIGENOBU : 1868-1912

Homme politique issu du clan de Nagasaki. Partisan de la cause impériale, conseiller d'État, il fonda le parti politique Shinpoto avant d'être nommé ministre des affaires étrangères puis Premier Ministre.

OKUBO TOSHIMICHI : 1830-1878

Homme politique né dans une famille de samouraïs au service de Shimazu. Après la restauration de 1868, il devint membre du conseil privé de l'empereur Meiji, puis ambassadeur en Chine, en Europe et aux États-Unis. S'étant opposé à la rébellion de Satsuma conduite par Saigo Takamori, il fut assassiné en 1878.

PÉTRONNE : 429-347 avant J.-C.

Écrivain latin, d'origine gauloise. Auteur du *Satiricon*, il mena une vie élégante et voluptueuse à la cour de Néron. Compromis dans une conspiration, il s'ouvrit les veines.

Commodore PERRY

Homme de guerre américain. Le 8 juillet 1853, à la tête d'une escadre de quatre unités, le commodore Perry jeta l'ancre dans la baie d'Edo. Ce fut la première démonstration de force de l'Occident pour obtenir du Japon un traité de commerce et l'ouverture d'un port aux Américains.

PLATON : 429-347-avant J.-C.

Philosophe grec, disciple et ami de Socrate. Il fut le maître d'Aristote. Auteur du *Criton*, de *L'Apologie de Socrate*, du *Banquet*.

PLUTARQUE : 46-12 après J.-C.

Écrivain grec.

POLYBE : vers 210 avant J.-C.– vers 125 avant J.-C.

Historien grec, auteur d'une *Histoire Générale* de son temps.

LES QUARANTE-SEPTRÔNINS :

Les aventures des 47 rônins ne sont pas une légende, mais un fait divers

qui défraya la chronique en son temps, et que l'imagination populaire s'est plu à embellir. Il était formellement interdit de dégainer son sabre dans l'enceinte du palais royal, mais Asano Takumi, jeune guerrier aussi brave qu'intransigeant, passa outre pour répondre aux provocations du chef des rites, Kira. Il fut condamné à mort, mais ses vassaux, 47 samouraïs désormais sans maîtres, jurèrent de venger sa mémoire. Pendant plus d'un an, la conjuration demeura secrète, endurant le mépris pour endormir la méfiance de Kira. Leur abnégation porta ses fruits : ils se vengèrent mais furent, à leur tour, condamnés à mort.

QUAKERS

Membres de la « Société religieuse des Amis », secte réformée née de la prédication de Georges Fox (16241691), en Grande Bretagne au XVII^{e} siècle. Pacifistes et philanthropes, pratiquant un culte silencieux et sans rite, les Quakers furent persécutés et émigrèrent aux États-Unis en 1654 où ils exerceront une importante influence. Ils seraient aujourd'hui environ 200000, dont plus de la moitié aux États-Unis.

RAPHAËL : 1483-1520

L'un des meilleurs peintres de la période de la Renaissance à Rome. Contemporain de Michel-Ange.

SAKUMA SHOZAN : 1811-1864

Physicien et ingénieur militaire. Formé aux études occidentales, il ouvrit une école en 1850 pour y enseigner les principes de l'artillerie européenne ainsi que la verrerie. Il tentera avec Yoshida Shoin de s'embarquer vers les États-Unis.

SANYO : 1548-1612

Religieux bouddhiste et intellectuel japonais.

Créateur de l'impression avec des caractères mobiles, il écrivit plusieurs ouvrages, dont une *Histoire du Japon*.

SCOTT WALTER : 1771-1832

Romancier anglais, auteur de *Ivanhoe*, *Rob-Roy*, etc. Certains de ses romans sont une évocation très exacte des temps de la chevalerie.

SISYPHE

Dans la mythologie grecque, Sisyphe, fils d'Éole et roi de Corynthe refusa d'entrer au royaume des morts. Hades, dieu des Enfers le condamna à faire rouler une pierre jusqu'au sommet d'une colline, lourde pierre qui retombait éternellement.

SMITH ADAM : 1723-1790

Philosophe et économiste écossais. Voyant dans le travail la source de toute richesse et la mesure réelle de la valeur échangeable des biens, il affirme contrairement aux physiocrates (qui considéraient l'agriculture comme seule source de richesse), que la division du travail et le développement de l'industrie favorisent l'accroissement de la production. Fondamentalement optimiste, il pense que le mécanisme des prix assure l'équilibre entre l'offre et la demande et croit en la convergence des intérêts individuels vers l'intérêt général. Libre-échange et concurrence sont pour lui les principes fondamentaux de la politique économique. Son œuvre influença toute l'économie libérale.

SOCRATE : 470-399 avant J.-C.

Philosophe grec que l'oracle de Delphes avait proclamé « Le plus sage des hommes ». Il n'eut pas d'école, n'enseigna dans aucun lieu fermé et n'écrivit aucun livre. Son enseignement fut une perpétuelle conversation sur les places publiques : il savait user de l'ironie à merveille. Il eut comme disciples de jeunes gens de l'aristocratie comme Platon. Le procès en impiété qui lui est intenté et qui lui coûtera la vie est un procès politique. L'impiété est considérée à Athènes comme un crime d'État aussi grave que la trahison. En outre, on lui reproche ses sarcasmes envers la démocratie athénienne prônant un élitisme politique : seuls ceux qui sont capables peuvent exercer l'art de la

politique. Or il reproche à la démocratie de joindre à sa propre ignorance, celle des magistrats qu'elle se donne par le sort ou par l'élection. Dans le *Criton*, Platon lui fait dire : « La patrie… il faut ou la faire changer d'idée, ou exécuter ce qu'elle ordonne, souffrir même paisiblement, ce qu'elle veut qu'on offre. »

Clan des SOGA : VI^e^ – VII^e^ siècle.

Puissant clan qui s'opposa aux familles des Mononobe et des Nakatani en voulant nommer le bouddhisme comme religion d'État.

SPENCER HERBERT : 1820-1903

Philosophe britannique. Tout en affirmant le caractère inconnaissable de la nature intime de l'Univers, il voulut donner l'explication globale de l'évolution des êtres à partir des lois ordinaires de la mécanique. Spencer accorda une place particulière à la sociologie ; sa théorie (organicisme) s'achève par une morale qui se propose de concilier la coopération sociale et la liberté individuelle.

STOÏCISME :

[À l'origine] doctrine de Zénon et de ses disciples, selon laquelle le bonheur est dans la vertu et qui professe l'indifférence.

TACITE : 56-115 après J.-C.

Sénateur et grand historien romain qui vécut sous le règne de Domitien le Tyran.

TAINE HIPPOLYTE : 1828-1893

Critique littéraire, historien et philosophe français. Avec une méthode de recherche rigoureuse, voir systématique, il pensa trouver dans la race, le milieu et le moment, les facteurs susceptibles d'expliquer la production littéraire et plus souvent artistique, le développement des fonctions mentales et les faits historiques.

TAKAMORI SAIGO : 1828-1877

Général des armées japonaises. Partisan de la restauration de l'Empereur, il participa à la Révolution japonaise de 1868. Mais hostile aux mesures antiféodales et à l'ouverture du Japon à l'Occident, il prit la tête de la rébellion de Satsuma (1877). Elle fut écrasée et Saigo se suicida. C'est l'un des rares hommes qui ait sa statue au Japon.

TOYOTOMI HIDEYOSHI : 1536-1598

Guerrier et homme d'État japonais. De son vrai nom Kinoshita Hiyoshi, il entra au service de Oda Nobunaga, dont il devint rapidement le lieutenant fidèle, du fait de son courage et de son habileté militaire. Secondant Nobunaga dans la plupart de ses campagnes, il obtint un grand nombre de domaines. À la mort de Nobunaga, il interdisait le christianisme, confisqua les armes de toute la classe paysanne, organisa le cadastre, tout en s'alliant aux seigneurs les plus puissants – et notamment Tokugawa Ieyasu – pour poursuivre ses conquêtes. En 1592, le Japon est presque unifié lorsqu'il se lance dans la conquête de la Chine et de la Corée. C'est un échec terrible. Une seconde armée lancée en 1597 ne connaît pas plus de succès et Hideyoshi meurt l'année suivante.

TOKUGAWA IEYASU

Guerrier et fondateur de la dynastie des shoguns Tokugawa. Général sous les ordres de Nobunaga, il assista celui-ci dans de nombreuses batailles, ne cessant d'agrandir ses propres possessions. À la mort de Nobunaga, il s'unit avec Hideyoshi, qui le nomma régent pour son fils Hideyori après la désastreuse guerre de Corée. À la mort de Hideyoshi, Ieyasu s'opposa au Conseil de Régence et entra en guerre contre les partisans de Hideyori. Il les vainquit à Sekigahara en 1600, devenant le *daimy¯o* le plus puissant du Japon. Cinq ans plus tard, il établit son *bakufu* (gouvernement militaire) à Edo (futur Tokyo). Le Japon était enfin totalement unifié et en paix.

ULPIEN : 170-228

Jurisconsulte romain qui fut massacré par ses soldats.

VEBLEN THORSTEIN BUNDE : 1857-1929

Sociologue américain.

VIRGILE : 70-19 avant J.-C.

Poète romain auteur de *l'Enéide*. Ses écrits sont une source de renseignements historiques sur ses contemporains, poètes ou hommes d'État.

YOSHIDA SHOIN : 1830-1859

Samouraï, chef de l'école Yamaga, expert en stratégie et en arts militaires. Militant pour l'empereur, il tenta de s'embarquer clandestinement à bord du navire-amiral du commodore Perry. Arrêté par les autorités shogunales, il fut exécuté.

WINCKELMANN JOHANN JOACHIM : 1717-1768

Archéologue et historien de l'art allemand. Il effectua des recherches sur les arts et les cultures antiques. Avec son vaste tableau de l'évolution des arts plastiques dans l'Antiquité gréco-romaine, il a posé les bases d'une analyse historique méthodique des œuvres d'art en même temps qu'une certaine idée d'esthétique. Lié à une philosophie du monde et de l'homme, l'art vise selon lui la beauté immuable et universelle, idéal d'équilibre, de mesure et de sérénité, expriment non l'individu mais le « type » idéal incarné à ses yeux dans l'art gréco-romain. Tel est le sens de ce mouvement de retour de l'antiquité qui ouvrit la voie au néo-classicisme en littérature.

WORDSWORTH : 1771-1850

Poète anglais.

Dans la même collection

L'ESPRIT MARTIAL
KAZUMI Tabata, traduction NICKELS-GROLIER Josette

L'ESPRIT INDOMPTABLE
TAKUAN Soho, traduction NICKELS-GROLIER Josette

GORIN-NO-SHÔ, écrits sur les Cinq Éléments
MUSASHI Miyamoto et NICKELS-GROLIER Josette

LE LIVRE DES CINQ ROUES, interprétation martiale
MUSASHI Miyamoto et Kaufman Stephen F., traduction NICKELS-GROLIER Josette

LE SABRE DE VIE
YAGYÛ Munenori, traduction NICKELS-GROLIER Josette

HAGAKURE
YAMAMOTO Tsunetomo, traduction NICKELS-GROLIER Josette

BUDÔ SHOSHINSHÛ
DAIDÔJI Yûzan, traduction NICKELS-GROLIER Josette

LES 20 PRÉCEPTES DIRECTEURS DUKARATE-DÔ
FUNAKOSHI Gichin et NAKASONE Genwa, traduction FEBO Alex

LES TROIS MAÎTRES DU BUDÔ

STEVENS John, traduction REYMOND Philippe, MELIN Valérie et PLÉE Thierry

TACTIQUES SECRÈTES

TABATA Kazumi, traduction NICKELS-GROLIER Josette

MUSASHI, LE SAMOURAÏ SOLITAIRE

WILSON William Scott, traduction FEBO Alex

LES 47 RÔNINS

SOULIÉ DE MORANT George

LE SERMON DU TENGU SUR LES ARTS MARTIAUX

CHOZANSHI Issai et WILSON William Scott, traduction NICKELS-GROLIER Josette

Éditeur :
BUDO ÉDITIONS
77123 Noisy-sur-École, France
www.budo.fr

LE BUSHIDŌ… fond culturel et moral du Japon tout entier, colonne vertébrale de la mentalité nippone, que d'actes de bravoure, on aura accomplis en invoquant son nom !

Lorsque Inazō Nitobe écrivit *Bushidō, l'âme du Japon,* au début du XX^e^ siècle (vingt années seulement après la loi qui abrogeait l'existence officielle des samouraïs) son projet était de rendre compte d'un code de conduite qui plaidait en faveur d'une nation, d'un peuple, récemment bouleversé par l'intrusion de l'Occident dans son univers.

Et pourtant ce texte va bien au-delà de la simple description d'une morale. Pour des raisons qui tiennent à son extrême qualité d'écriture mais aussi et surtout à l'image très noble, très émouvante, qu'il donne de cette chevalerie orientale, *Bushidō* apparaît comme un livre initiatique à dimension universelle.

Inazō Nitobe, (1862-1933), fin lettré japonais et grand connaisseur de l'Occident, parlant couramment plusieurs langues, écrivit en 1905 directement en anglais *Bushidō, Soul of Japan*. Ce livre à destination des Occidentaux fut le premier texte qui puisa directement au cœur du Japon les valeurs de leurs célèbres samouraïs.

12,10 € (TVA 7%)
www.budo.fr
ISBN 978-2-84617-011-6
BUDO Éditions
9 782846 170116